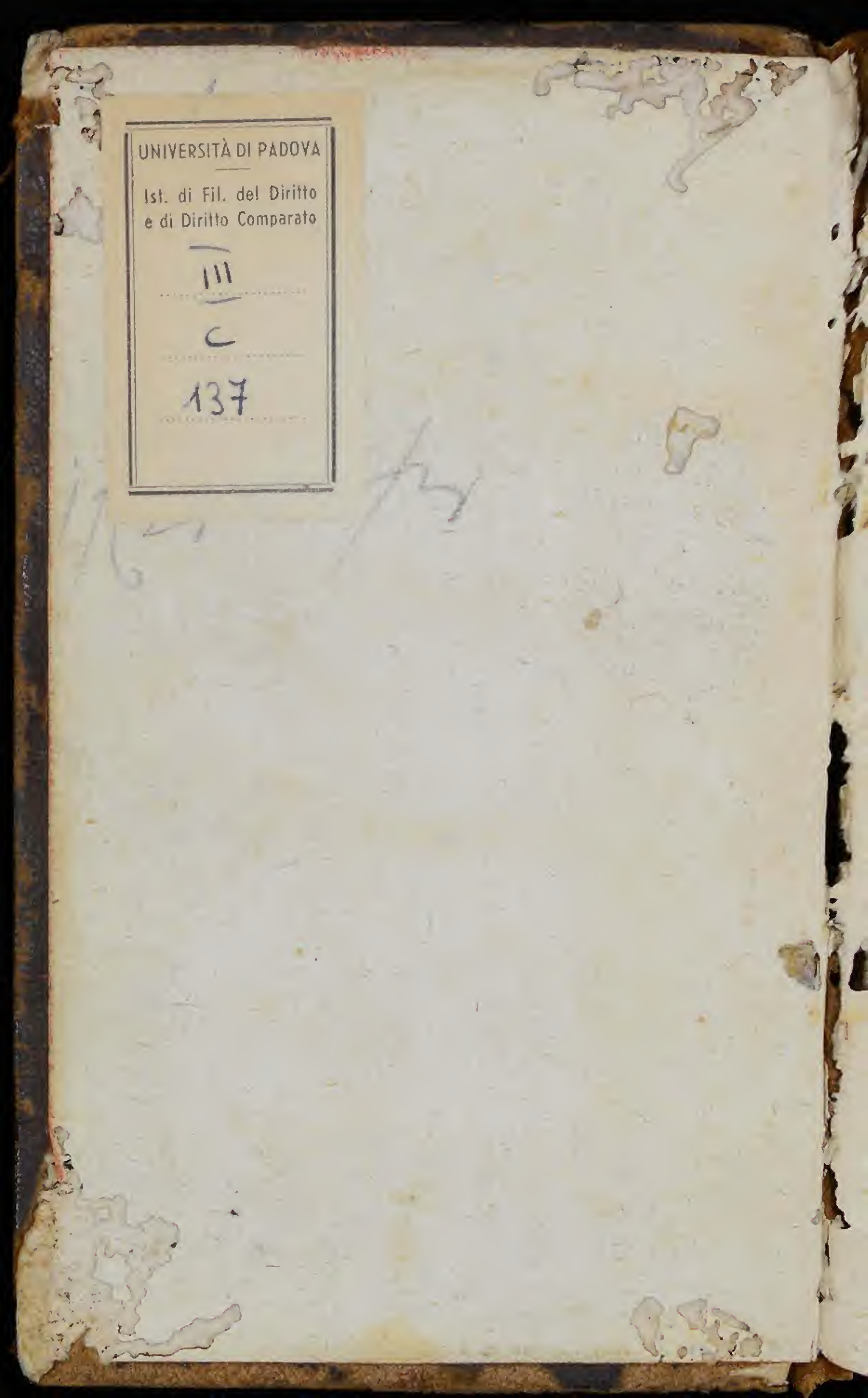






L'HOMME
DETROMPÉ.
D. Coster fecit.

# L'HOMME DETROMPÉ, OU LE CRITICON DE BALTAZAR GRACIAN.

Traduit de l'Espagnol,

*TOME PREMIER.*




A LA HAYE,

Chez PIERRE GOSSE, & Compagnie.

M. DCC. XXV.



# PREFACE.

LE meilleur uſage que l'Homme puiſſe faire de ſa raiſon, c'eſt de s'apliquer à connoitre les choſes ſuivant leur juſte valeur par raport à la Morale. Cette étude met celui qui s'y attache au deſſus de l'illuſion dont la face du Monde eſt toute couverte, & elle le deſabuſe des faux prejugez dont l'amour propre ſeduit l'eſprit & le cœur.

L'homme fait le plus de cas de ce qu'il devroit le plus negliger; & il neglige ce qui merite toute ſon eſtime: ce travers eſt la ſource de ſon deſordre, & conſequemment de ſon malheur. L'Homme n'a rien de plus precieux que d'être bien avec ſoi-même, j'entens d'y être bien par une paix ſolide, par une paix

fondée ſur les pures lumiéres de ſon intelligence, & ſur l'execution de ſes devoirs. C'eſt pourtant de ce plus grand bonheur de la vie dont preſque tous les hommes ſe ſoucient le moins. Ce n'eſt pas qu'ils ne cherchent aſſez à être contens d'eux-mêmes; diſons mieux, cette prodigieuſe & innombrable diverſité de mouvemens qu'ils ſe donnent ſe rëunit toute entiere à ce but. Mais ce n'eſt pas la Raiſon qui les guide, c'eſt la Paſſion: ainſi l'Homme emporté par cette folle & aveugle conductrice, emploie tout ſon paſſage ſur la Terre à courir de faux bien en faux bien; & ne trouvant jamais ce qui ſeul peut faire ceſſer ſa recherche, il ne peut jamais être vraiment heureux.

Ceux qui avec le ſecours de la reflexion ſont parvenus à cette tranquillité d'ame, à cette liberté d'eſprit qu'on goute ſous l'empire de la Raiſon, n'ont point

d'a-

d'amuſement plus agréable que celui de contempler le ſpectacle du Monde. Les amateurs de la repreſentation prennent moins de plaiſir à tout ce que l'Art étale de plus beau ſur le Theatre, qn'un homme qui a trouvé le rare ſecret de jouïr de ſoi, en prend à voir les Acteurs de la Scene generale.

Pour en avoir une image aſſez reſſemblante, faiſons une vaſte place de foire ou de marché, de la plus grande Ville qu'il y ait ſur la ſurface de nôtre Globe. En ce cas-là nous pouvons ſupoſer pluſieurs millions d'hommes raſſemblez dans un même eſpace. Qu'eſt-ce qui les y améne? Tous, ſans en excepter un, ont beſoin de pain, & ils ne ſont venus là que pour en avoir. Il ne faut donc pas demander s'ils fondent tous au quartier du pain, & s'ils s'empreſſent à qui fera le plus de proviſion de ce plus ſubſtantieux

 de

de tous les alimens? Oh c'eſt ce qui vous trompe ! Pendant tout le tems que nos gens ſont ſur cette grande Place, devineriez-vous bien à quoi ils s'occupent? A ſe heurter, à ſe pouſſer, à ſe faire tomber, à s'égorger les uns les autres; & le tout pourquoi? pour humer une fumée mortelle, pour ſentir une odeur inquietante, pour grimper ſur une hauteur eſcarpée; ſi bien que, par le plus bizarre des contraſtes, penſant le moins à ce pain qui eſt la choſe du monde qu'ils ſouhaitent le plus, ils meurent ſans l'avoir gouté, même ſans l'avoir vû.

Voilà le tableau du monde. La grande Place c'eſt la vie. Le pain c'eſt le repos inalterable, dont on jouït quand on ſait ſe paſſer de ce qu'on n'a point, & uſer de ce qu'on a; en uſer, dis-je, d'une maniere conforme aux Loix divines & humaines.

Le

Le pain c'eſt cette douceur, c'eſt cette joie interieure qu'on ne manque jamais de ſentir en s'accommodant à ſon ſort; en ôtant aux biens & aux maux d'ici bas tout ce que l'imagination leur donne de trop ou de trop peu; en les mettant dans un point de vûë aſſez juſte pour pouvoir en découvrir la compenſation; en ſe familiariſant avec la Mort, qui ne fait plus de peur dès qu'on la prend du bon côté. Les hommes, quoi qu'ils diſent, & quoi qu'ils faſſent, ſont affamez de cet excellent pain, puiſqu'ils ſont avides du vrai bonheur, & qu'ils ne ſauroient abſolument le trouver en ce Monde que dans la ſituation d'eſprit que nous venons de décrire. Quiconque eſt broüillé, ou pour dire la choſe avec plus d'exactitude, quiconque a ſujet d'être broüillé avec ſoi même, eſt actuellement en foibleſſe, & il n'y

a que nôtre pain qui puiſſe le faire revenir.

Sur ce pié là, combien de malades! comptez les par centaines de millions, ce ne ſera pas trop, le pis eſt qu'ils ne gueriront point; car bien loin de prendre cette nouriture qu'ils cherchent avec tant d'empreſſement, ils ne veulent pas même la connoitre. Que font donc nos acheteurs ſur la grande Place; à quoi les hommes paſſent-ils la vie? A tourner le dos au but; à faire précisément tout ce qu'il faut pour être malheureux. Pour continuer à bâtir ſur nôtre comparaiſon, les hommes quoi que ſous un même Soleil, quoi que renfermez dans une même enceinte de murailles, ſe chicanent, ſe querellent, ſe ſupplantent, ſe detruiſent; & autant la ſocieté devroit leur aporter d'agrémens s'ils s'entendoient bien, autant elle eſt pour eux une occaſion de traverſes & de

de chagrins. Les hommes ſont en ſocieté pour ſe ſecourir mutuellement contre la violence, & pour ſe donner des conſolations reciproques & efficaces, contre les diſgraces auxquelles leur triſte condition les aſſujetit. Les ſocietez où ces deux points dominent ſont bien rares: donc preſque par tout une partie des hommes oprime l'autre. L'injuſtice la plus criante trouve ſes conſeillers, ſes ſupots, ſes défenſeurs. On ajoute incomparablement plus de foi à la calomnie, quelque mal fondée qu'elle puiſſe être, qu'à de bons témoignages averez: qui auroit le tems d'indiquer les routes couvertes & ſcelerates par où la haine & l'envie s'efforcent de parvenir à leurs fins! N'y emploïe-t'on pas juſqu'au maſque de l'amitié, juſques au voile ſacré de la Religion? Tant de Tribunaux qui partagent l'autorité de la balance & celle du glaive; tant de

precautions qu'on eſt obligé de prendre pour mettre en ſureté ſon propre & ſa perſonne; ces inſtrumens de défenſe & de mort qu'on porte ſur ſoi, & que la vanité a tournez en ornement; le peu de fond qu'on fait & qu'on doit faire ſur les civilitez, ſur les proteſtations de bonne volonté; enfin le mépris & la dureté qu'on a pour les infortunez; tout cela ne prouve-t-il pas la mauvaiſe diſpoſition de l'homme à l'égard de l'homme? tout cela ne prouve-t-il pas que chaque ſocieté eſt un aſſemblage de gens qui ſe défient avec raiſon les uns des autres, puis qu'ils ne penſent qu'à ſe nuire, & qu'à s'entrefaire du mal?

Mais quelle eſt la fin de l'homme en perſecutant ſon ſemblable? C'eſt de s'élever ſur ſes ruïnes, & de ſe rendre plus heureux que lui. Et en quoi conſiſte ce bonheur? Je l'ai déja deſigné: il con-

ſiſte en trois choſes. Humer une fumée mortelle, ſentir une odeur inquietante, grimper ſur une hauteur eſcarpée.

Cette fumée mortelle, c'eſt le plaiſir des ſens. Ce plaiſir par raport à ſa courte durée n'eſt en effet qu'une douce vapeur, qu'une agréable exhalaiſon. Quand je penſe à tous ces grands mouvemens qui ſe font dans le Monde en faveur de la volupté ſenſible, je puis à peine tenir mon ſerieux. Combien de ſortes de matiere en train, combien de mains occupées pour contenter ces Riches qui font leur Idole de leur palais, & leur Dieu, de la bonne chére? Quantité d'Artiſans paſſent les jours & les nuits à travailler pour eux, & au bout du compte un quart d'heure ſuffit pour les dégouter de l'objet de leur paſſion. Cet homme épris d'une beauté ſage, & dont la conquête n'eſt pas facile, tant que

la fureur amoureuſe le poſſede, connoit-il le repos? Aprés une agitation de pluſieurs mois, même de pluſieurs années, il a le cruel chagrin d'avoir perdu ſon tems, ſa peine, ſa dépenſe; ou s'il a le bonheur d'emporter la place, à peine en eſt-il le maitre qu'il l'abandonne, pour courir à un autre exploit. Fumée donc que le plaiſir des ſens! mais fumée mortelle dès qu'il eſt exceſſif. Le dégoût, le remors, le chagrin, les affaires fâcheuſes, tant d'autres mauvaiſes ſuites que la Volupté dereglée traine après ſoi, je laiſſe tout cela: Mais elle ôte la ſanté à ſes Adorateurs; elle les plonge dans la douleur & dans la ſouffrance; ſouvent elle les abat & les tuë avant même qu'ils ſoient au milieu de la carriére; en faudroit-il davantage pour la fuir cette Volupté, quelque engageante, quelque attirante qu'elle puiſſe être, pour la fuïr, dis-je,
par

par raiſonnement & par reflexion?

Ceux qui, ne donnant point dans les plaiſirs outrez, ſe fixent à la Volupté legitime, prennent ordinairement pour ſe dedommager une de ces deux voies, s'appliquer uniquement à amaſſer du bien, ou faire ſon envie capitale de briller dans le Monde par les talens naturels & aquis. Je nomme l'un & l'autre, une odeur inquietante. En effet, l'Avare n'uſe point de ſon argent, il ne fait que le ſentir: tout le goût de l'Avare conſiſte à flairer le metal, & à ne l'emploier jamais. Cette odeur eſt ſon parfum; mais que ne lui coûte t-elle point? Il ſe prive de toutes les douceurs d'un honnête ſuperflu; il ſe refuſe même ſon neceſſaire, & s'il eſt contraint de ſe faire quelque bien pour ne pas mourir, il ſouhaiteroit pouvoir vivre ſans ſe rien donner. Le ſoin de garder

& d'augmenter ſuit par tout un Avare, & lui ronge le cœur: L'inquietude d'être volé, la crainte de manquer un gain, une recherche active & infatigable des occaſions du profit, ce ſont là comme trois phantômes qui le font tourner & qui le tourmentent inceſſamment. Enfin un Avare eſt un chien de chaſſe bien dreſſé: conduit & attiré par l'odeur de la bête, il court, il recourt, il va à droit, il rebrouſſe à gauche ſans jamais perdre le train; & puis lors qu'il a attrapé ſa proye, il la garde très ſoigneuſement, & il a la diſcrétion de n'y pas toucher.

Quant à ceux qui, ne trouvant rien de plus beau ni de meilleur dans la vie, que de s'y faire un grand nom, donnent tous leurs ſoins à ſe faire connoître, & à s'attirer les éloges du public, ils vivent & ils ſubſiſtent auſſi d'odeur. Les aplaudiſſemens

mens qu'on donne au genie, à l'éloquence, au ſavoir, à la bravoure, à l'induſtrie, à l'adreſſe, en un mot, à tous les dons extraordinaires de la Nature & de l'Art, toutes ces louanges, dis-je, à quoi peut-on mieux les comparer qu'à ces atomes imperceptibles qui émanent ſans ceſſe du corps odoriferant? Ces louanges chatouillent l'imagination, elles flatent l'eſprit, elles rejouïſſent le cœur: Ouï ce que vous dites d'obligeant à ce grand homme, en quelque genre qu'il excelle, ce que vous lui dites d'obligeant ſur ſon mérite c'eſt une fleur que vous lui préſentez; il la reçoit en écoutant avec plaiſir; il la ſent ſouvent par de frequens retours ſur ſoi-même; il s'embaume, & il ſe laiſſe tranſporter à la douceur de l'impreſſion. Mais cette odeur, toute agréable qu'elle eſt, ne laiſſe pas de produire ſon mauvais effet.

 Elle

Elle remuë, elle ébranle trop le cerveau, & par là elle l'afoiblit: un homme souvent aplaudi, pour peu qu'il écoute la voix flateuse & insinuante de l'amour propre, ne tarde guére à rencherir sur l'idée que le public a de lui; & s'étant mis une fois au plus haut prix, au dernier degré, il gâte sa réputation par son orgueil; & les indices qu'il donne qu'il fait trop de cas de soi, le rendent meprisable à ceux mêmes qui l'avoient le plus estimé. Une reputation brillante a bien encore d'autres endroits fâcheux. Cet indifferent ne dit rien devant nôtre vrai ou prétendu Grand Homme; il ne daigneroit pas lui offrir un grain d'encens; tant s'en faut, dès qu'il voit qu'on le loue, il se compose, il prend un air froid & reservé: que ce silence est mortifiant! il fait évaporer plus de la moitié de la douce odeur. Outre cela ce certain homme qui passe pour fin connois-

ſeur, & qui d'ailleurs a la réputation de rendre juſtice à la vérité, n'a point trouvé de ſon goût telle action, tel ouvrage, telle piece ; voilà un coup de poignard pour nôtre Amateur de Louange, & ce défaut d'une approbation qui eſt d'un grand poids, fletrit & deſſeche toutes les fleurettes des Admirateurs. Un rival partage la moitié de la gloire ; il a même réüiſſi une fois ſi bien que tout le monde lui donne la palme ? Adieu le char de triomphe, il a verſé, & le Triomphateur avec lui. Enfin une haute Reputation à ſoutenir exige de grands & penibles travaux: cependant le deſtin ne ſeconde pas toûjours les efforts, & ſouvent ce qui a le plus couté eſt ce qui fait le moins d'honneur.

Venons aux honneurs & aux dignitez. On y grimpe : que ne faut-il point eſſuyer pour y parvenir ? Le manége de l'ambitieux
cauſe

cauſe une vraie indignation à l'honnête homme, & celui-ci ſe plaît dans ſon obſcurité, dès qu'il en faut ſortir à ce prix là. Dépendre du caprice & de la bizarerie des Patrons: être en bute à leur hauteur & à leur fierté; étudier leur foible pour en être le Miniſtre & ſouvent la victime; ramper aſſidûment pour attraper un petit coup de tête, une bonne parole, un regard favorable, quelquefois rien; languir & ſe morfondre inutilement dans une antichambre; enfin ſe conſumer en complaiſance, en baſſeſſe, en lacheté: c'eſt ainſi qu'on s'éleve ordinairement dans le Monde; ſi bien que pour ſe tirer de la foule on ſe roule dans la pouſſiere, & pour ſe mettre au deſſus de ſes ſemblables, on ſacrifie, on vend ſa liberté, cet endroit précieux qui nous fait hommes, & qui nous diſtingue le plus des autres animaux.

La manœuvre a t-elle été heureuſe ; a-t-on réuſſi dans ſes efforts ; eſt-on arrivé ſur la hauteur ? Elle eſt eſcarpée, garre la chute, garre le précipice. Entouré d'autant d'Argus, que vous avez de jaloux & d'envieux, toutes vos démarches ſont malignement obſervées : le moindre faux pas vous eſt imputé à foibleſſe ; & on vous décrie comme incapable de remplir vôtre poſte, & de vous y ſoutenir. Quand vous feriez honneur à vôtre charge, quand vous excelleriez dans l'exercice de votre emploi, qui peut vous garantir des traits de la calomnie ; qui répondra que vous ne ſuccomberez point ſous les machinations de vos Ennemis ? Rapellez vous ces braves & habiles Généraux, ces grands Miniſtres d'Etat, ces Magiſtrats integres, tant & tant de bons Officiers de guerre & de police, qui, quoique retranchez

chez dans la droiture de leurs intentions, quoi qu'ayant leur mérite pour apui, & leur devoir pour rempart, n'en ont pas moins ſubi le ſort des Indignes ou des Criminels. Voiez les releguez à la ſphére étroite de leur domeſtique; voiez les enfermez entre les murailles hautes & inaceſſibles d'une tour ou d'une priſon; voiez les maſſacrez par une populace aveugle & enragée; voyez les même porter leur tête ſur un échafaut; & après cela vivez tranquilement, ſi vous le pouvez, dans cette grandeur qui par ſon faux éclat vous empêche de vous voir vous même, & qui vous fait traiter vos Inferieurs avec dedain & avec mépris.

Cette deſcription generale & abregée de ce que l'Homme devroit faire, & qu'il ne fait pas, eſt un racourci de l'Ouvrage qu'on donne ici au public. Le

fa-

fameux Jesuite qui en est l'Auteur, & qui, graces à une des bonnes plumes du dernier siécle, est si connu à la Nation Françoise par son profond & laconique *Homme de Cour*, Gracian en un mot, n'a eu en vûë dans ce Travail-ci, que d'éclairer l'Homme sur le plus essentiel de ses interêts, je veux dire sur son vrai bonheur, que de l'éclairer, dis-je, en démêlant le bien & le mal, le fort & le foible, le réel & l'aparent des choses les plus recherchées dans la vie.

Pour remplir un plan si vaste & si utile, cet Ecrivain s'est servi d'une méthode dont je le croi l'inventeur. Comme il excelloit en imagination, il a suivi son talent, & il s'est attaché uniquement à persuader ses Lecteurs par des figures & par des emblêmes. Il ne faut donc point chercher dans cette composition le triage des idées, la liaison du prin-

principe avec la conſéquence, il n'y faut point chercher l'élevation, la juſteſſe, la force du raiſonnement. Mais en récompenſe cette Lecture demande très peu d'attention, & elle n'eſt pas moins amuſante que profitable.

Ce ſont deux intimes amis qui voyagent dans le païs de la vie, païs à haut & à bas, inégal, coupé, plein de brouſſailles, d'épines, & de foſſes; païs, comme chacun ſait, tout-à-fait dangereux. Nos deux Voyageurs ſont auſſi opoſez en Morale qu'ils ſont unis de cœur. L'un eſt partiſan declaré d'une ſageſſe auſtére, l'autre donne tête baiſſée dans les illuſions du Monde, & dans la trompeuſe volupté des ſens. Avec ces differens caracteres, ils courent d'âge en âge, de condition en condition, d'état en état; & ils trouvent par tout l'un un mauvais guide & un ſuborneur; l'autre un bon conſeiller & un

maitre

maitre de vertu. Les Pelerins ſe ſeparent quelquefois, & autant de fois ils ſe rejoignent; mais le Sage l'emporte, & le gagne toûjours ſur le Foû, & tous deux entrez à la fin dans la Region du bonheur, ils s'y fixent, ils s'y établiſſent, il s'y repoſent pour jamais.

Il ne ſe peut guére voir de Relation plus occupante que celle de ce Voyage; & j'oſe bien promettre à ceux qui, ſuivant le goût commun, ne liſent que pour avancer l'Horloge, qu'ils n'auront pas le tems de s'ennuïer. Les avantures n'y ſauroient être plus fréquentes, ni plus merveilleuſes. C'eſt toûjours quelque nouveau prodige qui ſe preſente, & l'attente où on eſt du denoûment tient agréablement l'eſprit en ſuſpens. Il eſt vrai que parmi ce mêlange d'objets charmans & hideux, le Lecteur eſt privé du plaiſir de la vérité hiſto-

historiqne, sans qui toute Narration, quelque bien assaisonnée qu'elle puisse être, est fade & insipide au bon sens: mais la verité morale, qu'on découvre en chaque endroit, soutient contre le dégoût de la fiction; & si la curiosité ne prend point de nouvelle nouriture touchant la science des faits, il ne tiendra qu'au cœur de se nourir d'un bon suc par raport à la science des mœurs.

Je ne voudrois pourtant pas avancer que nôtre Auteur ne péche jamais ni contre le jugement, ni même contre la saine morale. S'étant enrôlé dans la troupe des Ecrivains d'imagination, de ces Ecrivains qui pour nager à l'aise dans la metaphore perdent le fond stable & solide de la raison, il tombe quelquefois dans des contradictions manifestes. D'ailleurs voulant accorder la Religion avec le

Monde,

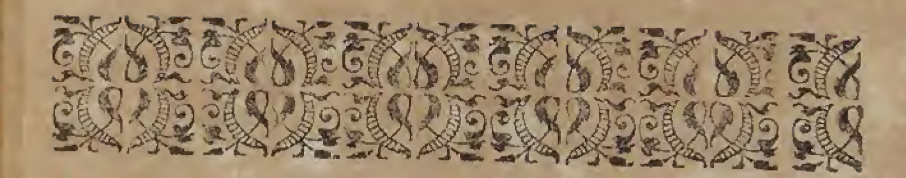
Monde, il y a quelques endroits où il s'éloigne, ſans y penſer, des plus pures maximes du Chriſtianiſme: tels ſont, par exemple, ſes ſentimens ſur la guerre où il paroît ne menager pas aſſez les interêts de l'humanité, & dont il parle plus en ſoldat qu'en Religieux D'ailleurs il n'emploie pas toûjours fort à propos le ſel de ſa Critique; & ſouvent il répand plus ſon fiel par paſſion ou par préjugé que par diſcernement. C'eſt la même choſe de la Loüange; & le bon Gracian tout en frondant la flaterie, parle lui-même en adulateur dégoûtant. Mais ces ombres & ces taches ſont des riens en comparaiſon du reſte. Le corps de ſa morale eſt de pratique, & il le donne orné d'une infinité d'agrémens.

Au reſte on avouë que cette Traduction n'eſt pas rigide: ſans quiter le ſens de l'Auteur, ou

du

du moins ſans le perdre trop de vûë, on s'eſt donné la liberté de tourner & d'étendre quelques-unes de ſes penſées, ce qu'on a fait en faveur de ceux qui n'entendent pas la Langue Eſpagnole, & qui auroient pû trouver des obſcuritez rebutantes, ſi on avoit rendu l'Original plus litteralement.





# LE CRITICON DE BALTAZAR GRACIAN,

Traduit en François.

## PREMIERE PARTIE.

*De la jeunesse, ou du premier âge de l'homme.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Critile aiant été jetté dans une Ile, trouve Andrenius, qui lui raconte sa merveilleuse avanture.*

PHilippes second Roi d'Espagne avoit étendu son Empire jusques dans le nouveau Monde, & sa Couronne sembloit avoir pour centre une Ile

qu'on peut apeller *la perle de la mer*, & *l'émeraude de la terre*: C'est l'Ile de sainte Heléne, qui sert, pour ainsi dire, d'échelle d'un monde à l'autre. Elle a toujours été une retraite assurée aux Voiageurs, & les Espagnols la regardent comme un azile que la Providence leur a donné pour le soulagement de leurs Flottes, dans les voiages qu'*ils* font aux Indes Orientales.

Un homme tombé dans la mer à la vûë de cette Ile, éspera y trouver un port assuré, dans le triste état où il étoit reduit.

Il n'étoit soûtenu que d'une foible planche, par le secours de laquelle il luttoit contre les vents & l'orage, flottant ainsi entre la vie & la mort.

Il ne pouvoit retenir ses plaintes, & il faisoit ces tristes lamentations.

*O vie! pourquoi as tu commencé, ou pourquoi m'aiant été donnée, vas tu si-tôt finir? Il n'y a rien dans le monde de plus fragile ni de plus souhaité que toi; dès qu'on t'a perduë une fois, c'est pour toujours, & ceux qui te connoissent bien, doivent se regarder comme déja hors du monde. La nature se montra bien cruelle envers l'homme, en ce qu'à sa naissan-*

*ce,*

*ce, & pendant qu'il vit, elle lui refuſe les lumieres qu'elle lui communique quand il meurt, & ne lui fait point conoître les vrais biens qu'il doit chercher, ni les maux qu'il doit fuir, que quand il n'eſt plus tems ni d'acquerir les uns ni d'éviter les autres. O funeſte convoitiſe! tyran de la nature humaine, qui nous oblige d'expoſer ſi temerairement nos vies à un Element ſi inconſtant & ſi dangereux; on le dépeint vétu de fer, mais je l'éprouve plus implacable que l'acier. C'eſt en vain que la Providence a ſeparé les Nations par des montagnes & par des mers, puiſque l'audace des hommes leur a fait trouver des ponts & des paſſages par tout, pour ſe communiquer plûtôt leurs maux que leurs biens; que la deſtinée des hommes eſt cruelle! puiſque tout ce que leur induſtrie eſt capable d'inventer n'eſt que pour leur malheur & leur ruine; la poudre n'eſt autre choſe qu'une abîme de la vie, & le principal inſtrument de ſa perte; un Navire n'eſt proprement qu'un cercueil anticipé. la mort a jugé que la terre étoit un théatre trop étroit pour ſes tragedies, elle y a voulu joindre les mers, afin d'étendre ſon empire dans tous les Elemens: En effet, que peut eſperer un mal-*

 *heureux*

*heureux depuis qu'il s'est fait habitant d'un Vaisseau, que d'y trouver une espece d'échafaut, pour voir sa temerité punie? C'étoit pour cela sans doute, que Caton mettoit au nombre de ses plus grandes fautes, celle d'avoir été par mer. O destin! ô Ciel, ô fortune! puis je me croire encore quelque chose après tant de persecutions? Non, ce m'est un avantage de me compter pour un néant, afin de me plaindre moins, & de me soumettre davantage aux volontez de Dieu.*

Il faisoit toutes ces reflexions, & perçoit l'air de ses cris, pendant qu'il redoubloit son courage & sa force pour fendre les eaux & arriver à la terre.

On peut dire que les hommes à qui le peril n'ôte ni le courage ni la raison, se font respecter de la mort même. Elle craint d'attaquer ceux que la fortune protege ; les serpens pardonnérent à Hercules, les tempêtes à Cesar, le fer à Alexandre & le feu à Charles-Quint.

Mais comme les malheurs sont enchaînez les uns aux autres, il arrive d'ordinaire, que quand l'on en à échapé plusieurs, l'on croit retomber dans un plus grand. En effet, ce malheureux s'aperçût que les ondes grossissoient,

ſiſſoient, & que la mer étoit encore plus agitée; il ne douta plus de ſa perte, & qu'il n'allât bien-tôt ſe briſer contre quelque rocher. Quand on eſt malheureux, les choſes les plus naturelles & les plus communes ſe démentent; Tantale ne peut éteindre ſa ſoif au milieu des eaux, ni ſoulager ſa faim au milieu des fruits expoſez à ſes mains & à ſa bouche.

Celui dont je parle alloit ainſi luttant contre les vents & la mort, lorſqu'il aperçût au bord de l'Ile un jeune homme, qui le voiant jetté à terre par un coup de vent, lui tendoit les bras.

Il fut aſſez heureux pour profiter de ce ſecours, il s'attacha aux bras qu'on lui preſentoit, & il ſortit enfin de la mer & du danger.

Dès qu'il fût à terre, il la baiſa, & puis levant les yeux au Ciel, il lui rendit graces du ſecours qu'il en avoit reçû; enſuite il courut embraſſer celui qui l'avoit ſi genereuſement ſauvé, il redoubla pluſieurs fois ſes embraſſemens, ſans que ce jeune homme lui dit une ſeule parole, il lui donnoit ſeulement des démonſtrations de joie & d'étonnement; cela n'empêcha

pas que le pauvre & le reconoiſſant Creole * ne le preſſât toûjours par ſes careſſes ; il lui demanda ſon nom & ſon Païs, l'Inſulaire ne répondoit rien : le Creole lui parla en pluſieurs langues differentes, mais inutilement; il n'en entendoit aucune, & le Creole fut contraint de ne plus s'expliquer que par ſignes.

Si cette Ile n'eût point été deſerte, le Creole auroit pris celui dont il ne pouvoit ſe faire entendre, pour quelqu'un des Dieux qui habitent les foreſt; ce n'eſt pas qu'il doutât qu'il ne fût un homme, il avoit tous les traits d'un Europeen, le teint blanc & les cheveux blonds ; mais ſon ſilence & ſon étonnement faiſoit juger qu'il y avoit en lui quelque choſe d'extraordinaire : Enfin, à force de l'examiner, il crut reconnoître qu'il ne lui manquoit que l'uſage de la parole, & qu'il avoit toutes les autres facultez de l'homme; il paroiſſoit attentif au moindre bruit, ſur tout aux cris des bêtes & au chant des oiſeaux, dont il paroiſſoit beaucoup plus touché, que du ſon

* Nom qu'on donne à tous ceux qui ſont nez dans les Indes.

ſon des paroles que le Creole tâchoit vainement de lui faire entendre : Mais malgré toute les apparences d'une nature ſauvage, on voioit briller en lui quelque lueur d'eſprit, & on auroit dit que ſon ame ſouffroit, de ne pouvoir expliquer ſes ſentimens & ſes penſées.

Plus l'un & l'autre s'examinoient, plus l'enuie de ſe conoître croiſſoit en eux, mais comment y réuſſir; La raiſon n'a point d'autre organe que la parole, du moins c'eſt l'endroit par où elle ſe dévelope plus aiſément. Parle, diſoit un Philoſophe, ſi tu veux que je te connoiſſe ; c'eſt par le diſcours que l'ame communique noblement ſes conceptions, & ce ſecours eſt ſi neceſſaire, que ceux qui ne peuvent s'en ſervir ſont regardez comme éloignez, quoi qu'ils ſoient preſens. C'eſt par le diſcours exprimé dans les écrits de ceux qui ſont abſens, qu'ils deviennent preſens, quelque diſtance qui les ſepare. C'eſt pour cela que ceux dont nous conſervons les penſées dans leurs doctes ouvrages, ne meurent jamais ; ils ſont toûjours preſens, parce qu'ils nous parlent toûjours. C'eſt

par l'organe de la parole, que les hommes ſont unis, & leur union ne ſçauroit ſubſiſter ſans un idiome commun, par où ils puiſent exprimer leurs penſées. Et ce fut par cette ſecrette neceſſité, que les hommes ſentent de l'uſage de la parole pour vivre enſemble, que deux enfans à la mamelle aiant été laiſſez dans une Ile ſans ſecours de perſonne, ſe firent entr'eux dans la ſuite un langage pour ſe communiquer leurs penſées: De ſorte qu'on peut dire que la converſation eſt la fille de la raiſon, la mere du ſçavoir, le délaſſement de l'ame, le commerce des cœurs, la chaîne de l'amitié, l'eſſence du plaiſirs, & l'occupation la plus naturelle des hommes. Le Creole perſuadé de cette neceſſité indiſpenſable, entreprit d'apprendre à parler à ce jeune Sauvage. Il y réuſſit plus aiſément qu'il ne penſoit, ſon Diſciple n'aiant aucun préjugé qui pût s'oppoſer au fruit de ſes leçons; mais aiant au contraire une nature capable de recevoir d'abord toutes les impreſſions qu'il voulut lui donner.

Quand il l'eut accoûtumé à former les ſons dont il frapoit ſon oreille, & que

que ſa langue fut aſſez dénoüée pour les prononcer, il lui en donna l'intelligence; & enfin, il lui apprit à parler & à entendre.

Ils commencerent par ſe donner à chacun un nom, le Creole changea le ſien en celui de Critile, & fit prendre au jeune Sauvage celui d'Andrenius. Ces deux noms exprimoient leur caractere, le Creole étoit naturellement judicieux & prudent, & c'eſt-là ce que ſignifie le nom de Critile; & celui d'Andrenius, qui veut dire humain, ne convenoit pas moins à celui qui n'avoit preſque d'homme que l'humanité.

Le deſir de mettre au jour tant de conceptions renfermée ſi long temps, & la curioſité de ſçavoir tant de choſes & de veritez ignorées, redoubloit la docilité d'Andrenius; il commençoit déja à prononcer, il demandoit & répondoit; il s'éprouvoit ſouvent pour raiſonner, & ce que la langue ne pouvoit faire, le geſte l'achevoit: Enfin, à force de peine & d'attention, il parvint à pouvoir parler nettement & de ſuite, il ſçut exprimer dignement ſes ſentimens & ſes avantures, & n'en

pouvant refuser le recit aux priéres de Critile, il le commença ainsi.

Je ne sçai, dit-il, qui je suis, ni qui m'a donné, l'être, ni pourquoi on me l'a donné ; que de fois, sans me faire entendre, je me le suis demandé à moi-même? quoi-qu'aussi ignorant que curieux ; mais si l'interrogation est la marque de l'Ignorance , jugez-quelle réponse j'ai pû me faire là-dessus. Quelquefois je me dépitois exprès, pour voir, si outré de mon propre embaras, l'excès ne pourroit point m'être en cela plus heureux que toutes mes attentions ; je redoublois mes efforts, pour me separer de moi-même, & de mon ignorance, esperant obtenir quelque satisfaction à mes ardens desirs ; mais je m'adresse à toi, Critile, qui me demande qui je suis, car c'est toi qui dois me l'apprendre, tu es le premier homme que jusqu'à present j'aie vû, & dans toi je me trouve peint plus au vif, que dans tous les crysteaux mobiles de la plus claire fontaine, où je me suis consideré. Cependant, si tu veux sçavoir les évenemens de ma vie, plus prodigieuse que longue, je vais te satisfaire.

La

La premiére fois que je me reconnus, & que je fus capable de quelque ſentiment raiſonnable, j'étois renfermé dans les entailles de cette montagne, qui paroit parmi les autres n'avoir point de ſommet, & qui forme les rochers les plus horribles. Dans ce lieu, une des bêtes que tu appelle ſauvages, & que moi je nomme ma mere, me fournit mes premiers alimens; j'ai long tems crû que c'étoit elle qui m'avoit mis au monde, & donné l'être; je ſens que je rougis du recit que je te fais de ma ſimplicité. Ce n'eſt pas une choſe nouvelle, dit Critile, de voir les enfans appeller du nom de pere & de mere ceux & celles dont ils reçoivent du bien; c'eſt par cette raiſon que nous donnons ce nom à Dieu. Je ne faiſois nul doute, pourſuivit Andrenius, que cette bête qui m'allaitoit dans ſon ſein avec ſes petits, que je regardois comme mes freres, ne fût ma veritable mere; je joüois, je dormois, & je mangeois avec eux, elle nous donnoit non ſeulement de ſon lait, mais elle partageoit encore avec nous tout ce qu'elle apportoit de ſa chaſſe. Au commen-

cement cette priſon ne me faiſoit pas de peine, les tenebres de l'eſprit s'accommodoient aſſez avec l'obſcurité de ma caverne, & je n'avois point d'idée qui me fît imaginer la beauté de la lumiére; il eſt vrai que quelquefois j'entrevoiois quelque raion du jour, qu'à certaines heures le Ciel faiſoit tomber ſur nous du haut des rochers; mais quand je fus parvenu à un certainâ ge où le raiſonnement interieur commença à operer, je m'impatientois de me voir dans cette ignorance craſſe, mon eſprit faiſoit des efforts impetueux pour ſe voir; en effet, je commençai à me connoître, & à faire des reflexions ſur ce que je pouvois être; qu'eſt-ce que cela, diſois-je, ſuis-je, ou ne ſuis-je pas? mais puiſque je vis, puiſque je connois, j'ai un être; cependant, ſi je ſuis, qui ſuis-je? qui m'a donné cet être? & pour quelle fin me l'a t'on donné? eſt-ce pour demeurer ici? c'eſt aſſurément un grand malheur; ſuis je brute comme ceux-là? non, car je voi entr'eux & moi une difference ſenſible, ils ſont vétus de peaux, & moi je ſuis tout nud, en cela moins favoriſé de celui qui nous a tous créez, je re-

reconnois auſſi dans toutes les parties de mon corps une forme differente, je ris, je pleure, & eux ils crient, je marche le corps droit, & la tête levée, eux ſe meuvent de travers, & panchez juſqu'à terre; tout cela ſe voit, j'en occupois mon attention. Chaque jour mon envie de ſortir de ce lieu croiſſoit, de même que mes deſirs d'apprendre: je ne ſçai ſi en tous les hommes ils ſont auſſi violens qu'ils étoient en moi; mais ce qui me donnoit une nouvelle peine, c'étoit de voir ceux que j'appellois mes freres, d'un legereté ſurprenante, ils grimpoient librement ſur ces rochers, qui étoient inacceſſibles pour moi; ils alloient & venoient au milieu des précipices ſans tomber; cette agilité dont ils joüiſſoient, & dont je me voiois privé, me faiſoit tomber dans des reflexions que je ne pouvois déveloper; je voulus pluſieurs fois eſſaier de les ſuivre, mais tous mes efforts ne ſervoient qu'à arroſer les rochers de mon ſang; je voulois en vain me ſervir de mes dents, je retombois d'où j'étois parti, les brutes accouroient à mes cris & à mes plaintes, il me ſembloit qu'el-

les en étoient attendries, elles me faisoient part de leur chasse, j'en étois soulagé, mais non pas consolé. Que je faisois de reflexions en moi-même! elles étoient d'autant plus fâcheuses, que je ne les pouvois exprimer par l'usage de la parole, qui me manquoit; que je me formois de doutes & de difficultez sur ce que je pensois de mon état! D'ailleurs, c'étoient pour moi un continuel tourment, que le bruit confus de la mer, dont les ondes faisoient, pour ainsi dire, des impressions plus fortes sur mon cœur, que sur les rochers où elles se brisent. Que dirai-je aussi du bruit horrible des nuées & des tonnerres? si à la fin ils se reduisoient en pluie, mes yeux se fondoient en larmes; ce qui me donnoit encore de nouvelles peines, c'est que de tems en tems j'entendois de loin des voix comme la tienne; je n'y démélois rien d'abord qu'un bruit confus, mais peu à peu elles me paroissoient plus distinctes, & cela redoubloit mon trouble: il m'en restoit dans l'esprit de vives impressions, j'étois bien sûr que ce n'étoit pas un bruit semblable à celui des bêtes auquel j'étois accoûtumé;

cepen-

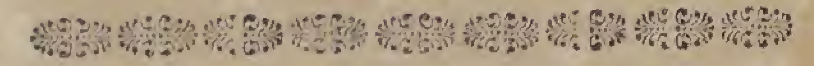
cependant, je mourois d'impatience de connoître ce que c'étoit: D'une chose je puis t'assurer ; que quelques idées que j'aie euës de la disposition du monde, de sa situation, de sa diversité, en un mot, de toute sa machine, je ne me suis jamais figuré ce qui en est, je n'ai point compris la grandeur, l'ordre, ni la beauté que je trouve & que j'admire.

Je ne m'en étonne pas, dit Critile; puisque tout l'entendement humain ne peut jamais atteindre à concevoir une disposition & une formation si relevée, je ne dis pas seulement de l'Univers, mais de la moindre fleur, ni même d'une mouche; la seule sagesse infinie du supréme Artisan en a l'intelligence, lui seul peut former tant d'harmonie, tant de beauté, & tant de varieté surprenante.

Mais apprens-moi, je te prie, une chose que je desire ardemment de sçavoir c'est comment tu as pû sortir de la prison de cette sombre caverne, de ce tombeau où tu as été enseveli en naissant? sur tout exprime-moi, s'il est possible, l'étonnement où tu fus, quand tu vis la premiére fois toute cette machine du monde.

C'est

C'eſt ſur quoi je vais te ſatisfaire, reprit Audrenius, quand j'aurai repris haleine.



# CHAPITRE II.

## *Le grand Theatre de l'Univers*

AUſſi-tôt que le ſouverain Artiſan de l'Univers en eut achevé l'ouvrage, il en partagea ſes diverſes parties à chacune des créatures qu'il avoit formées ; il les convoqua toutes, depuis l'Elephant juſqu'à la Mouche ; il leur laiſſa le choix d'en prendre & d'occuper la portion qui leur conviendroit le mieux : l'Elephant ſe contenta des foreſts, le Cheval des prairies, l'Aigle de l'air, la Baleine des golfes de la mer, le Cygne des étangs, & la Grenoüille des marais ; l'Homme vint le dernier, & ne demanda pas moins que tout enſemble, encore cela lui paroiſſoit-il peu de choſe, eu égard à l'étenduë de ſes deſirs ; tous en furent etonnez, mais ſe flatant déja lui-même, il regarda ce deſir inſatiable comme la marque d'une grande ame.

ame. C'eſt en quoi il ſe trompoit, car une telle convoitiſe eſt une marque de ſa foibleſſe ; toute la ſuperficie de la terre lui paroît courte, c'eſt pourquoi il foüille dans ſes entrailles, il y cherche les mines d'or & d'argent, pour ſatis faire ſon avarice, il embaraſſe l'air par ſes édifices, afin de flater ſon orgueil, il ſillonne, s'il faut ainſi dire, les mers, il les ſonde dans les golfes les plus profonds, afin d'en tirer les perles, l'ambrè & le corail, pour s'en faire des ornemens; il force les élemens à lui paier pour tribut ce qu'ils ont de plus cher, l'air lui fournit ſes oiſeaux, la mer ſes poiſſons, la terre ſes fruits, & le feu ſa chaleur, pour aider à ſa gourmandiſe : avec tout cela il ſe plaint, il ſe croit pauvre. O monſtrueuſe ambition de l'homme ! Dieu voulant rectifier ſes deſirs, en paroiſſant y condeſcendre, le prit par la main, & lui dit : regarde; conſidere, & ſçache que pour toi j'ai tout formé, ſi je ten donne la poſſeſſion, ce ne doit être que par rapport à ton eſprit, & non à ton corps ; c'eſt pour en joüir comme homme raiſonnable, & non comme brute ; je te fais ſeigneur de

de toutes les choſes crées, & non pas eſclave, elles doivent te ſervir, & non pas t'aſſujettir; la connoiſſance de toutes t'appartient, & à moi la reconnoiſſance, c'eſt à dire, que pour toutes ces merveilles & mes bontez, tu dois t'élever des créatures au Créateur. Mais l'homme ingrat ne profita point de cet avis, il ſe borne à ce qui le flate, & s'accoûtumant aux merveilles que Dieu a faites pour lui, il n'en eſt plus touché.

Andrenius, qui n'avoit que le ſeul inſtinct naturel, peut nous ſervir à confondre nôtre ingratitude; touché de tout ce qu'il voioit, il ne put s'empêcher d'en admirer l'Auteur. Enſuite il continua ſon recit en cette ſorte.

Le ſommeil faiſoit tout mon plaiſir, & étoit le ſoulagement des peines de ma ſolitude; je me conſolois par ſon moyen de tous mes ennuis. Une nuit entre les autres, que je dormois plus profondément, je fus réveillé par un grand bruit, qui me ſembla ſortir des entrailles les plus profondes de cette montagne, tout s'émut, les rochers tremblérent, un furieux vent gron-

gronda, les pierres les plus dures se fendirent, & tombérent avec un éclat si épouventable, qu'on eût dit que toute la machine du monde alloit être détruite. C'est une chose étonnante, dit Critile, de voir que les montagnes les plus hautes & les plus inébranlables, ne soient pas exemptes de ces accidens, elles sont sujettes aux tremblemens de terre, & aux chutes du tonnerre.

Si les rochers trembloient, juge, poursuivit Andrenius, ce que je pouvois sentir; toutes les parties de mon corps sembloient se separer, mon cœur même sembloit vouloir sortir de sa place, tous mes sens furent saisis; en un mot, je ne me trouvai plus en moi-même, j'étois comme mort, & enseveli parmi les rochers: l'on peut dire que ce tems-là fut une éclipse de mon ame, & une *parenthese* de ma vie; je ne pouvois rien remarquer, ni rien concevoir: enfin, je revins peu à peu de ce mortel saisissement, mais je ne sçai comment, ni quand, j'ouvris les yeux, & vis le jour, jour heureux pour moi, & le plus agreable de mes jours, celui que j'oublierai le moins.

Je

Je m'apperçus auſſitôt que ma fâcheuſe priſon étoit ouverte, ce fut pour moi un ſecond raviſſement, je commençai donc à me déſenterrer, pour renaître de nouveau au monde, j'avançai vers une grande ouverture nouvellement faite, dont la vûë me charma; je vis le Ciel & la terre; à ce coup toutes les puiſſances de mon ame & de mes ſens paſſerent dans mes yeux, tout le reſte demeura perclus durant plus de ſix heures, je me croiois mort, dans le tems que je commençois tout de bon à vivre. De vouloir ici t'exprimer l'attention de mes ſentimens, les efforts de ma raiſon, & de mon eſprit, c'eſt choſe impoſſible, je te dirai ſeulement, que je me ſouviendrai toute ma vie de ce jour-là.

Je le croi, dit Critile, étant vrai que quand les yeux voient ce qu'ils n'ont jamais vû, le cœur ſent ce qu'il n'a jamais ſenti.

J'admirois le Ciel, pourſuivit Andrenius, j'admirois la terre, j'admirois la mer, j'admirois tout enſemble & tout ſeparément, chaque objet m'enlevoit, je ne me laſſois point de regarder, d'obſerver ni d'admirer.

O! que

O! que je t'envie, s'écria Critile, tant de plaisir peu connu & peu imaginé des autres; c'étoit sans doute l'unique privilége du premier homme, que tu partageas alors, c'est tout ce qu'il y a à souhaiter, que de voir comme une chose nouvelle, la grandeur, la beauté, les accords, la fermeté & la varieté de cette grande machine crée; c'est parce que nous n'y trouvons point de nouveauté, que nous ne l'admirons pas. Nous entrons tous dans le monde les yeux de l'ame fermez, & quand nous les ouvrons, par la conoissance ou par l'habitude que nous avons des choses, quelques merveilleuse qu'elles soient, elles ne nous causent point de vraie admiration; c'est pour cela que les plus sages des hommes se sont toujours regardez comme de nouveaux venus dans le monde, afin de mieux sentir l'effet que tant de merveilles doivent operer. L'on doit imiter à cet égard, celui qui après s'être promené dans un delicieux jardin, & y auroit passé, sans avoir pris garde à la beauté des plantes, ni à la varieté des fleurs, retourneroit sur ses pas, afin de goûter cette seconde fois le

le plaiſir de chaque choſe ; car nous ſortons du monde comme nous y ſommez entrez, ſans avoir jamais fait aucune reflexion ſur la beauté, ni ſur les perfections de l'Univers.

Ce qui contribuë le plus, répondit Andrenius, à les faire admirer, c'eſt d'en avoir été privé, & de les voir tout a coup.

Ta longue priſon fut heureuſe, reprit Critile, de t'avoir donné le moien de joindre le deſir à la joüiſſance, car plus les choſes ſont grandes & ſouhaitées, plus elles font de plaiſir quand on les a; dès que les plus grands prodiges deviennent communs, ils s'aviliſſent, l'uſage fait perdre le reſpect pour les choſes mêmes les plus relevées: ce n'eſt pas un petit avantage au Soleil de diſparoître durant les nuits, afin d'être deſiré & mieux reçu les matins; ſans cette facile & frequente poſſeſſion, combien l'ame ſeroit-elle occupée en attentions? quel concours de ſentimens & de reconnoiſſances ! elle ne pouroit long-tems ſe ſoûtenir contre l'attrait de tant de merveilles, ni ſe reſoudre à les abandonner un moment, car à meſure qu'elle en quit-

teroit

teroit une, plusieurs autres viendroient prendre sa place.

Que ne doit-on point penser, dit Andrenius, des avantcoureurs de ce grand Monarque du jour, que tu appelles Soleil, & encore plus de lui-même: il me parut majestueusement couronné de splendeur, & entouré d'une garde de rayons, qui forcerent mes yeux a lui rendre toute sorte de venerations; il commença à paroître sur un grand thrône de crystal, & dans une majesté muette & souveraine, il prit possession de tout l'hemisphére, remplissant tout le reste des créatures de sa presence illuminée : c'est-là où je demeurai tout éperdu, & comme hors de moi-même; je me fis émule de l'aigle le plus attentifs.

O! s'écria Critile, qu'elle vûe devra suffire pour le divin Soleil, le Dieu immortel? comment pouvoir regarder tant de beautez ensemble si parfaites & si infinies? comment pouvoir goûter tant de joye, & joüir d'un si grand bonheur! Mon admiration croissoit, poursuivit Andrenius, à mesure que mon attention se redoubloit; j'observai que de toutes les merveilles du

du monde, il n'y a que le Soleil qui force la vûe de ſe rendre. C'eſt ſans doute pour cette raiſon, dit Critile, qu'il eſt nommé *Sol*, qui veut dire le ſeul; en effet, c'eſt de toutes les choſes créées, celle qui donne la plus grande idée de la grandeur de Dieu; il s'appellé Soleil, parce qu'en ſa preſence toutes les autres lumieres diſpiroiſſent; pendant que lui ſeul luit; il eſt placé au millieu des corps celeſtes, comme le centre, le cœur, & la ſource perpetuelle de la lumiére; il eſt toujours lui-même, & l'unique en beauté; c'eſt par lui que toutes choſes ſe voient, mais il ne permet a perſonne de le voir; il influë & prête ſon concours a la nature, pour toutes ſes operations, même pour celles de l'homme; il communique a toutes les créatures ſa joie & ſa lumière, il la répand juſques dans les entrailles de la terre; il ſe donne a tous, parce qu'il eſt pour tous, il n'a beſoin de rien, mais tous on beſoin de lui, & reconnoiſſent ſa dépendance: enfin, c'eſt l'Aſtre *d'oſtentation* & d'admiration, c'eſt le brillant miroir qui repreſente les grandeurs de Dieu. J'employai une grande partie du jour

en

en cette contemplation. Cela me fait ſouvenir, dit Critile, d'un grand Philoſophe, qui diſoit qu'il n'etoit né que pour regarder le Soleil. Cette penſée eſt belle, mais tout le monde ne l'entendoit pas, on la trouvoit même trop commune. Cependant au fond, ce Sage vouloit dire que dans le Soleil materiel, il voioit la Divinité du ſouverain Createur, & en y élevant ſon cœur, il diſoit, ſi l'ombre eſt ſi brillante, combien doit être adorable le corps éternel de cette beauté infinie?

Mais le malheur eſt, dit triſtement Andrenius, qu'ici bas je voi que les plaiſirs ſont bien-tôt changez en chagrins; le Soleil s'enſevelit dans les eaux, je crus ne le revoir jamais, cette penſée m'affligeoit: toutefois je revins bien-tôt de mon abbatement, & rentrai dans de nouvelles admirations, voiant un autre Ciel tout couronné de flambeaux. Je t'aſſure que cette vûë ne me fut pas moins agréable que la premiére, j'y trouvai même plus de matiére à m'entretenir, par le grand nombre des varietez que j'y découvris. O ſageſſe infinie de Dieu!

s'écria Critile, d'avoir trouvé le moyen de rendre la nuit aussi belle en son espece, que le jour. L'ignorance vulgaire luy a donné beaucoup de noms fort impropres, comme de laide, de dereglée, de triste & de noire; cependant elle est brillante & douce, elle est le repos du travail, & le soulagement des fatigues : celui qui la nomma sage avoit bien mieux rencontré; en effet, c'est le tems du silence, & du bon conseil; les Atheniens estimérent la choüette le symbole de la discretion & du sçavoir, car la nuit n'endort dans toute sa durée que les ignorans, elle fait veiller les sages, & elle resout ce que le jour exécute. Comme le bruit n'interrompt point alors, dit Andrenius, je me donnai tout entier à la contemplation de cette infinité d'étoiles, dont les unes sont étincelantes, & les autres brillantes: je le comptois, je remarquois leur grande varieté, leur situation, leur mouvement & leur couleur, les unes sortant sans cesse, & les autres rentrant. Tout cela, dit Critile, représente le monde dans sa vicissitude, & le passage continuel des hom-

mes

mes à la vie, & de la vie à la mort.

Mais ce qui me toucha davantage, continua Andrenius, fut la merveilleuſe diſpoſition de ce grand ouvrage, où l'on voit que le ſouverain Maître n'a rien oublié, pour embellir & lambriſſer de fleurs & d'étoiles la grande voute du Monde.

Je diſois pourtant en moi-même, pourquoi ne les a-t-il pas miſes de rang, & par ordre, entrelacées les unes dans les autres avec des lacs riches & viſibles, afin de rendre cet ouvrage encore plus parfait? Ha! dit Critile, je t'entends, tu euſſes voulu que l'art & la broderie y euſſent entré, & que la forme en fut comme d'un parterre fort regulier, que l'art embellit autant que la matiére. C'eſt cela même, dit Andrenius, il en auroit brillé davantage, & en auroit été plus agréable à la vûë. L'art, répondit Critile, ſeroit un défaut dans les ouvrages du divin Artiſan, il en ôteroit la beauté; la divine ſageſſe en les formant de la ſorte, y a connu une plus importante correſpondance, ſoit pour leurs mouvemens, ou pour leurs influences, qui ſont toutes dif-

ferentes, & propres à chaque aſtre du Ciel, de même que les herbes & les plantes de la terre : il y a des étoiles qui procurent de la chaleur, & les autres du froid, les unes du ſec, & les autres de la pluie ; en ſorte qu'elles ſe corrigent & ſe modérent les unes & les autres par leurs influences oppoſées. Au reſte la diſpoſition artificielle & uniforme que tu demanderois, ſeroit trop affectée, elle ne plairoit qu'une fois, au lieu qu'étant, comme elle eſt, d'une forme qui change toutes les nuits, & qui montre toujours un nouveau Ciel & de nouvelles beautez, jamais elle ne laſſe ni n'ennuie les regards, elle proportionne toutes ſes varietez avec les étoiles ; & cette confuſion grave & innombrable la fait reſpecter ; elle eſt une énigme naturelle de la puiſſance ſupréme, mais fort claire aux Sages. Je conſiderois, reprit Andrenius, avec beaucoup de plaiſir toute la difference des couleurs, car les unes brillent en blancheur, les autres en rougeur, les unes ſont dorées, & les autres argentées. Il n'y avoit que la couleur verte que je n'y trouvois point.

point. C'eſt, dit Critile, que le verd eſt tout terreſtre, c'eſt une couleur qui n'eſt que pour la terre ; il eſt vrai qu'elle eſt le ſymbole de l'eſperance: mais au Ciel on a la joüiſſance, il n'y faut pour parure que des ardeurs conſtantes, & rien de ce qui marque la corruption. Mais n'as-tu point refléchi ſur une petite étoile, qui n'eſt qu'un point dans la grande Carte du Ciel? c'eſt l'objet de l'aiman, elle ſert de compas pour meſurer les diſtances du Ciel & de la terre, & il ſemble qu'elle ne ſoit faite que pour l'uſage particulier des hommes. Je t'avouë, dit Andrenius, qu'elle m'a paru ſi petite, que je n'y ai pas fait attention; mais j'en ai beaucoup fait ſur cette belle Reine des Etoiles, la Préſidente de la nuit, la Lieutenante du Soleil, & qui n'eſt pas moins admirable que lui; en un mot, c'eſt ce que tu appelles la Lune. Si elle m'a cauſé moins de plaiſir, elle m'a donné plus d'admiration par toutes ſes varietez, tantôt croiſſant, tantôt diminuant. C'eſt la ſeconde puiſſance des tems, dit Critile, elle les partage avec le Soleil, car s'il fait le jour, elle fait la

nuit: s'il accomplit les années, elle acheve les mois; si le Soleil échauffe & desseche la terre, la Lune la rafraîchit & l'humecte; s'il gouverne les champs, elle domine sur les mers; en sorte que ce sont les deux balances du monde. Il y a pourtant cette difference, que le Soleil est le vrai miroir de la Divinité, & la Lune le portrait de l'homme; tantôt il croît, tantôt il diminuë; tantôt il naît, tantôt il meurt; tantôt il est dans son plein, tantôt il n'est rien; enfin elle n'est jamais dans un état permanent; elle n'a point de lumiére par elle-même, elle l'emprunte du Soleil; elle cause une éclipse à la terre, quand elle se met entre-deux; plus elle est luisante, mieux on voit ses défauts; c'est la plus malsaine, & la plus mal située des Planetes; elle a plus de raport à la Terre qu'au Ciel: de sorte qu'on peut dire, que si elle est inconstante, défectueuse, basse & triste, c'est qu'elle n'a que la terre pour origine, & pour voisinage. Cependant, dit Andrenius, je passai toute la nuit à la considerer avec beaucoup de plaisir & d'attention, me faisant pour cet effet autant

tant d'yeux que le Ciel même, moi pour le regarder, & lui pour être vû; mais le chant des oiſeaux, les *hautbois* de l'Aurore, commencérent à faire une *ſalve* à la ſeconde apparition du Soleil, & à *battre la retraite* des étoiles; ils ſemblérent auſſi réveiller les fleurs, & tous les plaiſirs que j'avois déja goûtez. Je fus touché du retour de ce grand Aſtre, mais moins que je ne l'avois été la premiere fois; je ſentis ma curioſité diminuée, & voyant ainſi la lumiére naître & défaillir, je jugeai qu'il étoit auſſi bien que moi une créature, & deſtiné par le Créateur à communiquer ſa clarté & ſa chaleur à la terre.

Après avoir ainſi conſideré le Ciel & le Soleil, j'eus envie d'examiner la Terre. Je deſcendis par l'eſcalier que les ruines avoient fait. Mais je ſens qu'il m'eſt impoſſible de pouvoir te peindre le premier pas que je fis en terre, l'haleine me manque auſſi bien que la voix, & il faut que je me repoſe un moment, pour pouvoir te repréſenter les nouvelles beautez que j'admirai.

# CHAPITRE III.

## *De la beauté de la Nature.*

LA Nature dans la diverſité de ſes operations, tend toujours à la perfection, & c'eſt ce qui en fait la beauté. Elle a une attention particuliére ſur chacun de ſes ouvrages, & elle a imprimé en nous un deſir naturel d'en connoître l'eſſence & la beauté. Un ſage a nommé l'occupation que nous donne le deſir, une veritable folie; en effet, c'en eſt une, quand cette occupation n'a pour objet qu'une vaine curioſité, & qu'elle ne nous éleve point au delà de cette connoiſſance: pour admirer l'Auteur de tant d'ouvrages differens, & nous engager à lui marquer notre reconnoiſſance. Au reſte, ſi l'admiration eſt fille de l'ignorance, elle eſt en recompenſe la mere du plaiſir; comme ce n'eſt qu'à la nouveauté qu'on donne ſon admiration, elle ceſſe dans les plus grands ſujets, dès qu'ils ſont connus, & l'on peut dire qu'ils *mandient avec baſſeſſe* le peu d'encens qu'on

qu'on leur donne. Ce qui fait le charme de l'admiration, eſt celui de la nouveauté: auſſi bien dans la Nature que dans l'Art, ce qui fut regardé hier avec raviſſement, eſt conſideré aujourd'hui avec froideur; ce n'eſt pas que l'objet ait perdu ſon merite, c'eſt qu'il n'eſt plus nouveau. Si les moindres objets charment par leur nouveauté, ſi l'on admire une perle & un diamant, quand ils ont quelque choſe d'extraordinaire, il ne faut pas s'étonner de voir Andrenius dans l'admiration, à l'aſpect inopiné des Aſtres, de la Lune & du Soleil, à la vûë des Campagnes & du Ciel, également émaillez de fleurs & d'étoiles. Il l'avoüa lui-même, & voici comment il s'en exprima, en continuant ſon recit.

Je me trouvai tout d'un coup, dans ce centre de differentes beautez, qui n'avoient jamais frapé mes ſens, ni mon imagination; mon eſprit fit plus de chemin que mon corps, & mes yeux eurent plus de mouvemens que mes pieds; je conſiderois toutes ces choſes avec joie, tout me ſembloit parfait, tout étoit nouveau pour

moi; j'eus la même attention que j'avois euë la veille en regardant le Ciel, & même davantage; le Ciel n'avoit occupé que mes yeux, mais ici tous mes ſens furent occupez, & encore ne ſuffirent-ils pas: j'aurois voulu avoir cent yeux & cent mains, pour ſatisfaire tout à la fois les curioſitez de mon ame: mon eſprit étoit tout tranſporté, de voir une ſi grande quantité de créatures ſi differentes en proprietez, en nature, en forme, en couleur, en effets & en mouvemens; je cueillis une roſe, & contemplant ſa beauté, je ſentis ſa bonne odeur, je ne me laſſois point de la regarder ni de l'admirer, j'avançai l'autre main pour prendre un fruit, mon goût diſputa de plaiſir avec mes yeux, & je trouvai que les fruits l'emportoient ſur les fleurs: Enfin, j'étois ſi agréablement embaraſſé de toutes ces choſes, que j'avois de la peine d'en quitter une pour en prendre une autre, tant elles me faiſoient de plaiſir toutes enſemble.

Mais ce que j'admirai davantage, fut de voir une ſi grande multitude de choſes, & une ſi grande differen-

rence entre elles, de voir tant de *plu-ralité* avec tant de *ſingularité*, enſorte qu'on ne peut s'équivoquer en une ſeule feüille d'arbre, en un ſeul brin d'herbe, ni en une ſeule plume d'oiſeau; toutes ces choſes ont leur difference, non ſeulement par rapport à la difference d'eſpece, mais encore avec celles de pareille nature. C'eſt dit Critile, en quoi on ne peut trop admirer la ſageſſe du divin Ouvrier, ni ſa bonté pour l'homme, en faveur duquel il a crée toutes ces choſes: il a voulu que toutes les differences des créatures fuſſent autant de moyens differens pour l'élever à lui. Je reconnus aiſément, pourſuivit Andrenius, qu'une partie de ces fruits étoient les mêmes que mes bêtes farouches apportoient à la caverne; mais j'eus un grand plaiſir à les voir attachez aux branches où ils naiſſent, ce que je ne pouvois comprendre auparavant, quelque reflexion que je fiſſe: je fus trompé en quelques-uns par l'aigreur & l'acreté qu'ils avoient, quand j'en voulois goûter avant leur maturité. C'eſt, dit Critile, une autre merveille de la Providence, qui a

voulu que tous les fruits ne fussent pas d'une même saison, & qu'il y en eut pour tous les tems, selon les besoins qu'on en a; les uns commencent au Printems, qui chatoüillent plutôt le goût, qu'ils ne nourrissent; les autres sont rafraichissans & destinez pour soulager dans le brûlant Eté; enfin, les secs & les chauds, qui se conservent le mieux, servent dans le sterile Hyver; les froides herbes sont pour moderer les ardeurs de Juillet, & les chaudes pour conforter dans les rigueurs de Decembre; en sorte qu'une espece de fruits & de legumes, à mesure qu'ils se flétrissent, en rapellent d'autres conformes à la saison: ainsi, l'on en a toute l'année. O merveilleuse œconomie du Createur, continua Critile, qui est-ce qui peut vous méconnoitre dans le secret de son cœur? peut-on vous refuser cette justice si naturelle, & s'empêcher de vous adorer dans les effets de votre divine Providence? Je me trouvois, continua Andrenius, comme perdu au milieu de ce labyrinthe agréable de prodiges; toutefois sans savoir à quoi m'attacher, je

me

me laiſſai emporter tout entier à ma curioſité toujours inſatiable, car chaque objet étoit pour moi une merveille: de tous côtez je cueillois des fleurs, attiré par leur odeur & leur éclat, je ne me laſſois point de les ſentir & de les regarder, j'en ôtois les feüilles une à une, & je faiſois une curieuſe anatomie de leur compoſition; de là je paſſois à la conſideration de toutes ces beautez enſemble, & jugeant du plus par le moins, je diſois, ſi une ſeule fleur me ſemble ſi belle, combien doit l'être tout une prairie, ſi une étoile eſt ſi brillante, combien tout le Ciel doit-il être charmant? C'eſt ainſi que je me laiſſois aller à mes contemplations & à mes raiſonnemens. Tout cela eſt bon, dit Critile, mais prens garde de reſſembler à ceux qui veulent voir le païs, & qui n'ont point d'autre motif dans leurs voyages, que de pouvoir parler de tout; éleve & épure un peu ton gout, reconnois la beauté infinie du Créateur, peinte dans ces beautez terreſtres; tire cette conſequence, que ſi les effets ſont ſi admirables, combien la cauſe doit-elle être

merveilleuſe ? tire des conſequences de ce qui eſt mort, à ce qui eſt vif, & de la peinture à la réalité; penſe que toute la beauté d'un grand Palais ne conſiſte pas dans ſa maſſe ni dans ſa fermeté, elle dépend auſſi de ſa commodité pour l'habitation, & de ſa juſte ſymmetrie. C'eſt ce que ce divin Architecte a reguliérement obſervé: il ne s'eſt pas contenté de faire les arbres pour donner des fruits, il a voulu qu'ils portaſſent encore des fleurs, & qu'ils joigniſſent le delicieux à l'utile: les abeilles forment leurs raions de miel, allant de fleur en fleur en ramaſſer la ſubſtance: les eſſences qu'on tire des fleurs ſe diſtillent de ſorte qu'elles rendent une odeur qui rejoüit l'odorat, & conforte le cœur, ou, pour mieux dire, elles recréent tous les ſens. Mais, repliqua Andrenius, ce qui me rejoüiſſoit dans les fleurs ſi odoriferantes, m'attriſta peu de tems après, en les voyant flêtries. C'eſt, dit Critile, l'image de la fragilité humaine, les commencemens ſont toujours beaux, les ſaiſons commencent par le Printems, & par l'agréable émail des fleurs, le jour naît dans le *fard* d'u-

ne

ne riante Aurore, l'homme croît dans les ris de l'enfance, & dans les agrémens de la jeuneſſe, mais tout tombe bien-tôt dans la triſteſſe d'un état flêtri, dans le regret de finir, & dans l'horreur de la mort.

Après m'être delicieuſement recréé la vûë, dit Andrenius, dans un ſi prodigieux concours de beautez, je voulus auſſi donner à mes oreilles le plaiſir d'entendre l'agréable harmonie des oiſeaux; j'allois écoutant leurs ramages, & les divers tons qui compoſent leur melodie; je remarquai alors, que la nature avoit beaucoup favoriſé les oiſeaux, leur ayant donné l'avantage de chanter agréablement tout ſeuls, ce qui eſt un des grands ſoulagemens de la vie, pendant que pas une autre de toutes les brutes, que j'examinai une à une, n'a la voix ſupportable. C'eſt, dit Critile, que les oiſeaux, comme habitans de l'air, ſont plus ſubtils, non ſeulement parce qu'ils le coupent avec leurs aîles, mais auſſi parce qu'il les anime, & donne du ſon à leur bec; cette delicateſſe dans ces petits animaux ſe trouve ſi parfaite, qu'elle ſert ſouvent à corriger la voix hu-

maine,

maine, dans la Musique, que nous avons imitée de leur chant. Disons davantage, & poussons plus loin cette reflexion, il y a apparence, que comme les oiseaux sont voisins du Ciel, ils en reçoivent cette qualité, afin qu'ils entonnent des chants pour magnifier la gloire de celui qui l'habite: il y a encore une autre chose à observer sur les oiseaux, c'est qu'il n'y en a pas un de venimeux, au lieu qu'il s'en trouve beaucoup parmi les autres animaux, qui sont d'autant moins purs, qu'ils touchent de plus près la terre; tels sont les reptiles, qui y sont comme confus, & d'où ils contractent sans doute un venin & une malignité si dangereuse, qu'à la seule vûë des hommes ils se haussent, & sortent de leur fange pour leur nuire. Je goutai assurément, continua Andrenius, beaucoup de plaisir, en voyant ces oiseaux si bigarrez & émaillez de tant de vives & de differentes couleurs. Outre tout cela, ajoûta Critile, il faut encore remarquer, que non seulement parmi les oiseaux, mais aussi parmi les bêtes, le mâle est toûjours plus beau & plus parfait que la femelle; le mê-

me

me avantage ſe trouve dans l'homme, mais ſon inclination naturelle, & la politeſſe même dont il ſe pique à l'égard des femmes, l'empêche de joüir de cet avantage, par la foibleſſe qu'il a pour le ſexe.

Ce que j'admirai encore, dit Andrenius, ce fut l'ordre avec lequel tant de créatures ſi differentes ſe meuvent & ſe gouvernent, ſans s'embaraſſer les unes les autres, ſe faiſant ſucceſſivement place, & s'entr'aidant toutes. C'eſt, dit Critile, un autre merveilleux effet de la Sageſſe éternelle, qui a diſpoſé toutes choſes avec poids, nombre & meſure, de ſorte que chacune a ſon emploi par raport à ſa qualité. Les mixtes ſe forment des élemens, & les inferieurs ſervent aux ſuperieurs; les herbes & les plantes, qui tiennent le plus bas degré, ne joüiſſent que de la vie vegetative, qui les fait croitre juſqu'à un certain point, ſans pouvoir le paſſer; elles ſervent d'alimens aux animaux qui ont au deſſus d'elles un degré de perfection: les uns paiſſent l'herbe, les autres ſe repoſent ſur les arbres, & en mangent les fruits, ils y font leurs nids, & ſe couvrent de leurs

leurs feuilles, qui ſont pour eux une tapiſſerie naturelle; mais les animaux & les plantes ſont aſſujetties à d'autres créatures beaucoup plus parfaites, qui joignent à la vie vegetative & à la ſenſitive, la vie raiſonnable: en un mot, c'eſt l'homme, qui, ſuperieur aux plantes & aux animaux, depend d'une Puiſſance infinie, qui eſt Dieu ſon Créateur. Ainſi, tout eſt diſpoſé de ſorte, que rien ne manque dans cet harmonieux concert de toutes les créares; l'eau a beſoin de la terre pour la ſoutenir, la terre a beſoin de l'eau pour ſa fecondité, l'air s'augmente de l'eau, & le feu ſe nourrit de l'air. C'eſt ainſi que tout eſt ordonné, de maniere que chaque choſe a beſoin d'une autre pour ſa conſervation; & toutes enſemble forment & conſervent l'Univers.

Ce qui eſt encore admirable, ce ſont les moiens rares que la ſuprême Providence a donnez à chacune de ces créatures pour leur conſervation; elles ont un inſtinct naturel, par lequel elles connoiſſent ce qui leur eſt propre, & ce qui leur eſt mauvais, & il y a en cet inſtinct des ſecrets incomprehen-

prehenſibles; au milieu de leur union & de leur accord, on trouve une guerre continuelle, les uns cherchant à ſurprendre les autres, & tous pour éviter le danger.

Quoique tout fut pour moi, dit Andrenius, une continuation de merveilles, je ne laiſſai pas d'admirer particulierement cette étenduë prodigieuſe de la mer; il me parut qu'étant jalouſe de la beauté de la terre, elle s'y étoit fait des *langues* pour en être loüée; je crus qu'elle me reprochoit déja ma pareſſe par ſon agitation continuelle, & qu'elle ne ſe tourmentoit que pour réveiller mon attention, & ma curioſité. Cependant, je me ſentis las de marcher, mais non pas de voir & d'admirer; je me repoſai ſur une roche, d'où je conſiderai avec étonnement la priſon où la mer eſt renfermée, & comment ce monſtre terrible étoit retenu ſi ſûrement par de ſi foibles bornes, & arrêté par un frein auſſi doux qu'eſt le ſable; eſt-il poſſible, diſois-je en moi-même, qu'il n'y ait point d'autres murailles que le rivage, pour ſe garantir contre un ſi furieux ennemi? A la verité, dit Critile, il eſt

eſt étonnant de voir que la Prévoyance Divine ait renfermé ſans aucun effort, & dans des limites ſi foibles les deux plus turbulens élemens, la mer dans du ſable, & le feu dans des caillous, ſans quoi il y a long-tems qu'ils auroient exterminé toute la nature; le feu demeure là empriſonné, & ne ſort qu'après avoir frapé la pierre qui le renferme, il ne vient que ſelon le beſoin qu'on en a, & il ſe retire auſſi-tôt. Je ne me pouvois raſſaſier, reprit Andrenius, en m'approchant de l'eau, d'en conſiderer le criſtal tranſparent & liquide...... L'on pretend, dit Critile, que les yeux ſont compoſez des deux humeurs aquatiques & criſtalines, & que c'eſt la raiſon qui nous fait trouver tant de plaiſir à conſiderer les eaux; car nos yeux, ſans ſe laſſer & ſe faire mal, peuvent être tout un jour attachez à voir la mer. Ce que j'admirai encore, ajouta Andrenius, fut la quantité de poiſſons qui nagent dans la mer, & le nombre d'oiſeaux qui ſillonnent ſans ceſſe ſa ſuperficie. Tout cela me cloüa ſur ma roche, où tout ſeul, & dans mon ignorance, je contemplois cette harmonie ſi charmante de tout l'Univers;

vers;

vers; composé de tant de choses si opposées, il auroit dû me faire croire, qu'il ne pouvoit pas se maintenir un seul jour. Il est vrai, répondit Critile, que le monde n'est formé que de contraires, & ne se maintient que par des oppositions; il n'y a pas une chose qui n'ait la sienne, & qui ne combatte sans cesse, tantôt victorieuse, tantôt vaincuë, en sorte qu'on n'y voit qu'agens & patiens; les élemens, qui tiennent le premier rang, commencent à se choquer, les mixtes les suivent, qui se détruisent alternativement; les maux sont toujours en embuscade pour corrompre les biens; les tems mêmes se font la guerre, aussi bien que les astres: mais s'ils se vainquent, ils ne se font point de mal; cette guerre ressemble à celle que se font les Princes, il n'y que leurs Vassaux qui en souffrent; les corps sublunaires se ressentent de la guerre des astres, & leurs malignes influences causent souvent leur destruction.

Y a-t-il un homme qui n'ait point de rival? où peut-on aller où il n'y ait point de guerre? l'age en produit, & rend les vieux contraires aux jeunes; dans

dans les complexions, le flegmatique est contraire au bilieux ? dans les conditions, les pauvres sont opposez aux riches ? dans les Nations, les Espagnols sont ennemis des François ; l'homme même est opposé à lui-même dans son propre temperament ; les humeurs commencent le combat, soûtenuës par les diverses qualitez des élemens ; l'humide radical resiste à la chaleur naturelle, la partie superieure à l'inferieure, l'appetit ose se moquer de la raison ; l'ame, quoi qu'immortelle, n'est pas exempte de cette generale mesintelligence, les passions l'agitent, la crainte s'oppose à la valeur, la tristesse à la joye, & la haine à l'amour ; *l'irascible* se broüille continuellement avec le concupiscible ; tantôt les vices l'emportent, tantôt les vertus triomphent, tout n'est que guerre & que combat ; de sorte qu'on a eu raison de dire, que la vie de l'homme n'est qu'une milice sur la terre. Mais, continua Critile, l'Auteur admirable de toutes les choses créées trouve dans leurs contrarietez, le fondement de leur conservation, & de leur perpetuité ; tous les changemens qui arrivent

vent dans la nature ne ſervent qu'à ſa durée ; car pendant que tout y prend fin, elle demeure toûjours elle-même, elle eſt permanente & perpetuelle, toûjours les mêmes choſes y ſont, l'une en finiſſant en fait renaître une autre, la fin de la prémiére fait le commencement de la ſeconde, & dans le tems qu'il ſemble qu'elles vont toutes perir, c'eſt alors qu'elles renouvellent, & que le monde ſe rajeunit, que la terre devient plus ferme, & l'Univers plus admirable.

Mais j'oubliois, reprit Andrenius, à te dire ce que j'ai obſervé ſur la varieté des tems, cette diſpoſition des jours & des nuits, des ſaiſons qui ſe ſuccedent regulierement les unes aux autres, ne paſſant jamais d'une extremité à l'autre. J'avouë, dit Critile, qu'en cela la divine puiſſance ſe fait connoître viſiblement ; elle a fait le jour pour le travail, & la nuit pour le repos ; dans l'Hyver les plantes prennent racine, & au Printems elles fleuriſſent ; en Eté elles fructifient, en Automne elles meuriſſent. Que dirons-nous de la merveilleuſe invention des pluyes, de voir deſcendre l'eau du Ciel ſi artiſtement

ment diſtribuée ſur toute la terre, & juſtement dans les deux mois qui ſont les *clefs* de l'année, en Octobre pour les ſemailles, & en Avril pour les préparations de la recolte? combien les varietez de la Lune contribüent-elles encore à l'abondance des fruits, & à la ſanté des animaux, parce que les unes ſont froides, & les autres chaudes, les unes ſeches, & les autres humides? Au reſte, ſi la pluie donne à la terre ſa fecondité, les vents la purifient; la terre par ſa ſolidité, ſoutient les corps; l'air eſt flexible, afin qu'ils ſe meuvent & qu'ils ſe voyent; l'honneur & la gloire de tant de choſes admirables ne ſont dûs qu'à la toute-puiſſance divine, à l'éternelle providence, & à la bonté infinie. Certainement, dit Andrenius, je le penſois ainſi, quoi que groſſierement; je n'emploiois les jours qu'à m'en aller d'un lieu à l'autre, pour me remplir de chaque objet: tantôt je contemplois le Ciel, tantôt je regardois la terre & ſes prairies, tantôt je conſiderois la mer & les eaux; en un mot, j'etois infatigable: je paſſois même ſi avant, que j'entrois juſques dans les deſſeins du Créateur, pour ſavoir

com-

comment il avoit pû les éxecuter avec tant de facilité & de perfection, c'eſt une grande entrepriſe, de former & de placer la terre auſſi ferme qu'elle eſt, dans le milieu du monde, pour ſervir de fondement ſtable & aſſuré à tout ce grand édifice; l'invention des riviéres & des fleuves n'eſt pas une moindre merveille, à commencer depuis leurs ſources juſqu'à leurs embouchures; l'on y voit une continuation perpetuelle de nouvelle eau: la diverſité des vents, qui ſe font ſentir ſans les voir, ni ſavoir d'où ils naiſſent, ni où ils finiſſent; la beauté & l'utilité des montagnes, qu'on peut apeller les *côtes* de ce grand corps, les havres aſſurez de la terre, les magazins des neiges & des metaux, le repos des nuées, les ſources des fontaines, les repaires des bêtes ſauvages, & les centres des plus beaux arbres: Tous ces prodiges ne peuvent être d'une autre main que de celle de la Sageſſe infinie. En effet, tous les Sages ſont demeurez d'accord, que quand tous les entendemens créez ſeroient joints en un, ils ne pourroient trouver dans tout l'Univers rien à reprendre, ni à ajoûter.

Mais ce qui m'enleve le plus, dit Andrenius, entre tous les ſujets que je viens de t'expliquer, c'eſt l'idée que je me ſuis formée du ſouverain Créateur, ſi connu par ſes créatures, & ſi caché en ſon immenſité. Car quoique ſes divins attributs ſe liſent dans ſes ouvrages, que ſa Providence ſe voye dans ſa conduite à gouverner la nature, & ſa beauté dans la perfection de tant de choſes, de même que ſa bonté dans la communication de ſes biens; quoique tout cela, dis-je, le prouve & le faſſe ſuffiſamment connoitre, il ne peut néanmoins être vû. Il eſt caché & manifeſté tout enſemble, mais toujours aimable; il eſt loin & près; voila aſſurément ce qui me met hors de moi-même. L'inclination eſt naturelle dans l'homme, dit Critile, pour ſon Dieu; c'eſt ſon principe & ſa fin: les Nations les plus barbares connoiſſent & adorent une Divinité, les effets de la nature emportent ce ſentiment; ſi l'aiman cherche le Nord, les plantes le Soleil, la pierre ſon centre, de même l'homme cherche ſon Dieu, c'eſt ſon Soleil, ſon centre, ſon tout. Dieu a donné l'être à toutes choſes, mais il tient le ſien de

lui-

lui-même; c'eſt pourquoi il eſt infini en toutes ſortes de perfections, perſonne ne le peut comprendre, il ne ſe voit point, mais il ſe connoit; & comme Souverain des Souverains, il ſe tient dans ſon incomprehenſibilité; il nous parle ſeulement par le moyen de ſes créatures, c'eſt le miroir fidele qui le repreſente.

Je comprens tout cela, répondit Andrenius: j'en ferai, je t'aſſure, tout le profit que je pourrai; il ne me reſte qu'à ſouhaiter d'avoir des paroles capables d'exprimer les ſentimens que j'en conçois.

Je te prie cependant, qu'en conſideration de la docilité avec laquelle tu m'as vû ſatisfaire ta curioſité, tu veüilles auſſi contenter la mienne, & m'aprendre tes avantures: que je ſache d'où tu es, & comment tu as été jetté ſi miraculeuſement ſur ces côtes, s'il y a pluſieurs Mondes, pluſieurs hommes qui l'habitent; enfin, informe-moi de tout, je promets de t'entendre avec autant d'attention que de plaiſir.

*Le Chapitre ſuivant ſera le* Theatre *oú Critile repreſentera la* Tragedie *de ſes avantures.*

# CHAPITRE IV.

## *Les illusions de la vie.*

UN jour l'Amour fit de grandes plaintes à la Fortune. Il étoit si en colére, qu'il ne l'apella point sa mere, comme il avoit accoutumé. Qu'as-tu, mon petit aveugle, lui dit la Fortune? Je me plains, répondit-il, de ce qu'il ne m'arrive rien de tout ce que je fais, ni de ce que je prétens. A qui as-tu affaire, lui demanda-t-elle? A tout le monde, reprit l'Amour: il me fâche de voir que tu agis toûjours en ennemie, & qu'à la fin personne ne me suivra; c'est toi, Fortune, qui me décrédite; quoique je me sois fidelement attaché à te plaire, & qu'en cela j'aye suivi ponctuellement les conseils de ma Mere. Tires-tu toûjours, lui demanda la Fortune? Oui; dit-il, sur les vieux comme sur les jeunes, je n'epargne personne. C'est, dit-elle, depuis qu'un Forgeron t'a adopté pour son fils, que l'on croit que tu es né & nourri de fer; peut-être qu'on te l'a reproché. Non certes, répondit-il, la verité ne me

fâche

fâche point. Peut-être auſſi qu'on t'apelle Fils de ta Mere ; encore moins, j'en fais gloire, & qu'on diſe que je ne ſuis jamais ſans elle, ni elle ſans moi. Ha ! dit la Fortune, je ſai ce qui te chagrine, c'eſt de te voir l'héritier des inconſtances & des tromperies de la Mer ton Aieule. Non, ce n'eſt point encore cela, dit l'Amour ; cela n'eſt qu'une bagatelle. Si tu traites tout de bagatelle, dit la Fortune, que trouves-tu d'important ? C'eſt de voir qu'on ne me connoit pas. Je t'entens, c'eſt à cauſe qu'on dit, que tu as troqué d'arc avec la Mort ; & que depuis ce tems-là, le nom d'Amour ne t'a pas été donné à cauſe du mot, *aimer*, mais bien à cauſe du mot, *mourir*, ne faiſant de la mort & de l'amour qu'une même choſe. En effet, tu ôtes la vie, en ôtant les cœurs, puiſqu'un Amant ne vit que dans la perſonne aimée. Il eſt vrai, dit l'Amour, mais ce qui m'outrage, c'eſt que tout le monde me croit aveugle, quoique j'aie de fort bons yeux ; l'on en juge ainſi par l'obliquité de mes fleches : y a-t-il jamais eu une plus grande erreur ? Non ſeulement les Peintres me repreſentent les

yeux bandez, non ſeulement les Poëtes les imitent en cela, mais encore les Philoſophes & les Sages ſont dans cette erreur, je ne le puis ſouffrir davantage, n'ai-je pas raiſon de me fâcher d'une telle extravagance? quoi! parce que je donne de l'amour, je ſuis aveugle? toutes les paſſions ne préſuppoſent-elles pas de l'aveuglement? un homme en colére ſait-il ce qu'il fait? n'eſt-il pas aveugle, auſſi bien que l'avare, qui ſe laiſſe mourir de faim pour amaſſer des richeſſes: l'hypocrite, qui ne voit pas une poutre dans ſes yeux; le ſuperbe, le joüeur, l'yvrogne, & mille autres, ne ſont-ils pas de vrais aveugles? à ce compte-là, tout le monde l'eſt; pourquoi donc à moi plutôt qu'aux autres, veut-on arracher les yeux; & que par antonomaſe on me définiſſe la puiſſance aveugle, quoi qu'il en ſoit tout autrement? puiſque je ne me forme que par la vûë, que c'eſt par la vûë que je crois, & que je me conſerve, ne me laſſant jamais de regarder, & ſemblable en cela à l'aigle, qui prend du Soleil la force & la vivacité de ſa vûë Après cela, dit l'Amour à la Fortune; me peux-tu blâmer?

mer? dis m'en franchement ta penſée. Que veux-tu que je diſe, répondit la Fortune, ne me traite-t-on pas en cela comme toi? conſolons-nous tous deux. Au reſte, ajouta-t-elle, l'on peut dire que cette pretenduë vûë, que tu as auſſi bien que tous ceux qui t'obéïſſent, eſt tout-à-fait rare en ſon eſpece; car toi & tous les Amans, vous croyez que le reſte des autres hommes ſont aveugles, qu'ils n'ont ni connoiſſance ni ſavoir; c'eſt cela ſans doute, qui fait qu'on te peint les yeux bandez: on veut que tu ſois aveugle, parce que tu aveugles les autres; on te punit par la peine du talion.

Ceux qui voudront connoitre à fond cette verité, en trouveront les preuves & les experiences dans le diſcours ſuivant, que Critile dédie à la jeuneſſe conſacrée aux erreurs & à l'aveuglement de l'amour.

Après avoir pouſſé quelques ſoûpirs, il parla ainſi à Andrenius. Ton Hiſtoire a été autant curieuſe & agréable, que la mienne eſt triſte & fâcheuſe. Tu as été heureux, de n'avoir jamais eu pour compagnie, que des bêtes ſauvages, & moi malheureux, de n'avoir

eu que celle des hommes. Chacun d'eux eſt un loup raviſſant animé l'un contre l'autre, & le pire de tous les états eſt d'être né homme. Tu m'as raconté comment tu es venu au monde, & moi je ne te dirai point qui je ſuis, mais qui j'étois, tant je me trouve different de ce que j'ai été. L'on dit que je ſuis né ſur la mer, je le croi aiſément, par raport à l'inconſtance de ma fortune. Critile, à ce mot de mer, demeura un moment interdit, & puis jettant les yeux ſur elle, il hauſſa la voix, & montra à Andrenius un certain endroit, en lui diſant, regarde auſſi loin que tu pourras, qu'eſt-ce que tu vois? Je voi, dit-il, des montagnes, qui vont avec quatre monſtres marins ailez, ou bien des nuées qui navigent. Ce ſont des Navires, dit Critile, qui voguent, quoiqu'on puiſſe fort bien dire, que ce ſont *des nuées qui vont pleuvoir de l'or en Eſpagne*. Andrenius étoit tout étonné; il regardoit ces Vaiſſeaux avec beaucoup de plaiſir, mais Critile en ſoûpiroit. Qu'eſt-ce, dit Andrenius, n'eſt-ce pas la Flotte tant attenduë dont tu me parlois? Il eſt vrai. N'y a-t-il pas des hommes? ouï. Pourquoi

quoi donc t'attrister ? Parce que nous sommes parmi nos ennemis, qu'il est tems d'ouvrir les yeux, & d'être sur ses gardes ; il faut se gouverner avec circonspection, & parler de même, les écouter tous, & ne se fier en aucun ; les recevoir comme amis, & les regarder comme ennemis. Andrenius ne pouvoit comprendre ce raisonnement. D'où vient, dit-il, que tu me fais de telles leçons, tu ne m'as point marqué ces craintes, quand je te parlois des bêtes farouches qui étoient mes compagnes, & à present que nous allons vivre avec des hommes, tu me fais peur ? quoi ! ne pas trembler parmi les tigres, & fremir avec tes semblables ? Oui, répondit Critile en soûpirant, les hommes sont pires que les plus cruelles de toutes les bêtes ; certes elles ont apris d'eux leur plus grande cruauté : cela est si vrai, qu'il y a eu un Roi, qui fuiant la fureur d'un de ses favoris, qu'il avoit élevé, de miserable païsan qu'il étoit, à cet honneur sublime, alla se cacher parmi les lions, s'y croyant plus en sureté qu'entre ses Courtisans : tu verras qu'il avoit raison, quand tu auras connu & consideré les hommes......

Que voi-je, dit Andrenius, ils ne ſont pas tous faits comme toi. Oui & non, comment cela ſe peut-il faire? parce que chacun eſt ſemblable à l'autre, & a poutant ſon humeur & ſon opinion particuliere ; tu en verras beaucoup, qui ſont des pigmées de leur nature, & des monſtres en orgueil ; d'autres tout au contraire, qui ſont des geans en corps, & des nains en ame ; tu en trouveras qui la tiennent enchaſſée toute leur vie ſans en rien faire, ou qui s'y prennent trop tard ; *ils reſſemblent au ſcorpion, qui ne bleſſe que de la queuë* ; tu les entendras, & tu te rebuteras bien-tôt de la grande quantité des hableurs, qui ſont ordinairement les plus ignorans ; les uns ſe voient, & les autres s'entendent, mais tous prennent plaiſir à ſe cenſurer, & jamais à ſe corriger ; les furieux te voudront engager dans leurs folies, ſous pretexte d'honneur ou d'amitié ; tu en verras qui ſont ſi longs dans leurs vanteries, qu'on n'en ſauroit voir la fin, d'autres qui ſont auſſi heureux dans le prompt ſuccès de leurs malices que des Navarrois : en un mot, tu trouveras peu d'hommes parmi les hommes, mais beau-

beaucoup de bêtes & de monſtres. Comment ſe peut-il faire, dit Andrenius, que les hommes à qui la nature n'a donné aucunes armes, faſſent tant de mal? ils n'ont point de griffes comme les lions, d'ongles comme les tigres, de cornes comme les taureaux, de défences comme les ſangliers, de dents comme les chiens, ni de gueules comme les loups. Il eſt vrai, dit Critile, la nature prévoiante a refuſé à l'homme des armes naturelles, comme à l'animal le plus ſuſpect & le plus méchant; elle a prevû de tout tems que s'il étoit né armé, ſa cruauté auroit bien-tôt fait finir le Monde: mais que dis-je? il ne laiſſe pas d'avoir des armes plus redoutables que tous les autres animaux; ſa langue eſt plus afilée que les dents du lion, elle déchire juſqu'au vif; ſa mauvaiſe intention eſt plus tortuë que les cornes du taureau, elle bleſſe bien plus obliquement; il a des entrailles plus dangereuſes que la vipere, une haleine plus venimeuſe que le dragon, les yeux plus envieux & plus méchans que le baſilic, les dents plus tranchantes & plus pointues que le ſanglier ou le chien, *le nez plus moqueur* que la trom-

trompe de l'elephant; de ſorte qu'on peut dire, que l'homme a plus lui ſeul d'armes offenſives, que tous les autres animaux enſemble; c'eſt pourquoi il offenſe, & fait plus de mal qu'eux tous : mais pour mieux te le faire entendre, comprens que les lions & les tigres ne doivent craindre qu'un ſeul danger, qni eſt de perdre la vie materielle & periſſable; au lieu que les hommes en doivent craindre pluſieurs, & de plus grands, comme la perte de l'honneur, des plaiſirs, de la conſcience, & enfin de l'ame; contre ces biens, combien y a-t-il de maux en embuſcade? combien de tromperies, de pieges, de trahiſons, de vols, d'homicides, d'adulteres, d'injures, d'envies, de calomnies & de fauſſetez, malheurs qui ne ſe conoiſſent point parmi les autres animaux? auſſi l'homme eſt de tous le plus méchant & le plus malheureux. Un jour un ſcelerat fut condamné dans une Republique à un genre de mort qui parut convenable à ſes crimes; il fut enterré tout vif dans une foſſe profonde pleine des plus cruelles bêtes, qu'on enferma avec lui, tels que ſont les dragons, les tigres,

les

les viperes, les ſerpens & les baſilics. Un Etranger par hazard paſſa par là, lequel ne ſachant point les crimes atroces de ce malheureux, qu'il entendit ſe plaindre, devint ſenſible à ſes plaintes. Il s'aprocha de la foſſe, & ayant levé la pierre qui l'y enfermoit, auſſi tôt le tigre, comme le plus leger, ſauta dehors, auſſi aiſe & reconoiſſant, que le paſſant fut ſurpris & interdit; il crut être mort: cependant il le fut encore davantage, quand il vit que cet animal bien loin de lui faire aucnn mal, lui léchoit doucement les mains; le ſerpent le ſuivit, il s'entortilla dans ſes jambes, en ſigne de ſa reconnoiſſance, les autres ſortirent auſſi, & tous lui marquoient qu'ils étoient ſenſibles à la charité qu'il avoit euë, de les délivrer de la compagnie d'un ſi méchant homme. Ils l'avertirent auſſi de s'en aller, avant que le criminel fut ſorti. Après cet avis ils s'enfuirent. Cet Etranger demeura ſi éperdu, qu'il ne put faire un pas. Enfin, le dernier qui ſortit de la foſſe fut l'homme, lequel s'imaginant que ſon bienfaiсteur pouvoit avoir de l'argent, s'aprocha de lui pour lui ôter la vie, & prendre ſa bourſe. N'eſt-

ce pas une digne recompenſe d'un ſi grand bien-fait? Juge à preſent lequel de tous les animaux eſt le plus cruel. Je ſuis plus étonné, dit Andrenius, de ce que tu viens de me dire, que je ne l'ai été de voir l'Univers. Tout cela n'eſt rien, repartit Critile, en comparaiſon de ce qui en eſt, & des malices dont les hommes ſont capables: mais je t'avertis que les femmes ſont encore pires, & plus à craindre; c'eſt pourquoi, je te conjure de ne point dire qui nous ſommes, ni comment nous nous ſommes ici rencontrez, car tu en perdrois la liberté, & moi la vie, & je te puis avoüer, quelque idée que j'aie de ta fidelité, que je ſuis bien aiſe de ne t'avoir point encore raconté mes funeſtes avantures; mais je t'aſſure que je te ſatisferai entiérement là-deſſus à la premiere occaſion, qui ne manquera pas dans le voyage que nous allons faire.

Déja l'on voyoit aprocher les Vaiſſeaux, que Critile & Andrenius avoient aperçus; déja l'on entendoit la voix, & diſtinguoit les viſages des Nautonniers; ils amenérent les voiles, & jetterent les ancres; alors chacun commença à ſauter à terre, l'étonnement fut

fut reciproque, entre ceux qui arrivoient, & ceux qui les recevoient; ceux-ci leur firent entendre qu'ils avoient demeuré endormis dans cette Ile, lors que la Flotte précedente avoit mis à la voile; ce qui fit naître tout ensemble de la compassion & de la joie; ces vaisseaux restérent à l'ancre pendant quelques jours, pour se rafraichir, & faire leurs provisions d'eau & de bois, ensuite ils levérent l'ancre, & cinglérent vers l'Espagne tant desirée.

Critile & Andrenius, *qui étoient déja embarquez dans le cœur l'un de l'autre*, ne manquérent pas aussi de s'embarquer ensemble sur un même Vaisseau, qu'on pouvoit nommer par sa grandeur & par sa force, *l'effroi des ennemis, l'antagoniste des vents, & le joug de l'Ocean*: cependant la navigation ne fut pas moins dangereuse que longue; mais le recit que Critile continua de ses avantures à plusieurs reprises, leur servit d'un grand soulagement: il commença de cette maniere.

Je nâquis, comme je t'ai déja dit, au milieu de ces golfes, entre les dangers & les douleurs. Un emploi considerable

ble que le Roi Philippe second eut la bonté de donner à mon Pere dans les Indes Orientales, l'obligea d'y passer avec ma Mere, quoi qu'on la crût grosse. En effet, on s'aperçut bien-tôt de sa grossesse, & de la peine qu'elle en souffroit. Ce contre-tems fut d'autant plus fâcheux, qu'elle accoucha pendant une furieuse tempête, ce qui augmenta terriblement ses douleurs. Je vins donc de la sorte au monde, & ce fut un présage de tous mes malheurs, par où la fortune commença à se joüer de ma vie. Nous primes port à la fameuse Ville de Goa, capitale de l'Empire Chrêtien dans l'Orient, le Siege des Vicerois, le Magazin universel des richesses des Indes. Là mon Pere fit bien tôt une grosse fortune, par son adresse & les avantages de son emploi.

Je fus mal élevé, comme il arrive aux riches, sur tout aux enfans uniques; mes parens avoient plus de soin de mon corps que de mon esprit; mais ils achetérent cher le plaisir que je leur donnai en mon enfance. J'entrai dans la carriere de cette vie par les vertes prairies du plaisir, où mes passions ne connoissoient ni le frein ni les attraits de

la

la raiſon ; je m'abandonnai au jeu, & perdois plus en un jour, que mon pere n'avoit gagné dans un an : je diſſipois par centaines ce qu'il avoit acquis un à un ; je donnai auſſi dans la folie des ajuſtemens : j'ornois mon corps, pendant que je laiſſois mon eſprit ſans ornement ; j'étois aplaudi dans cette malheureuſe conduite par de faux amis, des flatteurs, des entremetteurs, en un mot des débauchez, peſtes des biens & de l'honneur ; mon Pere en étoit inconſolable ; il en prévoyoit les ſuites malheureuſes ; mais j'apellois des rigueurs qu'il me préparoit, aux bontez aveugles de ma Mere, laquelle, plus elle me protegeoit, plus elle me perdoit.

Mais ce qui acheva de mettre mon Pere au deſeſpoir, fut de me voir engagé dans *l'obſcur labirinthe* de l'amour. Je jettai malheureuſement les yeux ſur une fille aimable, noble, ornée de tous les avantages de la nature, belle, ſage & jeune, mais qui avoit peu de bien, ſeule qualité aujourd'hui eſtimable J'en fis néanmoins mon idole, & l'objet de tous mes deſirs. Elle répondit à ma paſſion, mais autant que ſes

parens

parens avoient d'inclination à me la donner pour épouſe, autant les miens y étoient opoſez ; ils firent tout ce qu'ils purent, pour me guerir d'une paſſion, qui devoit, à ce qu'ils penſoient, cauſer ma perte ; ils prirent des meſures pour me marier ailleurs, conſultant plus leur inclination que la mienne; mais je n'étois pas capable d'en aimer une autre que Feliſinde, c'étoit le nom de cette chere Maîtreſſe: ma fidelité pour elle cauſa tant d'ennui à mon Pere, qu'il en perdit la vie, juſte punition de la foibleſſe qu'il avoit euë pour moi dans ma jeuneſſe.

Je ne ſentis point cette perte auſſi ſenſiblement que je devois; ma Mere la pleura pour elle & pour moi : mais elle la pleura avec tant d'excès, qu'elle mourut peu après mon Pere. Je me conſolai bien-tôt de les avoir perdus, eſperant les retrouver dans une Epouſe. Je croyois nôtre mariage aſſuré: mais comme il faut donner quelque choſe à la coûtume, l'on differa notre mariage pendant quelques mois de deüil; ce fut un ſiécle pour moi. Dans cet intervalle, ô inconſtance de ma fortune! les choſes ſe broüillérent telle-

ment

ment que la même mort qui sembloit devoir faciliter l'accomplissement de mes desirs, y fit naître de nouveaux obstacles ; un frére de Felisinde mourut, & la laissa seule héritière; ainsi joignant à sa beauté tout ce grand bien, sa renommée s'augmenta, aussi bien que le nombre de mes rivaux; il n'y eut que le cœur de ma Maîtresse qui demeura constant ; son Pere & ses parens, qui conçurent de hautes pretentions pour elle, changérent pour moi. Felisinde me donna avis de leur changement. Cependant mes rivaux se declarérent, ils étoient *plus blessez des fleches de sa dot*, que de celles de l'Amour. Celui qui me parut le plus redoutable, fut un jeune Gentilhomme bienfait, & qui, outre son merite personnel, avoit encore l'avantage d'être neveu du Viceroi, ce qui en ce païs-là veut tout dire, & passe pour une espece de Divinité; car ces sortes d'Officiers y savent si bien faire valoir leur autorité, qu'il faut pénétrer leurs pensées, & même les executer avant qu'ils s'en soient expliquez. Ce nouvel Amant parla, ce fut assez pour fonder sa confiance. Nous devinmes tous deux publi-

publiquement rivaux, lui apuié de ſon pouvoir, & moi de mon amour. Il lui ſembla auſſi bien qu'à ſes parens, qu'il devoit ſe hâter, pour détruire un attachement auſſi fort & auſſi conſtant que le mien. Ils promirent leur faveur à ceux qu'ils ne croyoient pas de mes amis, afin qu'ils me fiſſent des procès, pour dégoûter encore davantage les parens de Feliſinde, Je me vis par là engagé à ſoutenir à la fois deux groſſes affaires, l'une pour le bien, & l'autre pour une Maîtreſſe; mais la crainte de perdre mon bien ne m'ôta pas un ſeul moment l'attention que j'avois pour mon amour : au contraire, il s'augmentoit à meſure qu'il trouvoit de la reſiſtance; leur projet, qui ne faiſoit rien ſur mon eſprit, réüſſiſſoit dans celui des parens de Feliſinde: ils ſe declarérent tous en faveur de ce rival. Enfin, l'ambition & l'intérêt furent pouſſez ſi loin, qu'ils reſolurent ma mort, & voulurent me livrer à mon rival. Ma fidéle Maîtreſſe m'en donna avis la nuit par un balcon: elle me conjura avec beaucoup de larmes de me tenir ſur mes gardes : ſes larmes allumérent en moi un nouveau feu, & ſans refle-

reflechir ſur aucune conſequence, je m'armai, non d'une épée, mais *d'un foudre pénétrant, choiſi dans le carquois de l'amour, & forgé par la jalouſie*; j'allai chercher mon rival, & nous nous rencontrâmes: *nos épées furent dépoüillées autant de compaſſion, que de leurs foureaux*, & en peu de tems la mienne lui perça le cœur, d'où je lui tirai la vie, & ſon amour. Il demeura vaincu, & moi priſonnier, parce que dans un moment il ſe forma un eſſein d'Officiers, les uns voulant faire leur cour au Viceroi, & les autres s'emparer de mes biens; ils me mirent auſſi-tôt aux fers. Cette triſte nouvelle vola dans la maiſon de Feliſinde, qui s'abandonna à ſes cris & à ſes pleurs. Le Viceroi jura ma mort, il ne ſe parloit d'autre choſe dans la ville, le plus grand nombre me condamnoit, & le moindre me plaignoit, mais tous blâmoient ma folie & mon amour. Feliſinde ſeule prenoit mes intérêts. Cependant l'affaire fut pourſuivie avec beaucoup de rigueur par la Juſtice, quoique perſonne ne ſe fût rendu publiquement partie, il ſuffiſoit qu'il y en eût une ſecrete. L'on confiſqua mes biens & ma maiſon; quel-

quelques pierreries que j'avois heureusement mises en garde dans un Convent, furent sauvées du pillage, tout le reste fut saisi; en perdant ainsi mes biens, je perdis mes amis, les uns ne vont jamais sans les autres. Tout cela n'auroit été rien pour moi, si la fortune en fut demeurée là; mais les parens de ma Maîtresse, chagrins d'avoir perdu dans un an un fils unique, & un gendre si considerable, resolurent de quitter les Indes, & de s'en retourner à Madrid, où son Pere esperoit de grandes recompenses, pour les services qu'il avoit rendus; ils vendirent tous leurs effets, & partirent à la premiére Flotte, avec toute leur famille; ils me ravirent dans ce seul coup les deux puissances de mon ame, la vie & Felisinde. Ils mirent donc à la voile, que mes soupirs enfloient encore plus que le vent, & à mesure qu'elle voguoit sur les flots, je me noyois dans une mer de larmes. Je demeurai en prison, toûjours chargé de fers, dans l'oubli de tout le monde, excepté de mes ennemis.

Quand un homme tombe d'une haute montagne, il seme en tombant une partie de ses vêtemens & ses membres,

à un endroit ſon chapeau, à l'autre ſon manteau; ici les yeux, là une partie de la tête, enfin dans un autre lieu la vie, en ſorte qu'il demeure tout difforme & méconnoiſſable à la fin de ſa chute. La même choſe m'arriva, dès que je commençai à gliſſer dans la pente du vice; j'allai roulant de malheur en malheur, laiſſant à chaque endroit quelque partie de moi-même, en l'un l'argent, en l'autre l'honneur; ici la ſanté, là mes parens, à droit mes amis, à gauche ma liberté; enfin quand je me vis en bas, je me trouvai comme enſeveli dans le fond d'une cruelle priſon: mais ce fut alors, que revenant un peu â moi, je connus que tout ce que la richeſſe m'avoit cauſé de maux, la pauvreté me les avoit convertis en biens: celle-là ne m'avoit inſpiré que de la folie, celle-ci ne travailla qu'à me donner de la ſageſſe, qui m'étoit incomprehenſible auparavant; c'eſt la ſageſſe qui détrompe & qui affermit la raiſon, qui procure la ſanté du corps & de l'ame.

Me voyant donc ſans amis vivans, j'en cherchai parmi les morts; je m'attachai à la lecture: je commençai à ſa-

voir, & à être homme. Jusqu'alors je n'avois pas vêcu d'une vie raisonnable; je remplis mon ame de veritez, je parvins à la sagesse, & je me fis des occupations capables de fortifier l'entendement, & redresser la volonté; j'apris les Arts liberaux & les Sciences, sur tout je m'attachai à la Morale, comme à la base du jugement, & au centre de la raison; je choisis mieux mes amis, tantôt je consultois Socrate, tantôt Platon; de cette maniére je me consolois, & passois agréablement les jours dans ma prison; les années se passoient, plusieurs Vicerois se succedérent les uns aux autres; il n'y eut que la rigueur de mes ennemis qui ne se passa point, ils ne finissoient point mon procès, il sembloit qu'ils ne vouloient qu'éterniser ma prison. Enfin, après une longue attente, il vint un ordre d'Espagne, sollicité secretement par Felisinde, qui évoquoit tout le procés à Madrid, & qui ordonnoit de m'y transferer. Le Viceroi qui se trouva pour lors me fut favorable, & à la premiére Flotte on me livra en qualité de prisonnier à un Capitaine de Vaisseau, à qui on recommanda plus le soin de me garder, que de m'assi-

m'aſſiſter ; je fus le premier qui ſortis pauvre des Indes, tous les perils de la mer me parurent des douceurs. Je ne fus pas long-tems ſans faire de nouveaux amis, particuliérement le Capitaine : je devins ſon confident, ce que j'eſtimai une grande faveur ; je crus ſans peine le proverbe vulgaire, que le changement de lieu change auſſi la fortune, mais j'eus bien-tôt ſujet d'éprouver le contraire ; tu vas t'étonner de la malice dont les hommes ſont capables, & de l'opiniâtreté de ma cruelle deſtinée. Le Capitaine, dont je me croyois ami, commit la plus execrable de toutes les lâchetez, ſoit qu'il fût corrompu par les parens de mes ennemis, ou tenté par quelques pierreries, qui faiſoient le reſte de toutes mes richeſſes. Il prit ſon tems, lors qu'une nuit nous nous entretenions & nous nous promenions tout ſeuls ſur la poupe, tout penétré que j'étois d'eſtime & de confiance pour lui, il me pouſſa dans la mer. Auſſi-tôt il cria, pour mieux couvrir ſa trahiſon, il pleura, il gemit, ſans pourtant rien faire pour me retirer. Au bruit qu'il fit, beaucoup de monde accourut : tous mes amis s'em-

pressérent de me secourir, ils jettérent plusieurs cordes inutilement; parce qu'en un instant le Vaisseau qui voloit s'éloigna de moi; ainsi je demeurai à la merci des ondes. L'on jetta du Vaisseau pour dernier remede quelques planches, dont une heureusement fut poussée entre mes bras, & apportée par une onde pitoiable. Quand je la tins, je la baisai en disant, ô derniere dépoüille de ma fortune, leger appui de ma vie, soûtien de ma derniere esperance! tu seras, si tu veux, *un court intermede* de ma mort. Desesperé donc de pouvoir jamais joindre le Navire, je m'abandonnai à mon sort: il me parut si cruel, que non content de m'avoir reduit en cet état deplorable, il voulut joüer de son reste, il conjura contre moi tous les élemens, & fit élever une horrible tempête, afin que je finisse dans toute *la solemnité de ses rigueurs*. Je me vis tout d'un coup enlevé si haut par les ondes; *que je craignis de me briser contre la Lune, ou contre quelque étoile du Ciel*. Peu de momens après, je me sentis enfoncé si bas dans la profondeur des abîmes, que *j'eus plus de peur d'être brûlé que noyé*. Mais,

ô Providence admirable ! ce que je regardois comme des rigueurs m'étoient des faveurs. En effet, l'on voit quelquefois, que quand les maux sont arrivez au point de leurs dernieres extremitez, ils se convertissent en biens. Je l'éprouvai pour lors, puisque sans les fureurs de cette tempête & des courans, qui m'ont jetté à la vûë de cette Ile, il étoit impossible que je pusse jamais me sauver ; j'aurois été si affoibli de la faim, que je n'eusse pas été long-tems sans appaiser celle de quelque monstre ; ainsi le plus grand mal me fit le plus grand bien. Il est vrai que j'eus plus besoin de mon esprit, que de mes forces, & j'en ai encore besoin ici, pour te renouveller les remercimens que je te dois, de m'avoir tendu les bras : crois que j'en conserverai le souvenir toute ma vie, & que mon amitié pour toi sera éternelle. Critile ayant achevé son recit, Andrenius l'embrassa, & ils se jurerent reciproquement une éternelle fidelité ; ils emploierent tout le tems de leur navigation en des conversations agréables & profitables ; Critile donna à Andrenius toutes les instructions qu'il jugea convenables pour fortifier

& élever son esprit, il lui apprit l'Histoire, la Philosophie, & les Langues, la Latine si necessaire à la sagesse, l'Espagnole si universelle, la Françoise si savante, & l'Italienne si éloquente; la docilité d'Andrenius les lui fit apprendre aisément, & s'instruisant tous les jours de plus en plus, il voulut savoir ce que c'étoit que les Roiaumes, les Empires, les Provinces & les Villes. Dans ces occupations si agréables; ils ne s'apercevoient pas des incommoditez d'un si long Voyage; enfin ils arriverent à bon port. On verra dans le discours suivant ce qu'ils firent depuis.

---

## CHAPITRE V.

### *La premiere entrée du Monde.*

LA Nature parut bien injuste à l'égard de l'homme, lors qu'elle le mit au monde, puis qu'elle voulut le priver de toutes les connoissances qui lui sont necessaires, pour developer la fin & la dependance de son être. Il y entre à tâtons & en aveugle, il commence à vivre sans savoir vivre, ni ce que

c'eſt que vivre : il nait enfant, & ſi avide, que quand il pleure, on l'appaiſe par quelque friandiſe, on le divertit par des bagatelles, il ſemble qu'il vienne dans un Roiaume de felicitez. Cependant ce n'eſt qu'une priſon, d'autant plus cruelle, qu'elle n'eſt grande que pour contenir davantage de malheurs; il ne les connoit, que quand il commence à ouvrir les yeux de l'ame, & qu'il s'y trouve ſi engagé, que ſouvent ſes maux ſont ſans remede : il ne s'en aperçoit que quand il rentre dans la pouſſiere, d'où il eſt ſorti. Que doit-il donc faire dans cette fâcheuſe condition, que d'emploier tous ſes efforts pour en ſortir, & atteindre à un état plus parfait ?

Mais après tout, ſans cette ignorance dont la Nature s'eſt ſervie pour tromper l'homme, pas un n'eût jamais conſenti d'entrer dans le Monde, & n'eût voulu accepter la vie. En effet, qui auroit jamais voulu mettre le pied dans un Pays ſi rempli d'écueils & d'embûches, où l'on ſouffre tant de peines en tant de manieres differentes, ſoit dans le corps, ſoit dans l'eſprit; dans le corps, par la faim & la ſoif, par

le froid & le chaud, par la fatigue, la la nudité, par douleurs & par maladies; dans l'eſprit, par les fourberies, les perſecutions, les envies, les mépris, les affronts, les ennuis, les craintes, les deſeſpoirs, les coleres, en un mot, par toutes les paſſions; & au bout de tout cela, ſe voir condamné à une cruelle mort, qui nous prive de toutes choſes, de biens, de maiſons, de dignitez, d'amis & d'enfans. Cette mere commune fit donc bien ce qu'elle fit. O vie! qui ne te connoît pas t'eſtime! mais celui qui voudroit être ſage, ſe deſabuſeroit de tes appas & de tes tromperies, il y travailleroit depuis le berceau juſqu'à l'urne, depuis le lit juſqu'au tombeau. C'eſt un preſage certain des miſeres qu'elle entraine, que les larmes qui annoncent la naiſſance; le plus heureux des hommes ceſſe de l'être, dès qu'il entre dans le monde; le ſon des inſtrumens qui accompagne celle des Rois, n'eſt autre choſe que des plaintes déguiſées; d'ailleurs que doit-on attendre d'une vie, que la mere donne avec tant de cris, & que l'enfant reçoit avec tant de pleurs? ce ſont des pronoſtics, qui ſuppléent au de-

defaut de cette connoiſſance, ſi l'on ne ſent pas encore les maux, on peut les deviner.

Enfin, nous voila dans le Monde, dit le ſage Critile au ſimple Andrenius, en ſautant enſemble à terre ; il me fâche de voir que tu y entres, au contraire des autres, avec tant de connoiſſance, cela te le rendra moins agréable: tout ce que le divin Artiſan a formé eſt parfait, mais tout ce que les hommes y ont voulu ajoûter eſt vicieux; Dieu a tout créé avec un ordre admirable, mais l'homme a tout confondu. Tu n'as vû juſqu'à preſent que les ouvrages de la Nature, que tu as adorée avec raiſon, tu verras dorénavant ceux des hommes, qui te ſurprendront: tu les confronteras les uns avec les autres, & tu en verras la difference; ô que tu en trouveras entre le monde civil, & le monde naturel! entre les ouvrages des hommes & ceux de Dieu.

Il entrérent en s'entretenant de la ſorte dans un chemin qui étoit auſſi beau, que peu frequenté. Andrenius remarqua que les pas d'hommes qui y étoient tracez alloient tous en avant, marque qu'ils ne reviennent jamais.

Peu de tems aprés, ils rencontrérent une troupe, qui n'étoit composée que de petits enfans, une femme les suivoit; *elle avoit un air riant, & les yeux gais, les paroles & les mains douces; elle sembloit ne promettre que des caresses : elle menoit avec elle plusieurs servantes, qui aidoient cette jeune troupe à marcher : elles portoient les plus petits, menoient par la main les autres, & faisoient passer devant les plus âgez; cette femme les caressoit continuellement les uns après les autres; elle faisoit porter avec elle mille joüets pour les divertir, & dès qu'un pleuroit, elle accouroit toute attendrie pour l'appaiser; elle cherchoit à les faire rire, & ne leur refusoit rien de ce qu'ils lui demandoient; elle avoit soin de les tenir bien vêtus, pour les faire paroitre enfans de qualité.

Andrenius eut beaucoup de plaisir à voir une si agréable infanterie : il ne se lassoit point d'admirer l'enfance de l'homme, & prenant entre ses bras un de ces petits enfans encore au maillot, il le considera attentivement, & dit à Critile : est-il possible que cela puisse deve-

* L'Inclination.

devenir un homme? quoi cette masse grossiere & presque insensible, inutile & sans force, doit être une personne raisonnable, & susceptible d'entendement & de sagesse? je ne le puis croire. Tout est extrême en l'homme, dit Critile, on ne peut imaginer ce qu'il coûte à élever; il n'en est pas comme des brutes, qui savent dès leur naissance tout ce qu'elles doivent jamais savoir; elles vont, elles sautent, elles boivent & mangent toutes seules; mais l'homme n'est pas de même, *il coûte beaucoup, parce qu'il est beaucoup.*

Cependant, dit Andrenius, ce que j'admire le plus, c'est l'affection avec laquelle cette Dame gouverne ces pauvres innocens; pour moi j'ai été entierement privé de ce bonheur, puisque je sors des entrailles d'une montagne, né parmi des bêtes sauvages, délaissé tout nud, & pleurant, couché sur la dure, mourant de faim & de soif, en un mot, bien éloigné de ces tendres caresses. N'envie point, répondit Critile, ce que tu ignores, & n'apelle point bonheur ce qui peut-être ne l'est pas; tu rencontreras beaucoup de pareilles choses dans le Monde, qui

ſont toutes differentes de ce qu'elles paroiſſent ; commence ſeulement à vivre, marche, & regarde. Ils continuérent donc leur chemin ſans s'arrêter, toujours attentifs à obſerver leurs petits fantaſſins, dont la gouvernante prenoit bien garde qu'aucun ne ſe laſſât, & ne ſe fit mal ; ils ne faiſoient qu'un repas, mais il duroit toute la journée.

Enfin ils ſe trouvérent dans une valée profonde, entourée de tous côtez de montagnes : il étoit nuit, & faiſoit fort noir ; la conductrice commanda de faire alte au milieu de cet horrible valon, & après avoir reconnu toute la diſpoſition du terrain, elle fit un ſignal, & dans ce moment, ô malice inouie ! ô trahiſon execrable ! l'on vit ſortir d'entre ces rochers & ces cavernes, des lions, des tigres, des ours, des loups, des ſerpens & des dragons, qui aſſaillirent impetueuſement & à l'improviſte cette tendre & foible troupe ; ils en firent une horrible boucherie, les uns furent trainez, les autres mis en pieces, tuez ou devorez ; jamais ſpectacle ne fut plus horrible ni plus pitoiable, d'autant plus que la

ſim-

ſimplicité de ces enfans étoit ſi grande, qu'ils prenoient pour faveurs tout le mal qu'on leur faiſoit, s'offrant eux-mêmes avec une mine riante pour être mis en pieces. Andrenius, qui par le conſeil de Critile, s'étoit mis en ſureté, demeura ſi étonné de cette tragedie, qu'il ne pouvoit en revenir; il ſe lamentoit pitoiablement, en diſant, ô traitreſſe! ô femme ſacrilege! ô barbare! tu es plus méchante que toutes ces bêtes enſemble; eſt-il poſſible que tes careſſes ayent pû avoir une intention & une fin ſi cruelle? O innocens agneaux, que vous avez été faits de bonne heure victimes de la malice & du malheur du Monde! que vous étes allé vîte à votre perte! O monde trompeur, tu ſouffres ces lâchetez! il faut que j'en puniſſe l'auteur, & que je vange de mes propres mains une malice ſi deteſtable. Il courut tout furieux pour déchirer de ſes dents cette monſtrueuſe femme; mais il ne la put joindre, elle étoit déja partie avec ſa ſuite, afin de chercher & d'amener d'autres innocens a la même boucherie, de ſorte qu'elle ne ceſſoit point d'en livrer, ni les bêtes de dévorer

rer, non plus qu'Andrenius de pleurer une destinée si fatale.

Au milieu d'une si épouvantable confusion, & d'une si cruelle tuerie, il aparut avec l'Aurore, de l'autre côté du valon, une autre femme, * mais bien opposée à la premiere, puisqu'elle étoit voisine de la lumiere, & entourée d'un grand nombre de suivantes Quoi qu'elle n'eût point d'ailes, elle ne laissoit pas de voler: elle descendoit exprès pour sauver autant d'enfans que l'autre en faisoit perir; elle montra son visage serein & grave, d'où il sortoit, aussi bien que de ses habits brodez d'or & de pierreries, un si grand brillant, qu'il auroit pû suppléer à l'absence du Soleil: elle étoit parfaitement belle. Dès que les bêtes sauvages l'aperçurent, elles firent cesser leurs meurtres, & se retirerent toutes en fuiant, & jettant d'horribles cris. Elle descendit, & ramassa le peu de ces enfans qui étoient encore en vie, quoi que tous fussent blessez. Le Dames de sa suite alloient les chercher fort soigneusement, jusques dans les endroits les plus cachez, & dans la gorge même des bêtes, & Andre-

* La Raison.

drenius remarqua, que ceux qu'on délivroit en plus grand nombre, paroissoient les plus pauvres, & ceux qui avoient été les plus negligez de cette cruelle gouvernante. Ceux qui furent délivrez si heureusement, furent tirez par leur liberatrice de ce fatal valon, elle les fit passer par le plus haut de la montagne, pour entrer dans un païs de sureté. Et afin qu'un pareil malheur ne leur arrivât jamais, elle leur donna à chacun une pierre précieuse, qui non seulement avoit la vertu de les garantir de tout peril, mais qui jettoit tant de clarté, qu'elle faisoit de la nuit le jour : elle étoit d'autant plus estimable, qu'elle n'étoit susceptible d'aucune diminution : outre cela elle les confia à la garde & à la conduite de gens sages, qui les guiderent toûjours par des chemins assurez. Andrenius fut fort surpris de ce qu'il venoit de voir. Que veut dire cela ? dit-il à Critile, dis-moi qui sont ces deux femmes ? quelle est la premiere, afin que je la haïsse, & quelle est la seconde, afin que je la loüe ? Je dois te dire en passant, répondit Critile, qu'il ne faut jamais asseoir de jugement certain, sur ce qui se voit ici bas, il ne

faut ni rien loüer, ni rien condamner du vivant des hommes; l'on doit attendre à la fin. Cette premiere gouvernante, continua-t-il, eſt nôtre mauvaiſe inclination, la pente naturelle au mal; c'eſt elle qui la premiere s'empare de nous dès l'enfance, elle nous prévient au préjudice de la raiſon, elle en triomphe d'autant plus aiſément; que les peres & les meres, aveuglez naturellement d'amour pour leurs enfans, condeſcendent à leurs inclinations, quelque déraiſonnables qu'elles ſoient; ils les laiſſent ſe conduire à leur volonté en toutes choſes, en ſorte que cette volonté devient leur regle, & les rend vicieux; vindicatifs, coléres, gourmands, obſtinez, menteurs, diſſipez, pleins d'amour propre & d'ignorance, ne refuſant rien à leur naturel, ni à leurs caprices; c'eſt ainſi qu'elle ſe rend maitreſſe de la jeuneſſe, aidée par la fauſſe tendreſſe des parens, qui conduiſent les enfans dans la gueule des bêtes ſauvages, c'eſt-à-dire dans lés chaines du vice, & des paſſions, de maniere que quand la raiſon vient, qui eſt cette Reine de la lumiere, avec les vertus ſes compagnes, elle les trouve

ve déja livrez à la débauche. & souvent sans remede. Elle fait de grands efforts pour les en retirer, & pour leur faire prendre des routes plus seures. Elle trouve particulierement de grandes difficultez dans ce dessein, à l'égard des enfans riches, des Princes, & des grands Seigneurs, qui sont élevez avec plus de délicatesse & d'orgueil que les pauvres. Cette même raison est encore representée par cette pierre précieuse, toûjours favorable à ceux qui la portent. Car ce que les Anciens ont attribué fabuleusement à l'escarboucle, de reluire au milieu des ténébres, n'est autre chose que la raison, qui éclaire l'ignorance, & fait reconnoitre le vice; elle est comme un fin diamant sous le marteau, & la souffrance, & la pauvreté en augmentent l'éclat; c'est une pierre de touche, qui fait connoitre la difference du bien & du mal; enfin, c'est l'aimant qui a toujours pour objet le nord de la vertu. En effet, elle nous y conduit seurement, & elle a toujours été regardée par les sages, comme nôtre plus assurée protectrice.

En s'entretenant ainsi, ils arrivérent à un carrefour, où aboutissoient

trois

trois chemins. C'eſt là où Critile fut embaraſſé : il ſavoit que la commune tradition ne donne aux hommes que deux chemins differens, l'un à gauche, qui eſt facile & agréable, mais qui mene dans les valons : & l'autre à droit qui eſt raboteux, mais qui conduit au haut des montagnes; cependant il en trouva trois. Il regarda de tous côtez, & s'interrògeoit lui-même ſur le choix qu'il devoit faire de ces chemins; il diſoit, il y en a plus ici, que dans le ſentiment de Pithagore ſur la vie humaine; il n'en diviſoit les routes qu'en deux, une large pour le vice, & une étroite pour la vertu, & qui aboutiſſoient differemment, la premiere au châtiment, & la ſeconde à la recompenſe : c'eſt encore plus que ce qu'Epictete a prétendu, en nous diſant que toute la ſageſſe conſiſte à s'abſtenir, & à ſouffrir, *abſtine, & ſuſtine.*

Critile ſe trouva donc dans le même embarras, où fut jadis Hercule ſur le choix de ces differens chemins, & il rêvoit à celui qu'il devoit prendre, quand Andrenius élevant la voix; quel * monceau

*Il manque ici quelque choſe, que Gracian n'explique pas, & qui ſeroit neceſſaire pour la ſuite.

ceau de pierres eſt-ce là, dit-il, qui ſe trouve juſtement au milieu de ces divers ſentiers? Marchons de ce côté-là, dit Critile; c'eſt le miſterieux amas de Mercure, dans lequel les Anciens ont poſé la ſageſſe, c'eſt par là qu'il y faut parvenir. Mais à quoi bon, repliqua Andrenius, ce tas de pierres? Ces pierres, répondit Critile en ſoupirant, il faut que les paſſans les jettent, & qu'ils meritent par leur travail, d'avoir la ſcience & la ſageſſe. Aprochons nous de cette Colomne, où doit être l'Oracle qui expliquera nôtre doute. Critile lut la premiere inſcription, qui contenoit un vers d'Horace, où il y avoit qu'en toutes choſes, il faloit toujours prendre le milieu, & jamais les extrémitez, Cette Colomne étoit depuis le haut juſqu'en bas, artiſtement taillée en reliefs, auſſi excellens en matiere, que parfaits en figures hierogliphiques, avec des ſentences judicieuſes tirées de l'Hiſtoire, & de la Morale. Andrenius les admiroit & Critile les lui expliquoit. Ils y remarquérent l'Image de Phaëton, que ſon pere exhortoit de prendre toujours la voie du milieu, parce qu'elle étoit la plus ſeure. Voila, dit Critile, la figure

figure d'un jeune homme orgueilleux qui paſſe à un grand emploi, & qui ne veut ſuivre aucun bon conſeil, il s'égare bien-tôt, & perd ſouvent ſa fortune avec la vie. Ils y virent auſſi Icare ſans aîles tombant du Ciel dans l'eau, quelques avis que lui donnât Dedale, de voler dans la moyenne region. Ils reconnurent un des ſept Sages de la Grece, lequel a rendu ſon nom immortel, par une ſeule ſentence qu'il a laiſſée: elle porte d'éviter toujours le trop en toutes choſes, *ne quid nimis*, parce que d'ordinaire *le plus* préjudicie davantage que *le moins*. Toutes les vertus y étoient repreſentées en relief, avec beaucoup d'art ſur de petits boucliers, & miſes par ordre, chacune au milieu de leurs deux extrémitez, aiant la Force au deſſous qui les ſoutenoit toutes, & la Prudence qui les couronnoit. Andrenius eut bien de la joie de voir & de lire toutes ces choſes. Pendant que Critile & lui étoient attentifs à les conſiderer, beaucoup d'autres gens arrivérent à ce carrefour. Il en vint un, lequel ſans s'informer du chemin qui pouvoit mieux lui convenir, prit le plus élevé, mais le vent le jetta bien-

tôt

tôt par terre. Il y avoit auſſi un chemin qui étoit plein de pointes de fer, & de chauſſes trappes. Andrenius ſe perſuada que perſonne ne le prendroit. Néanmoins il vit avec étonnement, que pluſieurs s'empreſſoient d'y aller, & que même ils ſe pouſſoient pour y être des premiers. Après il s'aperçut que le chemin le plus facile étoit le plus battu, & ayant demandé à un homme qui y étoit, pourquoi il n'en prenoit pas un autre, il répondit que c'étoit pour ne pas aller ſeul. Il y avoit un peu plus loin un autre chemin qui étoit fort court; cependant tous ceux qui le prenoient, portoient avec eux un grand amas de vivres: mais à peine en avoient-ils fait la moitié, qu'ils ſuccomboient ſous le poids de tant de proviſions. Quelques-uns vouloient marcher en l'air, mais auſſi-tôt la tête leur tournoit, & ſe laiſſoient tomber, ils ne cherchoient ni le Ciel ni la terre. D'autres s'acheminoient dans des routes douces & délicieuſes, ils alloient de parterres en prairies, avec des compagnies agréables, toûjours ſautans & dançans, en ſorte qu'ils ſe laſſoient de bonne heure, & ſe trouvoient à la fin ſans gout, & ſans

ſans force, ce qui les faiſoit ſoupirer & ſuer. Tous aprehendoient un certain paſſage fort dangereux, à cauſe des voleurs qui l'occupoient; l'on ne ſe fioit point les uns aux autres, mais à la fin ils devenoient tous voleurs & ſe voloient entr'eux. Quelques-uns demandoient, au grand étonnement d'Andrenius, & à la ſatisfaction de Critile, s'il n'y avoit point dans la troupe des gens de leur humeur, & qui ſuſſent les chemins perdus: il y avoit aparence que c'étoit pour les éviter; mais on vit tout le contraire, ils les prirent gaiement. Andrenius voyant parmi eux des gens d'importance, il leur demanda pourquoi ils ſuivoient cette route ? Ils répondirent que ce n'étoit pas eux qui marchoient, mais que leur naturel les emportoit. Ce qui parut auſſi fort bizarre, étoit de voir une autre troupe d'hommes, qui alloient toute la journée, ſans faire autre choſe que tourner comme des roües de moulin, ſans avancer un ſeul pas vers le centre. D'autres ne pouvoient jamais trouver le chemin, ou s'ils commençoient à marcher, ils ne pouvoient achever; ils s'amuſoient, & s'arrêtoient par tout: ils étoient toûjours dans l'incerti-

certitude, ils vouloent que les mains en fissent autant que les pieds. Il y en avoit qui n'arrivoient jamais où ils devoient aller; il y en eut un qui en dit la raison; c'est parce que je voudrois trouver un chemin, par où personne n'eut encore passé: l'on ne pût lui en enseigner, c'est pourquoi il suivit son caprice, & se perdit bien-tôt. N'as-tu pas remarqué, dit Critile, que presque tous ces gens-là ont pris le chemin des autres, & non le leur? l'ignorant est presomptueux, le sage feint de ne rien savoir, le poltron fait le vaillant, il affecte de s'armer, le brave tient cela au dessous de lui, le riche ne donne point, & le pauvre est prodigue; la belle affecte la négligence, & la laide meurt d'envie de se parer, & de se faire voir: le Prince s'humanise, & l'homme de rien prend des airs de Divinité; l'éloquent garde le silence, & le sot veut toûjours parler: l'adroit craint d'entreprendre, & le grossier ne trouve rien de difficile; enfin tu verras que tous vont toûjours aux extrémitez, dans le chemin de cette vie. Pour nous prenons-en un sûr, quoi que moins frequenté, qui est la prudence, &

l'heu-

l'heureuſe mediocrité; c'eſt le plus facile, & le plus loüable, peu de gens le ſuivent, mais d'abord que nous y ſerons, nous ſentirons une joye interieure, & un vrai repos de conſcience: nous nous apercevrons que ces pierres deviendront pour nous précieuſes, & de riches recompenſes de la raiſon; elles brilleront comme un Soleil, leurs raions ſeront autant de langues qui diront, voici le chemin de la vérité, & la ſeule route de la vie; les autres que tant d'hommes ſuivent, ne conduiſent que dans l'aveuglement, où le jugement ſe perd, & l'ame s'offuſque.

En marchant donc par cette route, Andrenius s'aperçut qu'ils avançoient toûjours vers le Ciel, & s'éloignoient de la terre. Il le dit à Critile, qui en convint, & ajouta que c'étoit en effet la voye du Ciel qui mene à l'éternité, par la terre qui lui eſt de beaucoup inferieure, puiſque ceux qui y marchent, ſont maitres des autres, comme voiſins des Aſtres qui les guident, & qui les éclairent. Au reſte, continua-t-il, nous voila embaraſſez entre les écueils du monde; c'eſt-à-dire près d'entrer dans une de ſes plus belles Villes, la grande

Babi-

Babilone d'Eſpagne, le Magazin de ſes Richeſſes, le Théatre auguſte des Lettres & des Armes, la Sphere de la Nobleſſe, & la place publique de la vie. Andrenius demeura ſurpris, en voyant tant de peuple qu'il ne connoiſſoit pas; il compara la ſortie de ſa caverne à l'entrée du monde: ſi auparavant il l'avoit imaginé en ſon eſprit, il le conſidera depuis; & en effet, il le trouva bien different de ſa penſée: mais ce qui lui parut plus étrange, fut de ne pouvoir trouver un ſeul homme dans une Cité ſi peuplée, quoi qu'il le cherchât en plein midi. Qu'eſt-ce que cela veut dire, diſoit-il, que ſont devenus tant d'hommes, qui ont été faits? la terre n'eſt-elle pas leur patrie, & leur plus agréable demeure? comment ſe peut-il qu'ils ayent ſi-tôt abandonné le Monde, après y être venus? Ils allerent donc tous deux, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, afin d'en rencontrer quelqu'un. Le ſuccès de ces ſoins s'aprendra dans le diſcours ſuivant.

# CHAPITRE VI.

## *Caractére du siecle.*

LE mot de Monde signifie un composé parfait de tout ce qui est créé. Son nom se tire de sa beauté; car il veut dire beau & parfait : il faut le regarder comme un Palais dessiné par la Sagesse infinie, fabriqué par la Toute-puissance, & orné par la presence divine, afin qu'il serve de demeure à l'homme qui en est le Roi; lequel ayant la raison en partage, non seulement y doit présider, mais le maintenir en la perfection que Dieu l'a formé, car son usage doit être conforme à sa fin, & à son nom. Mais quand on considere combien l'homme suit peu ce dessein, on se trouve dans le monde, comme dans un païs perdu, l'on ne s'y connoit plus, eu égard à la corruption & à la folie de ceux qui l'habitent.

Nos Voyageurs alloient toûjours avec grande attention, chercher un homme, sans en pouvoir découvrir un seul. A la fin, après une longue traite, & beaucoup de fatigues, ils en rencontrent

trent la moitié d'un, jointe à la moitié d'une bête. Critile en fut auſſi aiſe, qu'Andrenius épouvanté. Il demanda donc à ſon ami quel monſtre c'étoit là. Ne crains point, lui dit-il, parce qu'il eſt plus homme que les hommes mêmes : celui-ci eſt le maitre des Rois, & le Roi des maitres; c'eſt le Centaure Chiron : ô qu'il arrive à propos! il nous guidera en cette premiere entrée du Monde, il nous enſeignera comment il y faut vivre, car tout dépend d'un heureux commencement. Ils allérent donc à lui, & le ſaluérent : il répondit à leur civilité ; ils lui dirent la peine où ils étoient de chercher un homme, & qu'après s'être donné pour cela toute ſorte de ſoins, ils n'avoient pû en trouver un ſeul. Cela ne me ſurprend pas, répondit le Centaure, puiſque nous ne ſommes pas dans le ſiécle des hommes, je veux dire de ces hommes fameux du tems de nos Peres, tels qu'ont été Dom Alonze, le grand Capitaine Gonſalve, & Henri IV. Roi de France. Non, l'on ne voit plus de ces Heros, à peine même s'en ſouvient-on, l'on n'en voit pas

les traces, quoi que les occaſions n'en ayent pas manqué. D'où vient donc ce défaut ? demanda Critile. Ho, répondit Chiron, il y a bien des choſes à dire là-deſſus ; beaucoup de ceux d'aujourd'hui, non ſeulement veulent être plus que ceux-là, mais encore ils veulent tout être, quoiqu'au fonds ils ſoient moins que rien : il vaudroit mieux qu'ils n'euſſent jamais été. Cependant à les entendre, l'on diroit que l'envie leur a ravi la plus grande partie de la gloire qu'ils meritent ; en quoi ils ſe trompent lourdement : il faut plutôt attribuer ce défaut au grand nombre de vices qui regnent impunément, & au peu de goût qu'on a pour la vertu, puiſque ſans elle il ne peut y avoir de grandeur héroïque. Venus a démonté Bellone & Minerve, elle eſt devenuë maitreſſe, elle ne veut pour Athletes que des cœurs effeminez & bas, que des *Ramonneurs* qui barbouillent, & qui gâtent tout. Les hommes éminens dans les Armes, & dans les Lettres ne lui plaiſent pas. Au reſte, ajouta-t-il, où en avez-vous cherché? En terre, dit Critile, où ils doivent être. Ne ſaviez-vous pas, répondit

le

le Centaure, que le monde eſt entierement changé, & qu'on ne s'y connoit plus? Ils doivent donc être au Ciel, dit Critile, puiſqu'il n'y en a point ſur la terre, car où voulez-vous qu'on les cherche? Dans l'air, dit le Centaure, c'eſt là où ils ont établi leur demeure, & qu'ils bâtiſſent ſans ceſſe des Chateaux, avec des tours de vents, ils s'y tiennent toûjours renfermez ſans en vouloir ſortir, ni abandonner leurs chimeres. Il vaudroit mieux dire, repartit Critile, qu'ils ſe fiſſent des tours de Babel, & de confuſion, où les Cigognes les iroient piquer, en mépris de ce qu'ils ne ſont pas enfans legitimes de leurs peres. Il eſt vrai, continua Chiron, qu'il y en a quelques uns qui s'élevent juſques aux nuës, & d'autres qui ne ſórtent jamais de la pouſſiére; mais la plûpart ſe promenent dans les eſpaces imaginaires, & puis ſe vont repoſer ſur une des cornes de la Lune: ils y prennent haleine, afin de monter plus haut s'ils pouvoient; c'eſt là où vous en trouverez ſeurement. Vous avez raiſon, s'écria Andrenius, j'y en vois déja, & d'autres qui y montent; j'en aperçois auſſi beaucoup qui gliſ-

ſent, & qui tombent ſelon les divers mouvemens de leur Planete, qui leur montre ſouvent differens viſages, outre *les croc-en-jambes* qu'ils ſe donnent continuellement les uns aux autres; ainſi ils periſſent tous ſans qu'aucun ſe corrige ſur l'exemple & le malheur de l'autre. Peut-on voir, dit Critile, une pareille folie? pourquoi ces miſerables ne demeurent-ils pas en terre, en ſe contentant d'une heureuſe médiocrité? pourquoi vouloir s'élever ſeulement du corps contre tant de raiſon, & avec tant de peril? peut-on enfin imaginer une plus grande extravagance? Il en faut, dit le Centaure, plaindre quelques-uns, & ſe moquer des autres. En effet y a-t-il rien de plus ridicule, que de voir un homme qui étoit hier dans la bouë, & qui trouve aujourd'hui un Palais trop étroit; de voir parler preſentement par deſſus l'épaule, celui qui auparavant ne s'en ſervoit que pour porter un fardeau, ou la livrée? un qui eſt né parmi les guimauves & les chardons fouler aux pieds les lambris dorez & de cedre? de voir qu'un inconnu hier, méconnoiſſe aujourd'hui tout le monde? que celui qui

qui n'avoit pas hier du pain, affecte aujourd'hui d'être dégouté des faisans? que celui dont la famille étoit la plus obscure, ose prendre les plus belles armoiries, & se fait traiter de Monseigneur. En un mot, tous prétendent s'élever jusques sur les cornes de la Lune; mais elles sont plus dangereuses que celles d'un Taureau: car qui veut sortir de son centre est bien-tôt contraint de trébucher, & de servir de risée aux autres.

Les Centaure les mena à la principale place, où ils trouvérent une grande multitude de bêtes sauvages. Il y avoit des Lions, des Tigres, des Leopards, des Loups, des Taureaux, des Panthéres, force Renards, les Serpens n'y manquoient pas, non plus que les Dragons & les Basilics. Qu'est-ce que tout cela, dit Andrenius tout émeu, où sommes-nous? c'est moins ici une assemblée d'hommes, qu'une forêt de bêtes farouches. N'ayez pas peur qu'elles vous dévorent, dit le Centaure, donnez-vous seulement de garde d'être trompé & surpris. Il y a aparence, repliqua Critile, que le peu d'hommes qui étoient demeurez, se sont re-

tirez ſur les montagnes, depuis qu'ils ont vû que les bêtes ſauvages avoient choiſi leur habitation dans les Villes, & même à la Cour. Cela peut être, répondit Chiron; car où pourroit le Lion mieux éprouver ſa force, le Tigre ſa cruauté, le Loup ſon avarice, le Renard ſa diſſimulation, & la Vipére ſon ingratitude? ainſi toutes les brutes ſe ſont emparées des Villes, elles courent les ruës, & ſe promenent dans les places. Quant aux gens de bien, ils n'oſent paroitre, ils vivent retirez. Si nous nous aſſeïons, dit Andrenius, ſur cette hauteur, afin de voir mieux toutes ces choſes, nous y ſerions en ſeureté. Non, répondit Chiron, le monde n'eſt pas un lieu où l'on doive s'aſſeoir. Demeurons donc au moins auprès de ces colomnes, repliqua Andrenius. Non, dit Critile, car tout ce qui tient à la terre eſt perilleux, n'y demeurons qu'en paſſant, & par promenade. Le lieu étoit fort inégal, d'autant que devant la porte des riches, qui ſont d'ordinaire les plus puiſſans, il y avoit des lingots qui paroiſſoient d'or & d'argent, O que d'or! s'écria Andrenius. Non, non, dit le Centaure,

*tout*

*tout ce qui reluit, n'est pas or.* Ils en aprocherent, & connurent que ce n'étoit que des ballaieures un peu jaunâtres. Devant les maisons des pauvres, ce n'étoit que fosses si profondes, qu'elles faisoient peur quand on y regardoit; c'est pourquoi personne n'en aprochoit, on se contentoit de les voir de loin; mais ce qui étoit de plus incroiable, étoit de voir que la plûpart de ces bêtes, & les plus grandes, ne cessoient point toute la journée de flairer, & de manier du fumier, en le jettant l'un sur l'autre, & de cette manière entassoient terre sur terre. Cela est digne, dit Andrenius, des grands économes, mais ne vaudroit-il pas bien mieux la jetter dans ces fosses des pauvres, afin de rendre le terrain plus uni, & que tous pussent plus commodément y marcher? Remarquez, dit le Centaure, qu'on fait l'impossible dans le monde, & que tout ce que les Philosophes ont crû ne pouvoir être y subsiste pourtant. L'on trouve le vuide, l'on n'y donne qu'à celui qui a, & non à celui qui a besoin; l'on n'ôte les biens qu'aux pauvres, pour ne les donner qu'aux riches: l'or se plait avec l'ar-

gent, le ſon de l'un apelle & fait venir l'autre; les riches héritent, mais les pauvres n'ont point de parens; celui qui meurt de faim ne trouve pas un morceau de pain, au lieu que ceux qui ont chez eux une bonne table, ſont tous les jours priez aux feſtins, de ſorte que le pauvre demeure toûjours pauvre dans le monde.

Il me ſemble, dit Critile, que je voi quelques hommes, au moins de ceux qui penſent l'être. Ce ſont, repliqua Chiron, ceux qui le ſont le moins, tu les verras bien-tôt, ils commencent à paroitre vers un bout de la place, ils vont d'un air auſſi grave, que leur eſprit eſt peu reglé, & ils panchent la tête, ils ne hauſſent que les pieds, en jettant les jambes en l'air, ſans aſſeurer un ſeul de leurs pas; il ne faut pas s'étonner s'ils tombent ſi aiſément & ſi ſouvent; cependant ils s'opiniâtrent dans cette allure ridicule. Andrenius commença par les conſiderer; & Critile par s'en moquer. Regardez les, dit le Centaure, comme des ſongeurs éveillez; c'eſt ainſi qu'un Auteur * qui les connoiſſoit fort bien, les

* Boſer.

les a parfaitement bien dépeints: mais ce qui eſt incroiable, c'eſt que ceux qui avoient accoutumé d'être les premiers par leur prudence & leur doctrine, vont à preſent le ventre à terre mépriſez & oubliez; au contraire ceux qu'on ne regardoit pas autrefois, à cauſe de leur peu de merite & de leur ignorance, commandent aujourd'hui: ainſi va le monde, quand on dit *hommes*, il vaudroit mieux dire *femmes*, les choſes ont perdu leur qualité, elles n'ont gardé que le nom: avec tout cela elles paſſeront toutes, & ne peuvent aller que de mal en pis; puiſqu'on fait plus de cas dans le monde des pieds, que de la tête, on le pourra nommer la demeure des fous. Ce n'eſt pas, dit Critile, la faute de la Nature; car elle n'a mis les yeux & les pieds par devant, que pour voir où nous allons, & aller par où nous voyons; cependant ceux-là vont par où ils ne voyent point, & ne regardent point par où ils vont. C'eſt ce qui fait, dit Chiron, que la plus grande partie des hommes, bien loin d'avancer & de ſe fortifier dans la vertu, dans la ſcience & dans la ſageſſe, vont tout à rebours.

Il ne faut donc pas s'étonner, s'il y en a ſi peu qui parviennent à être de veritables hommes. Voyez les femmes à quoi elles emploient tous leurs ſoins, ce n'eſt qu'à demeurer dans leur aveuglement: elles ne voudroient jamais ſortir de l'âge de vingt ans, ou tout au plus de trente; quand elles y arrivent, elles s'y tiennent, & s'y fixent comme dans le trébuchet des années; elles ne s'en donnent jamais davantage, quoi qu'on s'aperçoive bien de leur changement: leurs cheveux teints devroient bien ſervir à les retirer de cette folie. Il eſt vrai que quelquefois ces cheveux leur ont demeuré dans la main, tant ils étoient foibles, & en petit nombre. Il y en a, au viſage deſquelles il ſemble qu'on ait donné de furieux coups de poing, qui leur ont caſſé les dents, & poché les yeux: d'autres montrent leurs anneés dans leurs ſourcils; quoi qu'elles faſſent, leur viſage les trahit. Andrenius les voyant, regarda Critile, & il lui dit; ne m'avois-tu pas dit que les hommes étoient les forts, & les femmes les foibles; que ceux-là avoient la voix groſſe & forte, & celles-ci délicate; que ceux-là portoient des haut-

de-chauſſes & des manteaux, & celles-ci des jupes, & des corps? je trouve le contraire, ou que tous ſont femmes, ou que les hommes ſont les foibles, & elles les fortes; ceux-là ne ſont que balbucier, on ne les entend point; celles-ci parlent ſi haut & ſi diſtinctement, que les ſourds les entendent; elles commandent, & elles ſe font obéir par tout; tu m'as trompé ſans doute. Tu as raiſon, répondit Critile en ſoupirant, je conviens que les hommes ſont moins que les femmes, que la moïndre de leurs larmes a plus d'effet que tout le ſang que la plus grande valeur peut répandre, que la moindre faveur d'une femme opére plus que tout le mérite & la ſcience d'un homme, qu'en un mot, ce n'eſt pas vivre que de vivre ſans elles. Jamais on ne les a tant eſtimées qu'à preſent; elles peuvent tout, ou pour mieux dire, elles perdent tout: il n'a ſervi de rien à la Nature, d'avoir privé les femmes de l'ornement de la barbe, c'eſt en vain qu'elle a voulu les retenir par là dans la pudeur ou dans la crainte. A ce que je vois, ajouta Andrenius, l'homme n'eſt plus Roi dans le

monde, il eſt eſclave de la femme. Cela n'eſt pas tout-à-fait ainſi, dit le Centaure, l'homme ne laiſſe pas d'en être naturellement Roi; mais la femme eſt comme ſon favori: c'eſt toûjours la même choſe, l'on n'en connoit la difference que quand on a beſoin de valeur & de conſeil, vertus dont les femmes ſont incapables. Il faut pourtant avoüer que cette régle n'eſt pas ſans exception, & qu'il y a des femmes qui valent mieux que des hommes, les Hiſtoires & l'experience en fourniſſent d'illuſtres. *

Ce qui ſurprit encore nos Voyageurs, fut de voir un homme qui alloit monté ſur un Renard, tantôt à reculons, tantôt à droit, tantôt à gauche, ſans demeurer dans aucune aſſiette; il étoit ſuivi d'une troupe de gens montez comme lui, & qui imitoient ſon allure. Voyez-vous celui-là? leur dit Chiron, je vous aſſeure qu'il n'eſt pas ſi ſot qu'il le veut faire paroitre. Je le croi, répondit Critile, puiſque je voi que tout va de travers dans le monde

* *Gracian nomme ici deux femmes illuſtres, la Princeſſe de Roſſane, & la Marquiſe de Valduerra.*

de: dis nous donc cependant quel il eſt. N'avez-vous jamais ouï parler, dit Chiron, du fameux *Cacus*? celui-là l'eſt en politique, je dis un *Cacus* en raiſons d'Etat. C'eſt de cette manière, & à rebours que ceux qui gouvernent les Etats marchent aujourd'hui, ils affectent cette fauſſe allure, pour démonter toute l'attention des Miniſtres des autres Cours, ils ne veulent pas qu'on les connoiſſe, ni qu'on les ſuive à la piſte, ils viſent à un Etat, & frapent ſur l'autre, ils publient un deſſein, & en exécutent un autre: pour dire non, ils diſent ouï: enfin, ils ſont toûjours le contraire de ce qu'ils font eſperer, & entendre. Pour les vaincre, il ne faut pas moins qu'un Hercule, lequel joignant la ruſe à la force, découvre leurs fourberies, & les en punit.

Andrenius remarqua, que la plus grande partie des hommes parloient à la bouche, & non aux oreilles; que ceux qui les écoutoient, bien loin de ſe formaliſer de cette groſſiéreté, en étoient ravis, & ouvroient la bouche toute grande, en ſorte que leurs lévres ſe faiſoient oreilles, & goûtoient avec plaiſir ce qu'on diſoit. Peut-

on, ajouta-t-il, voir un plus grand abus! les paroles se doivent entendre, & non pas manger; il est vrai qu'elles naissent dans la bouche; mais elles meurent dans l'ouie, & s'ensevelissent dans la memoire: il semble cependant que ceux-là les mâchent & les savourent. C'est une marque, dit Critile, qu'on ne cherche qu'à les rendre agréables. Ne voyez-vous pas, repartit Chiron, qu'on n'en donne à chacun que par raport à son goût, & à sa qualité. Ne remarques-tu pas, dit-il à Andrenius, ce Seigneur comme il gobe & avale les flatteries, il ne s'en rassasie jamais, il n'a d'oreille que pour l'adulation. Regarde ce Prince comme on l'engouë de mensonges, il les croit tous, il n'est pas un moment qu'il ne s'en remplisse, il n'y a que des véritez dont il ne veut point goûter. Cet autre que tu vois si gros, de quoi penses-tu qu'il soit plein, de substance? non, c'est d'air & de vanité; c'est pour cela, dit Critile, qu'il a un si méchant estomac, & qu'il ne sauroit digerer la raison.

Ce que ces Voiageurs trouvérent encore d'étrange, fut de voir quelques-

uns

uns de ces hommes tout-à-fait esclaves, trainans sans cesse des chaines de fer aux pieds, avec des menotes aux mains; ils portoient continuellement le carcan au col, de sorte qu'ils étoient si gênez, qu'ils ne pouvoient faire un pas. En cet état si pénible, ils ne laissoient pas d'être idolâtrez, servis & applaudis : ils commandoient aux plus grands hommes & de la plus noble extraction, qui leur obéïssoient en tout, jusqu'à les porter sur les épaules avec leurs lourdes chaînes. Ce fut là où Andrenius s'impatienta, ne pouvant souffrir une telle injustice. Ne sauroit-on, s'écria-t-il, remedier à cet abus ? ô que si je m'en croyois, j'aurois bien-tôt changé cette servitude si mal emploiée, pour ne s'assujettir qu'à des gens qui la méritent. Ne fais pas tant de bruit, dit Chiron, car tu nous perdrois, ne vois-tu pas que ce sont là les plus puissans? Quoi, ceux-là ? Oüi, ces esclaves de leurs sens, & de leurs voluptez; des Tiberes, des Nerons, des Caligules, des Eliogabales, & des Sardanapales : les autres sont leurs adorateurs. Regarde aussi ceux qui sont par terre : ce sont les honnêtes gens; au lieu que les mé-

méchans ſont élevez ; ceux qui ont les entrailles bonnes ne peuvent ſe tenir, ni ſe conſerver ; ceux qui les ont mauvaiſes courent, & ſont contens ; en un mot, les bons ſouffrent, & les méchans ſont gratifiez.

Ce qui leur parut encore tout à fait étrange, fut de voir un aveugle être le guide de pluſieurs gens, qui avoient la veuë fort bonne ; il les conduiſoit en aveugle, & ils le ſuivoient en ours. Voilà, dit Critile, un aveuglement bien heureux. Pas beaucoup, répondit Chiron ; il vaut mieux dire, voila des gens bien ſots de ſe laiſſer mener par un aveugle ; en danger de tomber tous dans quelque précipice : pour moi je ne m'étonne pas tant de l'aſſurance de l'aveugle, que de la bêtiſe des autres ; car comme il ne voit goute, il croit que tout le monde lui reſſemble, & qu'ils agiſſent comme lui à tout hazard. Quelque folie qu'il y ait, dit le Centaure, de s'expoſer, comme font ces gens-là, à tomber en toute ſorte de dangers, & de malheurs, je n'en ſuis point étonné, car rien n'eſt ſi commun dans le monde ; on voit tous les jours que ceux qui ſavent

ſavent le moins entreprennent d'enſeigner, que les plus ignorans veulent prêcher la verité; & nous avons vû qu'un hommme aveuglé d'amour pour une femme, fut cauſe qu'une infinité d'autres en devinrent auſſi tellement amoureux, qu'ils tombérent tous dans une effroyable miſere. Quoi qu'il en ſoit, le premier pas de l'ignorance eſt de preſumer ſavoir beaucoup, & bien des gens ſauroient, s'ils croyoient ſavoir peu.

Ils entendirent peu après un grand bruit, comme d'une diſpute en un coin de la place, où auſſi-tôt il ſurvint une grande foule de peuple. Ils approchérent, & virent que c'étoit une femme, * ſource ordinaire des querelles. Elle étoit fort laide; mais bien parée; un monde de gens lui faiſoient la cour, quoi qu'elle les broüillât tous enſemble; elle affectoit de parler toûjours fort haut. Elle avoit entrepris une autre femme (a) fort belle, ſon ennemie, mais mal en ordre, & preſque toute nuë: cet air pauvre ne lui ôtoit rien de ſa beauté; cependant la premiére le lui repro-

* Le Menſonge. (a) La Verité.

reprochoit avec beaucoup d'autres calomnies, elle n'y répondoit pas un mot, elle n'osoit, parce que personne ne la vouloit écouter; ainsi elle étoit contrainte de se taire. Cependant tous conjuroient contre elle, & la poursuivoient; on passa des paroles aux mains, & tant de gens la chargerent de coups, qu'il s'en falut peu qu'elle n'y succombât. Andrenius naturellement pitoiable voulut courir pour la défendre; mais le Centaure le retint, en lui disant que veux-tu faire? tu ne sais à quoi tu t'exposes: tu te déclarerois en défendant celle-ci contre la Menterie si puissante; tu t'attirerois tout le monde à dos, & on te regarderoit comme un fol.

Les enfans voulurent l'imiter; mais comme ils sont foibles, ils ne purent rien faire contre tant de gens. Ainsi la malheureuse Verité fut abandonnée de tout le monde, & si violemment chassée, que depuis ce tems-là on ne sait ce qu'elle est devenuë.

N'y a-t-il pas bonne justice dans le monde? disoit Andrenius. Non, lui repliqua Chiron; car quoi que la Vérité ait beaucoup de Ministres, il faut qu'el-

qu'elle s'éloigne quand le Menſonge eſt ſi proche, & ſi bien venu. En même tems il parut un homme d'un aſpect rebarbatif, entouré de gens de robe. Auſſi-tôt la Menterie s'en aprocha, & l'ayant perſuadé par beaucoup de méchantes raiſons, il l'aſſura qu'il ſigneroit la ſentence de banniſſement contre la Verité ſon ennemie. Qui eſt celui-là, demanda Andrenius, lequel pour aller plus droit porte pour apui cette verge? C'eſt le Juge, répondit Chiron, c'eſt celui qui touche avant que d'entendre. Que ſignifie cette épée nuë qu'on porte devant lui? C'eſt la marque de la dignité, & tout enſemble l'inſtrument du châtiment, il coupe avec cela la mauvaiſe herbe. Mais, dit Critile, il vaudroit mieux l'arracher, & en ôter la racine; car ſe contenter de la ſcier, elle en repouſſe mieux, & jamais de la maniére qu'on s'y prend, elle ne meurt entiérement. Ho! répondit Chiron, ces myſteres nous paſſent. Auſſi-tôt ce Magiſtrat condamna un Moucheron à être pendu ſans appel, parce qu'il avoit une ſeule fois contrevenu à la Loi, & en même tems il fit une grande reveren-

ce

ce à un Elephant, qui l'avoit cent fois violée.

Ensuite parut un Matamore. Il étoit couvert d'un grand plastron, il portoit à l'arson de sa selle deux pistolets fort endormis dans leurs foureaux; monté sur un cheval un peu fatigué, ayant un sabre doré, mâle de son nom, mais *femelle en ses coups*, & toujours par pudeur caché dans son foureau : son chapeau étoit couvert de toute sorte de plumes d'oiseaux de proie. Andrenius demanda si c'étoit un homme, ou un monstre. Tu n'es pas le seul qui t'y es trompé, dit Chiron, car il y a des Nations qui la premiere fois qu'ils le virent, l'ont pris pour homme & pour cheval tout ensemble. C'est un Soldat habillé comme ils ont accoutumé de l'être; il n'a pas la conscience moins déchirée que son habit. De quoi, s'enquit Andrenius, servent ces gens-là dans le monde? Dequoi? ils font la guerre aux ennemis, & encore plus aux amis; ils nous défendent, mais Dieu nous garde d'eux; ils combattent, ils pillent, ils tuent & renversent ceux qui nous veulent du mal. Comment cela peut-il être, puisqu'on dit que ce

sont

ſont eux qui les épargnent? Je ne parle, repliqua le Centaure, que ſelon ce qu'ils doivent faire. Comment, repartit Andrenius, le monde eſt-il ſi dépravé, que ceux qui ſont deſtinez pour procurer le bien, ſont auteurs des plus grands maux? quoi! ceux qui doivent finir la guerre, la prolongent? Il eſt vrai, mais ils ne vivent que de cela; ils en font leur unique emploi, & leur ſeul revenu: ils ont ſoin de l'ennemi, parce qu'il les fait ſubſiſter; tous ſavent cette doctrine juſques au tambour. C'eſt pourquoi il arrive qu'une guerre qui ne devroit durer au plus que deux ans, en dure plus de douze; & elle auroit été éternelle, ſi le Marquis de Mortare n'eût ſû joindre à ſa valeur les deſirs ardens de nous procurer les douceurs de la Paix.

Il y a encore certains autres Cavaliers qui ſont à peu près de la même humeur de celui dont nous venons de parler, quoi que plus modeſtement habillez. A les entendre ils ne viennent que pour donner; mais c'eſt plutôt pour ôter; ils ont le ſecret de tirer avantage des maux, en les rengregeant; ils déclarent la guerre à la vie, & ſe font officiers de

de la mort, ils défendent de manger, & rendent les autres maigres, afin qu'eux ſeuls ſe rempliſſent & s'engraiſſent; ils apellent vivre en gloire quand ils ſavent reduire les autres à la derniére miſére; en un mot ils ſont pires que les bourreaux, d'autant que ceux-ci emploient toute leur induſtrie à ne pas faire beaucoup ſouffrir, & à garantir promptement du mauvais air, *ceux qui malgré eux le foulent aux pieds*; au lieu que ceux-là ne ſe plaiſent qu'à faire long-tems languir. Ainſi leur vûë ne plait à perſonne, & l'on peut dire ſeurement, que là où il y a le plus de Médecins, il y a plus de malades. Après tout, il n'en faut dire ni bien, ni mal, il faut ſeulement les regarder lors qu'ils ſont jeunes, comme gens ſans experience, & quand ils ſont vieux, comme gens qui ont oublié ce qu'ils ont connu.

Qu'eſt-ce donc, dit Andrenius, nous ne voyons paſſer aucun homme de bien! Les gens de bien, repondit Chiron, ne paſſent point, ils durent éternellement, mais le nombre en eſt petit; ils ſe tiennent retirez: les uns ſont comme la Licorne, les autres comme le Phenix;

nix. Cependant, ſi tu veux voir quelqu'un, cherche un Cardinal de Sandoval à Tolede, un Comte de Lemos en Arragon, un Archiduc Leopold en Flandre; mais ſur tout un Don Louïs de Haro, ſeul digne du rang & de l'emploi qu'il remplit.

Andrenius faiſant un helas, jetta les yeux au Ciel, comme s'il eût voulu regarder les étoiles. Qu'eſt-ce que tout cela? dit-il; je m'y perds entiérement: qu'on eſt malheureux quand on a à vivre parmi tant de gens déraiſonnables! tout me paroît de ce nombre & que la contagion eſt générale; elle ſe communique juſques aux Planetes: il me ſemble que le tems va de travers. Il demanda, Meſſieurs, eſt-il jour, ou nuit? Tout beau, lui dit Chiron, le mal n'eſt pas dans le Ciel, il n'eſt que ſur la terre, il n'y a que le monde qui va à rebours, les hommes ſeuls s'aviſent de faire du jour la nuit, & de la nuit le jour. A preſent celui-ci ſe leve, dans le tems qu'il avoit accoûtumé de ſe coucher, à preſent la *nuit ſort de ſa maiſon avec l'Etoile de Venus, pour accompagner l'Aurore.* Il eſt vrai que ceux qui tombent le plus ordinai-

rement

rement dans ce desordre sont les personnes les plus considerables: elles croiroient vivre en bêtes, si elles s'assujettissoient à une maniere de vie reglée. Cela veut dire, répondit Critile, que ce n'est plus qu'aux pauvres comme à nous autres qu'on doit souhaiter la bonne nuit, les jours ne sont plus donnez, pour y voir rien de bon ; ainsi, ils sont tous malheureux : l'erreur est même si repanduë dans le monde, qu'aussi-tôt qu'on en prononce le nom, on se trompe, & on ment. Il faut dire *immonde*, puis qu'en toutes manieres le monde est corrompu. Mais d'où vient, demanda Andrenius, que tout est si renversé? Il y a long-tems, répondit le Centaure, que les Sages en soupirent, & que les Philosophes en gemissent. Les uns croient que la fortune qui est folle & aveugle, le trouble chaque jour, en ôtant les choses de leur place & de leur tems. Les autres disent, que lors que le temeraire conducteur du Soleil fut foudroié, le monde souffrit un si grand coup de sa chute, qu'il sortit de ses gonds, & se tourna sens-dessus-dessous. Beaucoup de gens prétendent que les femmes, qu'ils nomment

ment le Lutin général du monde, ſont la ſeule cauſe de ſon bouleverſement. Pour moi je penſe tout autrement, & croi, que là où il y a des hommes, il n'en faut point chercher la cauſe ailleurs, puiſqu'un ſeul ſuffiroit pour troubler mille Mondes. C'eſt ce qui me fait dire que ſi la Sageſſe Divine ne l'eût prevenu, il auroit entrepris de démonter le premier mobile; toutes choſes auroient été confonduës & dereglées par lui, & je croi même qu'il voudroit que le Soleil ſe levât un jour au Couchant, & ſe couchât à l'Orient. Quoi qu'il en ſoit, tout ce malheur vient de ce que l'homme aiant reçû la raiſon en partage, au lieu de la conſulter, & de la ſuivre, il ne penſe qu'à l'aſſujettir, & à la rendre eſclave de ſes inclinations; voilà l'origine de tous les malheurs, & la cauſe de ce que la vertu eſt mépriſée, le vice applaudi, & la verité muette. C'eſt ce qui donne de la force au menſonge, ce qui intimide les Sages, ce qui fait que les Ignorans ont des Bibliothéques, que les Docteurs ſont ſans Livres, & les Livres ſans Docteurs; que la ſageſſe du pauvre eſt ſottiſe, & la ſottiſe du riche

ſageſſe, que ceux qui avoient accoutumé de donner la vie ſont meurtriers, que la jeuneſſe n'a plus de force, & la vieilleſſe imite la jeuneſſe; enfin c'eſt ce qui fait que la juſtice eſt aveugle, & que l'homme eſt ſi imbecille, qu'il ne ſauroit diſcerner même ſa main droite, puis qu'il cherche ſon bonheur à ſa gauche, qu'il jette par deſſus ſes épaules tout ce qu'il a de plus cher, qu'il met ſous les pieds la vertu, & qu'au lieu d'aller en avant, il recule.

Si les choſes ſont ainſi, reprit Andrenius, comme je n'en puis douter, pourquoi, ô Critile! m'as-tu amené dans le monde? n'aurois-je pas été plus heureux dans ma ſolitude? je ſuis réſolu d'y retourner: fuyons cette confuſion inſuportable du monde. Cela ne ſe peut, repondit Critile; car quand on y eſt une fois, il n'eſt plus poſſible d'en ſortir, & de retrouver le chemin par lequel on eſt venu; ô que ſi cela ſe pouvoit, s'écria-t-il, qu'il y auroit de gens qui s'en retourneroient! Pas une perſonne, j'entens celles qu'ont de la raiſon, ne voudroit demeurer dans le monde; nous allons tous montant par l'eſcalier de la vie, dont les jours ſont

les dégrez & les marches; que nous laiſſons derriere pour ne jamais les revoir: il n'y a plus moien d'en deſcendre; il faut toujours avancer & monter. Mais comment donc faire, perſiſtoit Andrenius, pour vivre davantage dans le monde ſi plein de dégoût, & de choſes ſi opoſées à mon humeur? j'en mourrai ſans doute. Non, non, dit le Centaure, tu t'y feras en moins de quatre jours tout comme les autres. Non, jamais, répondit Andrenius; quoi, moi être fou: être ſot; avoir l'ame baſſe & de boüe! j'ai trop d'antipathie pour les vices. Ecoute, lui repartit Critile, ne ſaurois-tu paſſer par où tant de Sages ont paſſé, quelques peines qu'ils y viſſent? Il faloit, répondit-il, que le monde en ce tems-là fut d'une autre nature. Il a toujours été le même, repliqua Critile, tous les hommes l'ont trouvé ainſi, & le laiſſeront de même. Le judicieux Comte de Caſtrillo, ajouta-t-il, & le prudent Marquis de Carreto y demeurent bien. Comment font-ils donc pour y vivre, eux qui ſont ſi ſages? Ils voient, ils entendent & ſe taiſent. Pour moi, dit Andrenius, je ne ferois

pas de même, je ſuccomberois. Heraclite, repliqua Critile, n'eſt pas allé ſi loin; il y a des choſes qu'il faut ſouffrir, parce qu'il n'y a point de reméde; comment par exemple accorder la Caſtille avec l'Arragon? Comment faire, que les François ne ſoient pas ſi avides de la domination: que les Anglois ſi beaux de corps, ne ſoient pas ſi laids dans l'ame; que les Eſpagnols & les Genois ne ſoient pas ſuperbes, &c. Il n'y a donc rien à faire ni à eſperer: j'aime mieux m'en retourner dans ma caverne avec mes bêtes farouches, c'eſt le ſeul reméde que j'y trouve.

---

## CHAPITRE VII.

### *La Fontaine des tromperies.*

TOus les vices ont entrepris de déclarer la guerre à l'homme, & chacun veut être le premier. Cette preference fut diſputée, & un jour ils prirent les armes pour la décider; ils étoient déja rangez en bataille, lorſque la Diſcorde arriva: elle ne ſortoit

ni

ni de l'Enfer, ni des Armées, mais de la maison de l'Hypocrisie. Elle ne fut pas plutôt dans le Camp, que chaque Vice prétendit que l'honneur de mener l'avant-garde lui apartenoit. La Gourmandise le prétendoit, comme étant la premiere passion de l'homme, parce qu'elle commence à triompher dès le berceau; la Volupté le disputoit, elle se vantoit d'avoir soumis un plus grand nombre d'hommes, & raportoit ses fameuses victoires; l'Avarice alleguoit qu'elle étoit la racine de tous les maux: l'Orgueil se glorifioit de sa noblesse, qu'il faisoit descendre du Ciel même, & disoit que sans lui l'homme seroit semblable aux bêtes; la Colére le voulut emporter de vive force: enfin, tout alloit tomber en confusion sans la Malice, qui apres leur avoir fait une aigre harangue, pour leur recommander l'union, les enchaîna tous les uns avec les autres; à l'égard de la Preference, elle la regala, en donnant au Mensonge son fils aîné le premier rang. Personne n'en doit être surpris, puisque c'est le Mensonge qui donne jour à toutes les méchancetez; c'est la source de tous les

 vices,

vices, c'eſt la mer du peché, c'eſt une harpie qui infecte tout, une hidre à pluſieurs têtes, un Prothée à pluſieurs formes, & un Briarée qui frappe avec cent mains. Le Menſonge & la Tromperie s'emparent de l'innocente candeur de l'homme dès l'enfance, il commence, dès qu'il peut agir, à ſe ſervir de ſes petites ruſes enfantines, qui peu à peu ſe fortifient, & deviennent enfin ſtratagêmes, filouteries, embûches, feintes, piéges, ſurpriſes, dols, fraudes, illuſions, en un mot tout ce qui compoſe un Italien. Critile & Andrenius l'éprouvérent peu de tems après qu'ils ſe furent ſeparez du ſage Chiron, qui les quitta pour rendre à d'autres le bon office qu'ils avoient reçu.

Avant que de quitter Andrenius, il lui enſeigna le moien de vivre dans le monde, ſans avoir part à ſon déreglement; ce fut de regarder toujours le monde, comme le judicieux Comte d'Ognate le regardoit; c'eſt-à-dire, tout au contraire de ce qu'il paroit, parceque toutes choſes y allant à rebours, celui qui le regarde de ce ſens-là ne peut s'y tromper. Comme par exem-

exemple, quand on voit un homme plein de lui-même, & qui presume beaucoup de sa sagesse, il faut croire qu'au fond ce n'est qu'un sot, il faut estimer le riche pauvre, l'on doit croire que celui qui commande à tout le monde, est lui-même esclave; que le grand de corps est petit en merite; que le gros a peu de substance; que celui qui fait le sourd entend souvent plus qu'il ne voudroit; que celui qui croit le mieux voir est aveugle; que celui qui sent bon, est infecté; que le grand parleur dit peu de chose; que celui qui rit toujours n'est pas le plus content; que celui qui médit se condamne lui-même; que celui qui mange le plus, se nourrit se moins; que celui qui censure les autres, s'accuse lui-même; que celui qui méprise le commerce & le trafic, voudroit l'exercer; que celui qui fait le simple, est sage; que celui à qui rien ne manque, manque à lui même; que l'avare ne se sert pas plus de ce qu'il a, que de ce qu'il n'a pas; que le plus sage n'est pas toujours le plus habile; que celui qui passe mieux la vie, l'accourcit; que celui qui l'aime, la traite en ennemi; que celui qui oint, pique;

pique; que celui qui fait la meilleure chere, fait jeûner ; que la bêtise se trouve en ceux qui parlent le mieux ; que le plus droit est souvent tortu ; que le trop grand bien degenere en mal ; que celui qui plaint ses pas, court le plus fort; que celui qui ne sait pas perdre un double, perd une pistole ; que celui qui ne veut pas dépenser, dépense le plus ; que celui qui fait souffrir, aime davantage ; qu'enfin ce qu'on estime le plus, est ce qui vaut le moins.

Critile & Andrenius repetoient ces leçons, quand un nouveau monstre leur aparut ; ils n'en furent pas beaucoup étonnez, ils étoient accoûtumez à croire que dans ce monde on ne trouve guere autre chose que des monstres. Ils virent un Carosse qui venoit vers eux, deux Serpens le tiroient, & un Renard le menoit. Critile demanda si c'étoit le *Carosse de Venise*, mais le Renard Cocher feignit de n'avoir pas entendu, & ne répondit rien : il y avoit dedans un gros monstre, ou pour mieux dire plusieurs monstres joints en un, d'autant que tantôt il paroissoit blanc, & tantôt noir ; tantôt jeune, & , tantôt vieux , tantôt petit, & tantôt grand;

tan-

tantôt homme, & tantôt femme; tantôt raisonnable, & tantôt bête. Enfin, il paroissoit en tant de sortes que Critile s'imagina que c'étoit le fameux Prothée, Dès qu'il fut auprés d'eux, il descendit en leur faisant plus de civilitez & de révérences qu'un jeune François, & plus de complimens qu'une Arragonnoise qui prend congé, il se rejoüit de cette heureuse rencontre, & leur offrit de la part de son Maître un apartement dans son Château, pour s'y délasser quelques jours. Ils l'en remercierent, le priant seulement de leur aprendre le nom de son Maître. Il est, dit-il, si grand Seigneur que son Empire s'étend par toute la terre, & comme c'est ici le commencement du monde, il y a établi sa Ville Capitale. C'est assurément un grand Monarque, puisqu'il a pour Vassaux des Rois, & qu'il y a peu de Princes dans le monde, qui ne lui doivent hommage. Son Royaume est florissant, on y recompense les vertus guerriéres, & le soin des belles Lettres; ceux qui veulent réüssir dans les vertus, & dans les sciences, aussi-bien que dans la politique, doivent frequenter sa Cour; on les y ensei-

gne dans leur perfection par raport à l'usage délicat du monde, soit pour gagner les cœurs, soit pour acquerir de la gloire, mais sur tout pour donner du lustre à chaque chose, en quoi consiste l'art des arts. Ce portrait charmoit Andrenius; il mouroit d'impatience de voir une Cour si polie; d'ailleurs on les en prioit de si bonne grace, que tout répondoit à son impatience; il prit la main de Critile, & le tira de toute sa force, pour le faire monter dans le carrosse qu'on leur offroit. Critile étoit trop judicieux pour ne pas vouloir auparavant connoitre le Prince. Il a plus d'un nom, répondit son Ministre, puisqu'il en change à chaque parole, & suivant les lieux & les choses. Quant à son veritable & propre nom, peu de gens le savent, parce que peu de gens parviennent à le voir, & encore moins à le connoitre. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a une grande autorité, qu'il est fort reservé, & qu'il ne se communique pas à tout le monde, & il fait consister sa principale grandeur à ne se découvrir à personne. Néanmoins après un espace de plusieurs années, il permet à quelques-

uns

uns de le voir, encore faut-il que ce ſoit le hazard, qui les aproche de lui, car la plûpart y travaillent inutilement toute leur vie. Cependant le carroſſe alloit toujours, & nos Voyageurs qui l'avoient ſuivi, ſe trouvérent hors de leur chemin; & dans un autre fort couvert. Quand Critile s'en fut aperçû, il commença à craindre & à ſe troubler, ce qu'il y avoit de plus fâcheux, étoit la difficulté de retourner ſur leurs pas, & de retrouver leur premier chemin. Ils prirent un guide qui les aſſeura que celui où ils étoient, les menoit tout droit au *gain*, & qu'ils n'avoient qu'à le ſuivre, qu'au ſurplus il s'offroit de les conduire ſeurement au véritable ſéjour de la réputation, quoi que la plûpart de ceux qui font tant de pas pour y arriver, periſſent en chemin. Ce n'eſt pas là, dit Critile, un chemin que je veüille ſuivre: il eſt trop battu pour n'être pas ſuſpect; cependant il avertit Andrenius de ſe tenir ſur ſes gardes, & de redoubler ſes précautions.

A la fin ils arrivérent à une fontaine auſſi renommée que deſirée de tous les miſerables mortels. Elle ſort d'un édifice merveilleux, & qui efface ce que

les plus habiles Architectes ont jamais imaginé. Elle n'eſt pas moins célébre par la bonté & par l'abondance de ſes eaux, elle eſt au milieu d'un grand champ, qui ſuffit à peine, pour contenir l'affluence des gens qui y accourent. Il s'y en trouve un ſi grand nombre, qu'on diroit que c'eſt une Aſſemblée generale de toute la terre, les Philoſophes ne mépriſent pas de s'y rendre. L'eau ſort par ſept tuyaux avec abondance: ils ne ſont pas d'or, mais de fer, circonſtance que Critile ſçut ſoigneuſement obſerver. Il obſerva auſſi, & il vit qu'au lieu de figures de griffons ou de lions, c'étoit de vieux ſerpens qui y étoient repreſentez. Il ne ſe forme aucun étang de la chute de ſes eaux. Tous ceux qui en beuvoient, aſſeuroient que c'étoit la plus delicieuſe choſe qu'on pouvoit imaginer, non ſeulement pour le goût, mais encore contre la laſſitude; quand une fois l'on en avoit goûté, l'on en vouloit boire juſques à devenir hydropique: les Financiers beuvoient dans des coupes d'or, qu'une Nymphe leur preſentoit en dançant devant eux de fort bonne grace. Andrenius tout diſpoſé à boire,

moins

moins par la ſoif, que par la curioſité de goûter de cette eau, ſans en conſi-rer les ſuites, fut ſur le point de ſe jetter dans la fontaine; mais Critile lui cria, attens; examine auparavant ſi c'eſt de l'eau. Que pourroit-ce donc être? lui répondit-il: ceſt peut-être du poiſon, parce qu'ici l'on doit tout craindre. C'eſt vrayement de l'eau, repliqua-t-il, car je la vois fort claire. Tant pis, dit Critile; car l'eau ſi claire eſt d'ordinaire ſuſpecte, elle n'eſt pas au goût, ce qu'elle paroit à la vûë. N'importe, je veux en boire. Donne t'en bien de garde. Au moins, dit Andrenius, que je m'en lave les yeux, & les parties de mon corps que la ſueur a renduës ſi craſ-ſeuſes. Rien de tout cela, repondit Cri-tile, crois-moi, raporte-t-en à l'éxpe-rience des autres, regarde l'effet qu'elle opere dans ceux qui viennent d'arriver, vois comme ils ſont avant que de boire, & comme ils deviendront quand ils au-ront bû. Ces gens ſe jettérent à corps perdu dans l'eau, & dès qu'ils s'en fu-rent frotté les yeux, leurs yeux chan-gérent entiêrement, ils devinrent de toutes couleurs; à l'un ils étoient ſi bleus que tout lui paroiſſoit Ciel.

à un autre ils devinrent blancs comme du lait, il voyoit tout en bonne part sans y juger aucun mal, il n'avoit soupçon de personne; ainsi tous le trompoient, quoi qu'il interpretât toutes choses en bonne part, sur tout en ce qui regardoit ses amis: enfin, il étoit aussi sot qu'un Polonois. A un autre encore, les yeux devinrent plus jaunes que fiel, de vrais yeux de belle-mere, & de belle-sœur, qui trouvent à redire à tout; & qui jugent toûjours mal des actions les plus simples & les plus innocentes. A un autre ils devinrent verds, ils lui faisoient voir toutes choses à la portée de ses esperances, & dans un sens à les pouvoir posseder, ce sont des yeux d'ambitieux. Ceux des amans s'aveuglérent entiérement. D'autres étoient devenus si chassieux & si rouges, qu'ils paroissoient toujours ensanglantez, comme ceux des Calabrois. Ces yeux ainsi changez, voyoient toutes choses de travers, non seulement ils se trompoient en la qualité & en la quantité, mais aussi en la figure des objets, de sorte qu'à quelques-uns toutes choses leur paroissoient grandes; ce sont les Castillans, & ceux qui leur ressem-

blent

blent par la vanité. Aux autres elles paroiſſoient petites, ce ſont gens qu'on ne ſauroit jamais contenter. Il y en avoit à qui elles ſembloient toûjours éloignées, ſur tout les fâcheuſes & la mort même ; ce ſont les gens de peu d'entendement. D'autres au contraire les voyoient toûjours de ſi prés, qu'ils les comptoient comme en leurs mains, quoi qu'impoſſibles, ils trouvoient des facilitez à toutes ſortes de choſes, s'imaginant qu'elles leur rioient ſans ceſſe, & n'étoient faites que pour eux, comme les enfans. Quelques-uns étoient ſi contens en ſe regardant, que tout ce qu'ils avoient leur paroiſſoit beauté : ils ſe comparoient à des Anges, vrais Narciſſes, amoureux d'eux-mêmes. A quelques autres les yeux louchoient, de ſorte qu'ils voioient ce qu'ils ne regardoient pas, ce ſont les hommes doubles & hipocrites. Il y avoit des yeux d'amis, & des yeux d'ennemis ; des yeux de mere, & des yeux de marâtre. Enfin, il y eut des yeux qui devinrent olivâtres à l'Eſpagnole, & d'autres bluâtres à la Françoiſe.

Si tous ces effets prodigieux s'operérent

rent dans les yeux, en les lavant ſeulement de cette eau. Il n'en arriva pas moins aux langues; quand on en mit dans la bouche, elles ſe changerent incontinent, de ſorte que quelques-unes de celles qui auparavant étoient de chair devinrent de feu, elles embraſoient tout le monde; quelques autres ſe reduiſoient en eau de neige, elles glaçoient juſques aux cœurs; quelques-unes en vents; telles paroiſſoient des ſouflets qui rempliſſoient les têtes de fumée, de flateries, & de menſonges; quelques autres qui avoient été de ſoie & de velours, étoient devenües de ſerge & de bourre. A pluſieurs femmes cette eau leur ôtoit la langue mais non pas la parole, ſi bien que moins elles avoient de langue plus elles parloient. Un certain homme commença à parler fort haut: celui-là, dit Andrenius, eſt Eſpagnol. Non, répondit Critile, c'eſt ſeulement un préſomptueux, car ceux qui doivent parler plus tranquillement, ſont ceux qui d'ordinaire élevent plus leur voix. Il eſt vrai, dit un autre avec un ton effeminé, qui le fit croire François. Il s'en preſenta encore un autre, lequel parloit à bouche cloſe; l'on

croyoit

croyoit que c'étoit un Allemand : mais lui même en desabusa, & avoüa que pour trop affecter de parler en habile homme, il parloit quelquefois sans être entendu; un autre begayoit si fort, qu'il faisoit grincer les dents à ceux qui l'écoutoient ; on le prit pour un Andalousien, ou un diseur de bonne avanture. Il y en avoit beaucoup qui s'écoutoient parler, quoi qu'ils parlassent mal. Un autre parloit d'un ton si troublé, qu'il épouvantoit tout le monde ; il s'en excusa en disant que c'étoit son naturel; on le jugea un Maillorquin ; mais l'on se trompa, ce n'étoit qu'un emporté; un autre parla sans que personne l'entendit, il passa pour un Basque, sans qu'il le fut, c'étoit seulement un importun demandeur ; un autre tout d'un coup perdit la parole, il vouloit parler par signes, mais tout le monde s'en moquoit. Sans doute dit Critile, il veut dire la verité, mais ou il n'ose, ou il n'en trouve pas l'occasion; d'autres parloient fort enroüez, & d'une voix cassée; ceux-là sont du Parlement, dit Critile. Non, ils ne sont d'aucune autre Chambre Souveraine, que du Conseil d'eux-mêmes. Quelques-uns parloient du

nez,

nez : plusieurs ne parloient point de suite, & se mordoient la langue : quelques-uns prononçoient de fort mauvaise grace, ou en retrecissant la bouche, ou en l'ouvrant trop large, sur tout lors qu'ils vouloient tromper; quoi qu'il en soit, personne ne parloit de suite; tous médisoient, dissimuloient, accusoient, surprenoient, injurioient, blasphemoient. Depuis ce tems-là, l'on publia que les François qui beuvoient le mieux de tous avoient été enivrez par les Italiens; que ceux-ci néanmoins ne s'en étoient point vantez; mais qu'ayant été observez attentivement, l'on avoit connu à leur maniére de prononcer qu'ils avoient voulu dire cela : car d'ordinaire ils ne disent, ni n'écrivent jamais ce qu'ils pensent.

Ce ne furent pas seulement les yeux, & les langues que cette eau changea; tout l'interieur de ceux qui en bûrent changeoit de même, de sorte qu'aucun ne demeuroit dans sa naturelle situation : ils dévinrent tous éventez, ou tous bouffis, tous remplis de railleries, de mensonge, & de trahi-

son;

ſon ; leurs cœurs étoient durs comme l'écorce du liége, ſans aucun ſentiment d'humanité; leurs entrailles s'endurcirent comme des pierres, leur cervelle devint du coton, leur ſang ſe convertit en eau, leur eſtomac en cire, leurs nerfs en étoupe, leurs pieds en plomb & en plume, leurs mains en poix, leurs langues en beurre, leurs yeux en papier. Quant au pauvre Andrenius, qui ne put gagner ſur lui de ne pas goûter de cette eau, Critile lui en jetta ſeulement une petite goute, qui eut un tel effet, que depuis il fut toujours vaillant dans la vertu. Que te ſemble donc, lui dit-il, de cette eau? c'eſt la ſource de Menſonges : conſidere ce que tu ſerois devenu, ſi tu avois bû comme tous les autres; crois tu que ce ſoit peu de choſe d'avoir de bons yeux amis de la vérité; en un mot, d'être homme comme un Duc d'Oſſone, & un Prince de Condé ? Crois moi, prefere cet avantage à toutes choſes, tu ſeras une merveille, un Phenix. Peut-on croire ce que je voi, répondit Andrenius, un changement ſi extraordinaire par une eau ſi douce ! L'eau douce eſt la pire, repliqua Critile. Cepen-

pendant ils demanderent aux uns &aux autres comment se nommoit cette fontaine, sans que personne le leur pût dire: elle n'a point de nom, sa proprieté ne consiste qu'à n'être point connuë. Pour moi, dit Critile, je l'apellerois la Fontaine enchantée, puisqu'elle produit de si étranges changemens. Critile vouloit retourner sur ses pas, mais Andrenius ne put s'y resoudre. Ne vaut-il pas mieux, disoit-il, être sot avec les autres, que sage tout seul? Il ne faut pas s'étonner, si raisonnant de la sorte, il ne suivit pas toujours le bon chemin. Il prit celui des prairies, où il trouva de jeunes gens qui ne pensoient qu'à se divertir, ils marchoient tous sans aucun souci du lendemain, sous la fraicheur des arbres. Il virent en suivant ce chemin, les Tours de la grande Cité; ils la reconnurent par la fumée, signe ordinaire de la demeure des hommes, & à quoi toutes leurs actions & tous leurs desseins se terminent. Elle paroissoit belle de loin. Il est incroiable combien ses avenües étoient remplies de monde. Il s'élevoit dans le chemin une si grande poussiere, qu'elle formoit une espece de nuée qui offusquoit la vûë.

vûë. Quand ils y furent arrivez, ils trouverent que ce qui leur avoit paru beau de loin, étoit fort vilain de près; pas une rüe n'étoit droite, ni nette; c'étoit proprement un labyrinthe. L'inconſideré Andrenius s'attendoit de s'y promener, mais Critile lui cria, ouvre auparavant les yeux; je dis ceux de la raiſon, afin que tu ſaches où tu es; regarde & touche un peu à cette terre. Il la gratta, & y découvrit des lacets de mille matieres differentes, même de fil d'or, & de cheveux, toute la terre en étoit ſemée. Alors Critile continuant de le deſabuſer, lui dit, remarque donc par où tu es entré, ne fais pas un ſeul pas ſans attention, ne me quitte pas d'un moment, à moins que tu ne veüilles te perdre, ne crois d'oreſnavant perſonne, renonce à la complaiſance, & ſouviens-toi de mes leçons; allons par cette rüe, qui eſt celle du ſilence. Tout y étoit plein d'Artiſans, & de Marchands, dont le principal emploi étoit de ſavoir mentir. Ils virent ſans ceſſe aller & venir une quantité prodigieuſe de corbeaux apri-voiſez avec leurs maitres. Cela parut de mauvais augure à Andrenius, mais

Cri-

Critile lui dit, ne ſois pas ſurpris de voir ces oiſeaux, car l'on croit ici la Metempſicoſe, & l'on eſt perſuadé que les ames des méchans animent le corps de ces Corbeaux, auſquels ils ont toujours reſſemblé pendant leur vie; que celles des hommes cruels entrent dans des Tigres, celles des ſuperbes dans des Lions, celles des impudiques dans des Sangliers: quant aux ouvriers qui promettent pour le lendemain, il leur eſt donné pour châtiment, de ne dire quand ils ſont morts que la chanſon des corbeaux, *cras*, *cras*, qui ſignifie demain, & qui ne vient jamais.

Ils virent dans l'endroit le plus reculé de la Ville des Palais ſuperbes & magnifiques. Un homme, ſans qu'on le lui eut demandé, leur dit que l'un étoit le Palais de Salomon, où ce Prince étoit comme un inſenſé au milieu de trois cens femmes, & que dans celui qui paroiſſoit le plus fort, quoi qu'au fonds ce ne fut qu'un Chateau de cartes, demeuroit Hercule, filant avec Omphale le tiſſu de ſa reputation éteinte. Plus loin on voyoit le Palais de Sardanàpale, où cet Empereur étoit habillé en femme. Plus en deça ils virent

rent le Palais de l'infortuné Marc Antoine, lequel quoi qu'aimé d'une habile Egyptienne, ne put aprendre d'elle sa bonne avanture. Dans une autre maison fort ruïnée étoit Rodrigue Roi des Gots, qui vivoit moins qu'il ne mouroit; aussi finirent par lui en Espagne les Princes de sa race. Une autre dont une moitié étoit faite d'or, & l'autre de bouë détrempée de sang humain, étoit le séjour de l'exécrable Neron, à côté la demeure du cruel Dom Pedre, qui se faisoit entendre par le grincement de ses dents, tant il étoit transporté de rage. A l'égard des autres Palais, l'on ne savoit point encore à qui ils étoient destinez, quoi qu'ils eussent beaucoup de prétendans. La vérité est, qu'ils n'ont été édifiez que pour les gens qui n'édifient guéres, & que ces beaux ouvrages ne sont faits que pour ceux qui n'en firent jamais. Ce côté de la Ville, dit un homme habillé de verd, est pour les rusez trompez, & l'autre pour les rusez trompeurs; ceux-là se moquent de ceux-ci, & ceux-ci se moquent de ceux-là; mais au bout du compte, on ne sait lesquels en doivent aux autres. Andrenius temoi-

moigna une grande envie de s'arrêter dans le quartier des trompeurs; mais ils ne rencontrerent autre chose que des Boutiques de Marchands, tournées obscurément, & dans un faux jour. Dans les unes on vendoit de la bourre, dans les autres des cartons, une autre étoit pleine de peaux de Renards; ils y virent entrer & sortir des personnages de la derniere importance, comme Themistocles, & autres grands hommes anciens & modernes; plusieurs se revêtoient de ces peaux de Renards, au défaut de celles de Lions qui ne se trouvent plus, les plus Sages s'en servoient pour doubler leurs hermines. Ils aperçûrent dans une Boutique une grande quantité de lunettes pour ne point voir, ou n'être point vûs. Les grands Seigneurs en achetoient beaucoup. Les femmes mariées en faisoient bonne provision, pour dérober à leurs maris la connoissance de leurs intrigues; il y en avoit aussi pour multiplier les objets: elles étoient proportionnées à tous les âges; mais celles qui servoient aux femmes étoient les plus cheres. Ils rencontrérent un magazin de talons de liége, servant à faire paroitre les hommes

mes plus grands. Ils croiſſoient effecti-vement par ce moien quelque hauts qu'ils fuſſent, & c'eſt par là qu'ils affec-toient de paroître grands. Ce qui plut davantage à Andrenius, fut une Bouti-que de gands. Belle invention, s'écria-t-il, que celle de faire des gands pour toute ſorte de tems! ſoit qu'il faſſe froid, ou qu'il faſſe chaud, ils garantiſſent de l'air & du Soleil; outre que c'eſt une contenance en les mettant ou en les ôtant ſouvent; mais particulièrement de ce qu'à peu de frais, les perſonnes qui les portent ſentent toûjours bon, ſans quoi elles acheteroient ſouvent bien cher les aproches de certaines gens.

Après avoir paſſé les ruës de l'hypo-criſie, de l'oſtentation & de l'artifi-ce, ils arrivent enfin à la grande Place où eſt le Palais du Roi. Il eſt ſpacieux, mais ſans aucune proportion, ce n'eſt qu'angles & traverſes, ſans perſpecti-ve ni egalité, toutes les portes en ſont briſées, il y a plus de tours qu'à Ba-bylone, & auſſi hautes; les fenêtres ſont vertes, couleur de gaieté & d'eſ-perance, comme auſſi celle qui trompe le plus. Là demeuroit ce Monar-que auſſi grand que peu connu; mais

toûjours attentif à trouver les occasions d'entretenir les Peuples dans l'abus, & faire qu'ils ne soient pas capables de raisonnement. Justement ce jour-là on célébroit une des principales Fêtes; il y assistoit en personne, il s'agissoit de jeux de main, en quoi il fait consister sa plus grande habileté, & son plus grand plaisir. La place étoit faite comme une grande basse-court remplie de peuple, qui ne couroit qu'après les ballaieures, & ne s'engraissoit que de corruption; ce Prince prit sa place à l'endroit le plus élevé, avec une mine étudiée, en qnoi il en étoit plus semblable à ceux qui se font écouter dans les places publiques. Là un Charlatan après une longue harangue, commença à faire des choses surprenantes, quoi qu'au fond ce ne fût que des subtilitez triviales; cependant il tenoit toute l'Assemblée attentive: le meilleur de ses tours étoit de leur faire ouvrir à tous la bouche, sur l'asseurauce d'y faire entrer des choses plus douces que le sucre, mais il n'y en jetta que de fort dégoutantes, ce qui causa une grande risée. Cependant le Charlatan leur fit entendre que c'étoit du coton

fort

fort blanc & fort fin; ils voulurent s'en éclaircir en crachant, mais il ſortit de leur bouche une épaiſſe fumée, & puis un grand feu. Le Charlatan avalloit enſuite du papier, & incontinent il rendoit des jarretieres & des ceintures de ſoie, & de fort beaux rubans. Andrenius y prit beaucoup de plaiſir, il admiroit une ſi belle invention. Je ne croiois pas, dit Critile, que tu te paiaſſes comme les autres d'imagination, ſans pouvoir diſtinguer le faux d'avec le vrai. Qui penſes-tu que ſoit cet homme-là? c'eſt un faux politique nommé Machiavel, il veut donner aux ignorans ſes fauſſes maximes, ne vois-tu pas comme ils les avallent? elles leur ſemblent d'une délicateſſe, & d'un goût merveilleux, quoi qu'au fonds, & après qu'on les a bien examinées, elles ne ſoient que vices & que péchez. Ce ne ſont point de véritables raiſons *d'Etat*, *mais bien d'étable*; il ſemble que la candeur ſoit ſur ſes lévres, la pureté ſur ſa langue: cependant il ne ſort de ſa bouche qu'un feu qui détruit & embraſe les Etats; ces rubans qui paroiſſent de ſoie, ce ſont ſes loix avec leſquelles il prétend enchainer la vertu, & ren-

dre le vice ſouverain; ce papier eſt ſon livre plein de fauſſetez, avec leſquelles il ſurprend les ſimples: crois-moi, il le faut fuir comme une peſte; mais Andrenius remit cette matiere à un autre jour.

Le ſujet de la fête de ce jour-là étoit une farce qu'on y donnoit. Andrenius ne fut pas des derniers à s'aprocher du Theatre, où elle devoit être joüée. Au lieu d'inſtrumens, on n'entendit qu'un ſon de marmites, & au lieu de Muſique, on n'ouït que des pleurs, & à la fin il parut un petit homme, ou pour mieux dire une figure qui ne faiſoit que le commencement d'un homme: on connut d'abord à ſa mine qu'il étoit étranger; il vint ſur la Scene en pleurant. A peine y il eut parû, qu'un Courtiſan s'avança pour le recevoir, il lui offrit avec empreſſement ſes ſervices en tout ce qui ne dépendoit point de lui, lui promettant de faire à ſon égard le devoir d'un veritable ami, pourvû qu'il ſe contentât de paroles, & qu'il n'allât point juſques aux effets. Il le pria de prendre ſa maiſon qui étoit proche: il commença par lui faire voir ſes richeſſes & ſes parures dont il pouvoit avoir beſoin,

&

& l'obligea d'en prendre; mais ce qu'il lui donnoit d'une main, il le reprenoit de l'autre; il trouva ainsi le moien de le dépoüiller, en faisant semblant de le revêtir. Tout le monde le voioit bien, & n'en faisoit que rire; on étoit ravi de voir tromper un étranger; mais ils ne s'aperçurent pas que pendant qu'ils regardoient avec attention ce qu'on faisoit à celui là, d'autres foüilloient dans leurs poches, & leur déroboient ce qu'ils avoient, si bien qu'à la fin, & le Farceur, & les spectateurs furent également dépoüillez. Peu de tems après parut un autre trompeur, en apparence plus humain, mais pourtant aussi dangereux que le premier. Il faisoit l'homme de bon goût; c'est pourquoi il se proposa de tenir table, il y convia un de la troupe, & commanda de mettre le couvert: on servit plusieurs plats, mais dès que le convié se fut mis à table, il ne put prendre rien, tout s'évanoüissoit, & lui en même tems tomba, ce qui fit rire toute l'assemblée. Une femme pitoiable * accourut pour aider à le relever; à sa chute la saliere se cassa, ce qui fut d'un mauvais présage; le pain



* La Sensualité.

qui paroissoit de fleur de farine n'étoit que de pierre, les fruits n'avoient que l'écorce & la couleur; la coupe paroissoit pleine de vin, mais il n'avaloit que du vent: la femme qui voulut le relever étant trop foible pour le soutenir, il retomba en bas du Théatre, & en compta à rebours tous les degrez; nul des assistans ne s'offrit à l'aider. Cependant il regardoit de tous côtez pour implorer du secours; il vit auprès de lui un vieillard tout blanc * : il crut qu'étant d'un âge meur, il voudroit bien lui donner la main; il l'en pria humblement, à quoi le vieillard répondit volontiers, & que même il le porteroit sur ses épaules: il le fit fort officieusement, mais par malheur il étoit boiteux, & tout aussi faux que les autres: ainsi il n'eut pas plûtôt fait deux ou trois pas qu'il broucha, nonobstant ses bequilles, & jetta sa charge dans un autre piége qui étoit couvert de fleurs & de verdures; il le prit en lui jettant son manteau, & le reste de ses habits: il demeura là, & depuis on ne l'a jamais ni vû, ni entendu. Andrenius prenoit part à la joie que donnoit cette

* Le Tems.

cette farce; il chercha Critile, & le trouva, qui bien loin de rire de ce ſpectacle, en gemiſſoit. Il lui demanda ce qu'il avoit, & puis il lui dit, eſt-il poſſible que tu iras toûjours autrement que les autres? quoi, quand tout le monde rit, tu pleures? quand on ſe divertit, tu ſoupires? Il eſt vrai, répondit Critile, ceci n'a pas été une fête pour moi, mais un véritable deüil: ce n'eſt pas un plaiſir c'eſt une peine; & ſi tu pouvois parvenir à l'entendre, je ſuis ſeur que tu en jugerois comme moi. Eſt-ce autre choſe, repliqua-t-il, qu'un étranger qui ſe fie à tout le monde, & que tout le monde trompe? il n'a eu que ce qu'il méritoit; pourquoi étoit-il ſi credule? Dis-moi, lui demanda Critile, ſi tu étois celui de qui l'on rit, que dirois-tu? Moi? cela eſt impoſſible, reprit Andrenius; comment puis-je être lui, ſi je ſuis moi? Ce malheureux étranger, reprit Critile, eſt l'homme de tout le monde, & nous ſommes tous l'étranger: il entre ſur le Théatre en pleurant, il y vient tout nud, & s'en retourne de même; il n'emporte rien de tant de peines, & de ſervices qu'il a rendus à tant de mé-

chans maîtres ; le premier fripon qui le reçoit est le Monde ; il lui promet beaucoup & n'execute rien ; il ne lui donne que ce qu'il ôte aux autres, & ce qu'il lui ôtera bientôt â lui-même ; c'est pourquoi les hommes n'ont jamais rien à eux. Cette femme qui semble le soutenir, est la Sensualité aussi trompeuse, & aussi fausse en ses plaisirs, qu'effective en ses chagrins ; ses repas n'ont rien de solide, & son breuvage est empoisonné. Enfin, ce vieillard qui est le pire de tous, est le Tems, qui jette au tombeau où l'on demeure nud & dans l'oubli ; de sorte qu'à le bien prendre, tout ce qu'il y a dans le monde ne se plaît qu'à se moquer de l'homme ; le monde le trompe, la vie lui est incertaine, la fortune se jouë de lui, la santé lui manque, le mal vient vîte, le bien s'évanouït, les années le rongent, les contentemens véritables deviennent des chimeres, le tems s'envole, l'âge se passe, la mort le prend, la sépulture l'engloutit, la terre le couvre, la pourriture le consume, l'oubli l'anéantit. Enfin celui qui étoit hier un homme, n'est aujourd'hui que poussiére, & demain ne sera plus rien.

Jusques à quand serons nous égarez, & perdons-nous un tems qui est si cher ? reprenons notre droit chemin: nous en avons assez vû, il est inutile d'attendre davantage; car que pouvons-nous trouver ici que tromperies sur tromperies ?

Andrenius ne goutoit pas ces avis ; ébloui par tant de charmes, il vouloit rester dans ce Palais, il y entroit & en sortoit à son gré, & il étoit d'autant plus charmé de ce Roi chimerique, qu'il n'en avoit jamais vû d'autre. Il en esperoit beaucoup de faveurs, & il se persuadoit qu'il rendroit sa fortune heureuse; c'est pourquoi il n'avoit rien épargné pour le voir, & pour lui rendre ses hommages: mais Critile fit tant qu'il l'arracha de ce funeste lieu. Ils sortirent ensemble, & ils allerent jusques à la porte de la Ville; ils y rencontrerent des gardes qui les empécherent de sortir: ils ne donnoient de liberté que pour entrer. Ils furent donc obligez de retourner. Andrenius fut ravi de rester, & il retomba dans ses premiéres erreurs; il recommença ses intrigues pour voir le Roi: tous les jours on lui promettoit de l'introduire en sa presence, &

on lui manquoit de parole sans qu'il pût être désabusé: cependant Critile ne cessoit point de penser aux moyens de le dégager de-là. On verra dans la suite comment il réüssit, mais en attendant, il faut parler de la célebre Artemie.

# CHAPITRE VIII.

## *Histoire d'Artemie.*

ON a besoin d'un grand courage pour soûtenir les inconstances de la fortune, d'un bon naturel pour se soumettre aux rigueurs de la Loi, & d'une bonne éducation pour corriger les défauts de la Nature, & le jugement tient lieu de toutes ces vertus.

L'Art est l'accomplissement de la Nature, & comme son second Créateur; il la finit, il l'embellit, il la surpasse même quelquefois; il a pour ainsi dire ajoûté un autre Monde au premier; il corrige tout ce qu'il a de defectueux, & lui donne une perfection, qu'il ne trouve pas en lui-même. Le soin d'embellir & de perfectionner la Nature, fut sans doute ce qui fit l'occupation du pre-

premier homme dans le Paradis Terrestre ; Dieu lui donna l'empire du Monde, afin qu'avec le secours de l'Art, il le polit ; l'Art se joignant à la Nature produit tous les jours de nouveaux miracles, il fait un jardin délicieux d'une terre inculte : de quoi l'esprit n'est-il point capable, quand les Sciences & les Arts l'ont cultivé ? Sans en chercher des preuves parmi les Romains & les Grecs, où l'on trouve tant de monumens des miracles de l'Art, Andrenius peut nous faire voir combien l'homme change, quand il est poli par ces secours. Quoi qu'il se fut laissé un peu corrompre par les charmes du Mensonge, il ne laissa pas de revenir à soi par les soins de Critile, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Artemie étoit une Reine illustre par son mérite, & ses grandes qualitez. Son Royaume étoit voisin de celui du Prince, dont nous venons de parler, & il y avoit entre eux une guerre ouverte,

Elle s'appelloit Artemie, nom que ses actions héroïques lui avoient donné, & ce nom sera fameux dans tous les tems.

Tout le monde parloit d'elle avec ad-

miration, & dans tous les siécles, elle a eu des sujets qui ont été fidéles à ses loix. Ces Sujets ont tous été des hommes d'un courage & d'un mérite distingué, entre lesquels j'en puis nommer un qui fera juger de tous les autres; c'est le vaillant Duc de l'Infantado, qui s'est rendu célébre autant par la noblesse de ses sentimens, que par la grandeur de ses actions.

Le vulgaire prenoit cette grande Reine pour une Magicienne; mais sa magie produisoit des effets bien differens de ceux que la fable attribuë à la fameuse Circé: car au lieu que celle-ci changeoit les hommes en bêtes, Artemie changeoit les bêtes en hommes. On avoit vû les animaux les plus grossiers métamorphosez par elle en d'autres d'une espéce toute contraire: des Taupes en Limas, des Corbeaux en Colombes, des Renards en Lions, & des Hibous en Aigles. Elle aprenoit à parler, & ce qui est encore plus difficile, à se taire. Elle animoit les Statuës & les Tableaux. Elle faisoit un Geant d'un Nain; un Caton d'un Fou, & d'une Marionette un Magistrat de conséquence. Elle ôtoit le venin aux Vipéres. Le Villa-

geois le plus ruſtre & le plus groſſier devenoit, quand elle vouloit, un Capitaine auſſi vaillant que le Duc d'Albuquerque. Un étourdi & un évaporé prenoit chez elle aſſez de gravité pour être Viceroi de Naples. Elle rendoit les Demons auſſi beaux aux yeux des femmes que les Anges. Par tout où elle portoit ſes pas, on voyoit naître de nouveaux prodiges. Des arbres croiſſoient où l'on n'avoit vû que des épines & des ronces, & ſans avoir beſoin de chercher ailleurs des Courtiſans, elle ſe formoit une Cour ſuperbe en tous les lieux où il lui plaiſoit de fixer ſa demeure. Un deſert devenoit une Ville auſſi polie que Florence, & auſſi brillante que Rome dans le tems des Ceſars. Enfin on en publioit tant d'effets ſurprenans, qu'on ne finiroit point, ſi on entreprenoit de les raconter.

Le bruit de ſa renommée excita la curioſité de Critile, & ayant apris le lieu où elle tenoit alors ſa Cour, il reſolut de s'y rendre. Il ne put perſuader Andrenius de le ſuivre, & il fut contraint de le quitter.

Il ne trouva pas autant de difficulté à s'échaper, qu'il en avoit aprehendé.

On peut tout ce que l'on veut, & il ne s'agit pour réüssir aux entreprises les plus difficiles, que d'en bien souhaiter le succès. Il s'enfuit par un chemin que tout homme peut trouver aisément, pourvû qu'il veüille se servir de ses yeux.

Il n'avoit point de motif plus pressant pour chercher cette Reine, que celui que lui donnoit l'aveuglement d'Andrenius. Il la vouloit consulter sur les moyens de délivrer un ami, qui ne lui parut jamais plus cher que quand il s'en fut separé.

Il trouva en son chemin plusieurs gens qui alloient la chercher; chacun en marchant en racontoit des choses surprenantes: entre autres qu'elle avoit trouvé le moyen d'adoucir les Lions, & qu'avec deux paroles ils devenoient humains & traitables; qu'elle faisoit marcher droit les Serpens; qu'elle ôtoit la prunelle de l'œil aux Basilics. Cela n'est rien, dit un de la troupe, en comparaison de ce qu'elle a fait au sujet des Syrenes: elle les change en des femmes sages & prudes, elle metamorphose les Louves en Tourterelles, & une lascive Venus, en une chaste Vestale : tous

avoüe-

avoüerent que c'étoit là le plus difficile de tous les miracles.

L'on voyoit déja briller de loin ſon magnifique Palais. Il eſt placé ſur une éminence ; cependant elle y faiſoit monter les eaux des riviéres, ce qui a ſervi de modéle à ce fameux Palais *, où le Tage ſe diſtribuë en pluie, & en caſcade.

Le Palais de cette Reine avoit des jardins remplis de fleurs de toutes ſortes, & d'autant plus agreables que les ronces ſe changeoient en roſes, & duroient toute l'année ; même les ormes y donnoient des fruits, & les épines des raiſins ; des lieges les plus ſecs il ſortoit du ſuc, ou pour mieux dire, du Nectar : l'on entendoit dans les Etangs voiſins chanter des Cignes en tout tems ; ce qui parut fort nouveau à Critile, qui avoit vû par tout ailleurs qu'ils étoient muets toute leur vie, & qu'ils ne chantoient : qu'à l'heure de leur mort : c'eſt, dit-il, parce qu'ils ſont blancs, ſimbole de la vérité qu'on n'oſeroit dire qu'en ce tems-là. Il y avoit à la porte un lion changé en une brebis, & un tigre en un agneau ; ſur les balcons il y avoit beaucoup d'oiſeaux qui fai-

* Aranjuez.

faiſoient une eſpece de converſation ; parmi leſquels les perroquets tenoient le premier rang, encore que les ſanſonnets y prétendiſſent ; les chats & les chiens de la maiſon n'égratignoient ni ne mordoient jamais ; au contraire quand ils ſavoient qu'on n'y venoit que pour faire honneur à leur grande Reine, ils faiſoient des careſſes ; il y avoit auſſi quantité de jolies filles à la porte : elles prirent Critile, & le firent monter juſqu'au lieu où étoit la ſage Artemie, aſſiégée de pluſieurs hommes graves, auſquels le *grand eſtimateur* du merite, le Seigneur Vincent de Laſtanoſa diſtribuoit les rangs. Elle étoit alors occupée à metamorphoſer des buches en perſonnes raiſonnables : elle avoit la mine grave, & les yeux pénétrans, ſes diſcours étoient juſtes & charmans : elle avoit les mains admirables ; elles donnoient la vie à tout ce qu'elles touchoient : ſes maniéres étoient fines, ſa taille bien proportionnée, en un mot on ne pouvoit voir une beauté plus parfaite.

Elle reçut agréablement Critile, & parut ravie de le voir : elle jugea de ſon mérite par ſon teint ; d'autant que

le

le viſage ne s'apelle *face*, que parce qu'il fait connoitre ce qu'un homme eſt capable de faire, venant du mot Latin *facies*.

Critile la ſalua profondement: elle ſembla s'étonner qu'un homme auſſi ſage que lui fut venu ſeul; car s'il eſt vrai, lui dit-elle, que la converſation ſoit le bien & l'occupation des Sages, l'on ne doit pas vivre ſans amis, il en faut avoir deux ni plus ni moins. Critile lui répondit, nous avons accoutumé de n'etre que deux, mais j'ai laiſſe mon ami qui m'a quitté; il eſt vrai qu'il s'en eſt joint un troiſiéme formé de nôtre ſéparation; il nous abandonne quand nous ſommes enſemble, & nous accompagne quand nous ſommes ſeuls. Je viens à vous, ajouta-t-il, ô illuſtre & infaillible Conſeillere, afin qu'il vous plaiſe me faire la faveur de retirer & de ramener cet autre moi même, qui eſt devenu eſclave, ſans ſavoir de qui, ni comment. Mais ſi tu ne ſais pas, dit-elle, où tu l'as laiſſé, comment le pouvoir trouver? C'eſt en cela, lui répondit-il, que vos prodiges doivent ſe manifeſter; il eſt à la Cour du Roi votre voiſin. Dès que je l'y vis em-

embarqué, je préjugeai sa perte; il s'attache à l'ombre d'un Roi fameux, dont il ignore le nom, puissant par l'etenduë de son autorité, & singulier en ce qu'il n'est point connu. Je sai qui c'est, repliqua-t-elle; je vous entens, il est sans doute à Babilone, à la Cour de mon plus grand ennemi Falimonde, où toutes choses perissent sans pouvoir finir; mais c'est dans la plus mauvaise fortune, que l'on doit avoir le plus grand courage, & regler sa prudence sur le danger. Elle fit appeller le premier de ses Ministres: il paroissoit un homme d'exécution, éclairé & adroit; elle lui commit le soin de cette entreprise. Critile l'informa de tout ce qui s'étoit passé, & Artemie l'instruisit de ce qu'il falloit faire. Elle lui donna un miroir d'un très-fin cristal, ouvrage fameux d'un des sept Sages de la Grece; elle lui en expliqua l'usage & la proprieté, lui recommandant sur tout beaucoup de vigilance. Etant instruit de ce qu'il falloit faire, il s'habilla à la mode du païs où il alloit, il prit la même livrée que portoient les domestiques de Falimonde, c'étoit des habits pleins de remplis, & fourez par tout; il mit dessus

ſus un grand manteau, & en cet état, il partit diſpoſé à ne manquer à rien de ce qui lui avoit été ordonné.

Critile demeura auprès d'Artémie, & en fut toûjours bien traité. Il profitoit des entretiens qu'il avoit avec elle, & des prodiges qu'il lui voioit faire tous les jours; il lui vit changer un miſérable garçon de Village en un fort habile Courtiſan; un Habitant de montagne en un Gentilhomme; un Baſque en un éloquent Secretaire d'Etat; les manteaux de ſerge raſe en velours, & en ſatin; celui d'un pauvre étudiant en pourpre éminente, & une toque en mitre: elle faiſoit que ceux qui avoient ſervi autrefois commandoient à preſent, & qu'un berger de peu de brebis devenoit un Paſteur univerſel; il vit faire d'un crocheteur un Bethleem-Gabor. On lui aprit auſſi, que de tout tems elle avoit fait les mêmes prodiges; qu'elle avoit changé les aiguilles en Sceptres, & un Notaire en Ceſar. Elle raccommodoit pareillement les viſages; de ſorte que du ſoir au matin on les méconnoiſſoit; elle faiſoit auſſi que les opinions ſe changeoient, & de mauvaiſes devenoient bonnes, & de bonnes en-

core

core meilleures, que les hommes volages étoient graves & constans, que les foibles devenoient forts; en un mot, que tous les défauts se reparoient: elle faisoit que les épaules étoient pieds & mains pour quelques-uns, aux uns elle donnoit des yeux, aux autres des dents & des cheveux, & même des cœurs, ce qui n'est pas un petit miracle. Mais ce que Critile trouva le plus admirable, est de lui avoir vû prendre un tronc d'arbre entre ses mains, & à force de le froter & de le manier, le faire devenir un homme qui parloit, & qu'on pouvoit entendre.

Mais nous laisserons pour quelque tems Critile dans un lieu, & dans une occupation si agréable, pour suivre celui qui va chercher Andrenius à la Cour du Roi Falimonde.

Le Carnaval n'étoit pas fini, & les Masques couroient encore le bal, comme l'on fait à Barcelone; il n'y avoit ni homme ni femme qui n'eût sa part du plaisir; nulle femme n'étoit avec son mari, ni aucun mari avec sa femme; il y avoit de toute sorte de débauches: non seulement la Diablerie y étoit joüée & représentée, mais aussi la sainteté & la ver-

vertu; mais ce qu'il y avoit de plus particulier, c'est que chacun prenoit toujours la figure & la ressemblance d'un autre. Ainsi le Renard portoit celle de l'Agneau, le Serpent celle de la Colombe, l'Usurier d'Aumônier, la Courtisane de la Devote, l'Adultére de l'ami du Mari, l'Intrigante de l'affectionnée, le Loup d'un jeûneur, le Lion de la Brebis, le Chat, avec *la barbe à la Romaine*, du simple; l'Ane faisoit le Lion pendant qu'il dormoit, le Chien enragé faisoit le rieur: enfin, tout n'étoit que tromperies & déguisement. Parmi tant de confusion, le vieillard d'Artemie n'étoit pas peu occupé à trouver Andrenius; car encore qu'il portât toujours les marques d'un honnête homme, il étoit si changé que Critile même ne l'auroit pas connu, parce qu'il n'avoit plus ses mêmes yeux: il n'étoient plus si clairs ni si ouverts qu'auparavant, ils étoient devenus obscurs, & presque sans clarté, il ne parloit plus avec sa voix ordinaire, ce n'étoit que par celle d'autrui, il n'entendoit plus que de travers: car si les hommes changent en d'autres du soir au matin, jugez ce qui devoit être dans ce centre du mensonge.

Ce nouveau Courtisan savoit déja parfaitement en toutes choses se prévaloir de son industrie, par raport aux occasions, aux tems, & aux personnes. Enfin, ce Ministre le trouva un jour perdant son tems à regarder les autres qui perdoient leur argent, & même leurs consciences. Il y avoit une grande partie de longue paume : l'on joüoit dans une place spacieuse bordée de chaque côté de gens très-differens; les joüeurs étoient aussi tout-à-fait dissemblables, les uns étoient blancs, & les autres noirs; les uns hauts, & les autres bas; ceux-là riches, & ceux-ci pauvres, mais tous également adroits, parce qu'ils ne faisoient jamais autre métier. Les bales étoient de vent, fort grosses, & de la forme de têtes d'hommes; le maitre du jeu de paume les emplissoit de vent par les yeux & les oreilles; ainsi elles devenoient enflées, & tout ensemble vuides. Celui qui se presentoit le premier pour joüer, promettoit de joüer de son mieux, & que tout le monde pouvoit sur sa bonne foi s'interesser dans la partie, d'autant plus volontiers que le tems permettoit que tout ne fût que jeux & plaisanteries:

auss-

aussi-tôt il pousse la bale en l'air aussi haut, & aussi loin que sa force put s'étendre. Un autre la prit sans la laisser tomber à terre, ensuite tous la baloterent avec taut d'adresse & d'empressement, qu'on connoissoit bien que de là dépendoit le gain de la partie ; tantôt elle étoit si haute qu'on la perdoit de vûë, tantôt si basse qu'elle enfonçoit dans la boüe, les uns la poussoient du pied, les autres de la main, mais le plus grand nombre avec des batoirs: l'un dit tout haut qu'il avoit gagné *quinze*; en effet c'est à quinze ans que le vice commence à gagner, & la vertu à perdre: un autre dit *trente*, & esperoit gagner le jeu, mais à cet âge on n'est gueres plus sage; ainsi on continua à pousser, & à se renvoier la balle, par tant de coups & de manieres differentes, qu'enfin elle tomba toute crevée, après quoi on la foula aux pieds. La question est de savoir lesquels de ces spectateurs étoient les plus sages, ou de ceux qui s'entretenoient, ou de ceux qui avoient gagné, ou de ceux qui avoient perdu. Andrenius en se tournant vers celui qui le cherchoit, aperçut qu'il avoit en ses mains des balles ; de

de la figure de celles avec lesquelles on avoit joüé, mais bien mieux travaillées. Il me semble, lui dit-il, que vos balles me paroissent des têtes d'hommes. C'en sont en effet, lui répondit le vieillard, qui ressemblent à la tienne qui est plus pleine de vent que de raison: ces balles, poursuivit-il, ne sont remplies que de mensonges & de piéges, seuls appas des gens du monde, & dont ils se servent pour parvenir aux plaisirs & aux honneurs; en quoi ils sont bien miserables, puis qu'ils sont agitez entre tant de coups & de revers, tantôt hauts, tantôt précipitez; enfin, traînez dans la boüe, & laissez dans la puanteur du sepulchre. Qui êtes-vous, lui dit Andrenius, qui voyez si clair? Qui êtes-vous, lui dit le vieillard, qui êtes si aveugle? Ils commencérent insensiblement à s'entretenir; le vieillard gagna d'abord la volonté, afin de gagner ensuite l'entendement. Andrenius se rendit bien vîte, & promit de profiter d'une si heureuse rencontre. Tu perds ton tems, lui dit le vieillard, ce n'est point par la voie que tu prens, que tu parviendras à voir ce Roi; car moins tu en parleras, plus aisément tu le

le connoitras : il ne consiste que dans l'ignorance, le moyen dont ses Ministres se servent pour te le faire voir, est de t'aveugler auparavant : mais que me donneras-tu si je te le fais voir dès maintenant? Vous vous moquez de moi, lui répondit Andrenius. Non, je suis toûjours sincére ; hé bien, je ne te demande que de le bien considerer quand je te le montrerai. C'est, reprit Andrenius, me donner ce que je demande. Cependant Andrenius qui s'attendoit qu'il le fit entrer dans le Palais, fut bien surpris qu'il l'en éloigna, il voulut retourner, prenant alors le vieillard pour un trompeur, mais il le retint, en lui disant que ce qu'il étoit impossible de voir face à face, se connoissoit par voye indirecte : montons sur cette éminence, nous y découvrirons beaucoup de choses. Ils montérent au plus haut vers le côté qui regardoit les fenêtres de Falimonde. Etant là, Andrenius dit, il me semble que je vois beaucoup plus clair que je ne voyois ; le vieillard s'en réjoüit parce que tout consiste bien à voir, & à bien connoitre. Andrenius regardoit attentivement vers le Palais pour voir s'il n'y découvriroit

vriroit point quelque chose, mais ce fut en vain ; car les fenêtres avoient des jalousies, & étoient à double chassis. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, lui dit le vieillard, c'est tout au contraire, tournez-y le dos, car on ne sauroit bien voir les choses du monde qu'en les regardant à rebours. En même tems il tira son miroir de son sein, & l'ayant dévelopé, il l'opposa directement aux fenêtres; & puis il dit à Andrenius, regarde à present, considere bien, contemple & te satisfais entiérement. Mais Andrenius fut tellement saisi, que le cœur lui manqua. Qu'as tu ? que vois-tu ? lui demanda le vieillard. Je vois ce que je ne voulois point voir ni croire, je vois le plus horrible monstre que j'aie vû de ma vie, il n'a ni pieds ni tête; jamais chose ne fut plus disproportionée, pas une partie n'a de convenance avec l'autre; quelles griffes il a! je ne sai si c'est chair ou poisson, mais il paroît tous les deux ensemble; quelle gueule de loup où jamais verité n'entra! la chimere n'est qu'une niaiserie en comparaison ; quel assemblage de monstruositez! ôtez-moi, je vous prie, de devant lui, car

à la fin j'y mourrois. Cependant le prudent guide lui diſoit, tiens-moi parole, & regarde encore, conſidere cette mine qui d'abord ſemble celle d'un homme, & qui au fond n'eſt que celle de Renard ; il a la moitié du corps de ſerpent, tortu de même, les entrailles toutes bouleverſées, le dos de chameau, & une boſſe par devant qui lui va juſqu'au nez, le bas eſt de ſyrene. Il ne ſauroit aller droit, regarde comme il va tout de travers, c'eſt la demarche d'un lâche, qui n'a que de mauvaiſes inclinations ; il a ſes mains toûjours ouvertes, les pieds bots, & la vûë de travers, ne diſant en tout tems que des fauſſetez. En voilà aſſez, dit Andrenius. Il eſt à ſouhaiter, reprit le vieillard, qu'il t'arrive comme à beaucoup d'autres, leſquels pour l'avoir vû une ſeule fois en furent ſi rebutez, qu'ils ont tenu la reſolution qu'ils ont faite de ne le voir jamais. C'eſt auſſi, repliqua Andrenius, tout mon deſſein; cependant faites moi encore la grace de me dire qui eſt ce monſtre. Quel il eſt ? repliqua le vieillard ; c'eſt celui qui s'eſt rendu le plus puiſſant du Monde, par la ſeule choſe qui lui man-

que; c'eſt celui que tout le monde courtiſe ſans ceſſe, ſans néanmoins vouloir qu'il loge en ſa maiſon, mais bien daus celle d'autrui ; c'eſt le grand chaſſeur dont perſonne ne peut éviter les filets ni les piéges; c'eſt le Seigneur de la moitié de l'année qui vient, & de l'autre moitié qui ſuit; c'eſt le puiſſant parmi les ignorans; le Juge par devant lequel apellent tous ceux qui veulent être condamnez; c'eſt le Prince univerſel non ſeulement des hommes, mais des bêtes, des oiſeaux & des poiſſons: c'eſt le fameux, le familier, & le plus à la mode; en un mot, c'eſt le menſonge. Fuions, dit Andrenius; ſortons d'ici. Attends, repondit le vieillard, il faut que tu connoiſſes auſſi ſa parenté; il tourna un peu le miroir, & lui fit voir une furieuſe Harpie une vieille plus effroiable que celle de Sempronius. Quelle eſt cette Megere? demanda-t-il. Celle-là, répondit le vieillard, c'eſt ſa mere, c'eſt celle qui le gouverne, c'eſt l'Impoſture. Grand Dieu qu'elle paroit vieille & laide! il y a bien des années qu'elle eſt au Monde. Il ſemble quand elle ſe découvre qu'elle périt, c'eſt pourquoi elle ſe re-

tourne

tourne incontinent, en quoi elle reprend de nouvelles forces ; que de gens qui l'accompagnent ! je croi que tout le monde y eſt, même les plus conſidérables ; ceux-là en ſont les plus proches, & ces deux Nains qui la ſuivent ſont ſes menins, le *oüi* & le *non* : que d'offres, que d'excuſes, que de complimens, que de flateries, & que de loüanges lui tiennent compagnie ! Il mit le miroir d'un autre côté, il y vit un grand nombre de gens fort honorez, quoi que peu honorables, qui entouroient une autre vieille. Celle-là, dit le vieillard, eſt l'Ignorance ſa grand mere ; l'autre qui eſt plus en deça, eſt la Malice ſa chere moitié, & à côté c'eſt la Sottiſe ſa ſœur ; les maux ſont ſes enfans ſuivis du malheur & du chagrin, de la honte, du repentir, de la perdition, de la confuſion & du mépris ; ceux qui ſont de l'autre côté ſont ſes freres, & ſes couſins, le fripon, le fourbe, le parjure, en un mot, les enfans du ſiécle. Es-tu content, Andrenius, lui demanda le vieillard ? Pour content, non, mais deſabuſé, oüi. Allons nous-en donc, car les momens me ſemblent des ſiécles. Ils partirent, & paſſant par la porte de la lumiére, ils ſortirent de

cette Babilone. Andrenius alloit à demi content, car dans le Monde on ne l'eſt jamais entierement. Le vieillard qui s'en apercevoit bien, lui demanda ce qu'il vouloit encore? Il répondit qu'il lui manquoit l'autre moitié de ſon plaiſir. Qui eſt-ce, un parent, un frere, un pere? Non, répondit-il, tout cela eſt peu, c'eſt un autre moi-même, un véritable ami? Tu as raiſon, reprit le vieillard, c'eſt une grande perte que celle d'un bon ami, il eſt difficile d'en trouver; mais dis-moi, eſt-ce un homme diſcret? Oui, & beaucoup même. Si cela eſt, il ne ſe ſera pas perdu; n'as-tu point ſû ce qu'il eſt devenu? Il me dit qu'il alloit à la Cour d'une Reine, auſſi grande que ſage, nommée Artemie. S'il eſt judicieux, comme tu le dis, & comme je le croi, il y ſera encore; conſole-toi; car nous y allons, auſſi bien perſonne ne peut achever ta gueriſon que l'air de la Cour de cette Princeſſe. Quelle eſt donc, demanda Andrenius, cette illuſtre Dame? A bon droit tu la nommes Dame, puis qu'il n'y a point de véritable domination ſans elle. Il lui en fit le portrait, depuis ſa noble extraction juſques

ques à ses moindres actions ; il la faisoit descendre selon la pensée de beaucoup de gens, du Ciel même, quoi que d'autres la fassent fille du Tems & sœur de l'Experience ; il y en a encore qui soutiennent que la Nécessité est sa mere, & le *Ventre* son bisayeul. Pour moi je la croi fille legitime de l'Entendement : elle n'est point enfant, puis qu'elle étoit connüe & révérée dans la Cour des premiers & des plus grands Monarques du Monde. Chez les Assiriens, chez les Egyptiens, & chez les Chaldéens, elle fut en grande vénération, aussi-bien que chez les Atheniens, à Corinthe, & à Lacedemone; ensuite elle passa à Rome avec l'Empire de toute la terre, & les Gots Peuples barbares la méprisérent, & la bannirent de leur domination ; elle fut quelque tems aux bois, elle seroit enfin périe sous la tirannie des Sarrazins, si Charlemagne ne l'eût sauvée & rétablie en sa premiere gloire. Mais elle reside aujourd'hui dans la fameuse, l'illustre, la grande & la puissante Monarchie d'Espagne, dont l'étendue dans les deux Mondes en fait à juste titre l'auguste centre. Comment, dit

Andrenius, ne fait-elle pas sa residence à la Cour célébre d'un si grand Roiaume, où toutes les Nations accourent de toutes parts, & qui brille par le grand nombre de ses Courtisans si polis, & non en ce lieu parmi une canaille insupportable? car si les Habitans des Villes sont plus heurenx, leur bonheur augmente à proportion que les Villes sont grandes & plus peuplées. C'est, dit le vieillard, qu'elle veut rendre raison de tout, ce qui n'est pas possible dans les Cours, où elle a d'autant plus d'ennemis que les vices y regnent plus puissamment. Elle a vêcu autrefois parmi les Courtisans, mais elle y a experimenté toutes les plus grandes persecutions que la malice, le mensonge & l'artifice peuvent faire souffrir; en sorte qu'elle est pleinement persuadée que là où se trouve le plus de présomption, il y a le plus de sottise & d'ignorance: que si à la Cour il y a plus de politesse, au Village il y a plus de bonté; que si là il y a plus d'emplois, ici il y a plus de solides occupations; là plus d'occasions, ici plus de tems; là le tems se passe inutilement, ici on en profite; là on meurt, ici on vit. Avec tout cela, repliqua Andre-

drenius, je ne ſai lequel vaut le mieux, ou de vivre avec des païſans ignorans, ou avec des Courtiſans fous.

Cependant ils aprochérent du Palais d'Artemie, ils y furent fort bien reçûs, & après s'être fait l'un à l'autre beaucoup de complimens, & donné beaucoup de marques d'amitié, ils ſe ſeparérent pour aller ſe repoſer.

Artemie pour faire honneur à ſes deux nouveaux hôtes redoubla ſes miracles, ſur tout pour Andrenius qui en avoit le plus de beſoin. Il s'aperçut en peu de tems de ſon progrès dans la raiſon, & de ſes diſpoſitions heureuſes pour aller encore plus loin. Il jugea du fruit que le bon conſeil lui avoit produit, & il ſe promit d'autres avantages, étant inſtruit par une auſſi ſavante & auſſi prudente Maitreſſe que celle-là. Elle prit plaiſir à lui entendre repeter l'hiſtoire de ſa vie & de ſa fortune, & à lui faire pluſieurs queſtions ſur les goûts qu'il y avoit trouvez, & qui lui en reſtoient : enfin, elle lui demanda ce qu'il avoit jugé de plus merveilleux. Il lui répondit, comme on le verra dans le Chapitre ſuivant.

# CHAPITRE IX.

## *Anatomie morale de l'Homme.*

LEs Anciens ont rendu la penſée de Bias éternelle, ſur l'obligation qu'ont tous les hommes de commencer avant toutes choſes par ſe connoître eux-mêmes : ils la firent écrire en lettres d'or ſur le frontiſpice du Temple de Delphes ; il n'y a rien dans le Monde qui ne tende à ſa fin, l'homme ſeul s'en éloigne, abuſant du privilége de la liberté ; il commence par ne ſe pas connoitre : comment donc pourra-t-il comprendre ce qui eſt hors de lui ? d'ailleurs que lui ſerviroit-il d'en avoir la connoiſſance, s'il ne ſe connoiſſoit pas lui-même ? Chacun de ſes vices le rend eſclave, il n'y a point de Sphinx qui lui ſoit plus cruel que l'ignorance de lui-même, puis qu'il eſt vrai que tout ce qu'il peut ſavoir ſans cela, eſt comme s'il ne ſavoit rien. Andrenius parut le connoître par les réponſes qu'il fit à Artemie.

Parmi toutes les merveilles que j'ai vûës, lui dit-il, & tous les ouvrages

que

que j'ai admirez dans la Nature, nul ne m'a tant charmé que la forme & la structure de l'homme; plus je me connois, plus je m'admire. C'est, lui dit Artemie, ce que le plus excellent de tous les genies à si sagement observé, en disant que de toutes les merveilles créées pour l'homme, l'homme en étoit la plus grande; c'est le seul point où tous les differens Philosophes de l'antiquité se sont trouvez d'accord: de sorte que si pour l'homme les pierres ont été faites si précieuses, les fleurs si belles & les étoiles si brillantes; la raison veut que l'homme pour qui elles sont destinées soit encore plus parfait: c'est la plus noble de toutes les créatures, & le Monarque de ce grand Empire du Monde; la terre lui est sujette, & le Ciel l'attend; il a été formé de Dieu, pour Dieu même. Je reconnoissois cet ordre, reprit Andrenius, dès que j'ai commencé à me connoitre; mais j'en avois une conoissance bien differente de celle que j'en ai maintenant: la premiere chose que j'admirai, fut la disposition de toutes les parties de mon corps, qui ne penche ni d'un côté ni d'autre. La raison en est, dit Artemie, que

l'homme étant créé pour le Ciel, il faut qu'il croisse vers le Ciel, & que la rectitude de l'ame réponde à celle du corps, en sorte que ce qui manque à l'un est souvent un défaut pour l'autre. De là vient, dit Critile, que quand le corps est difforme, l'intention est tortuë; que les personnes bossuës ou boiteuses n'ont point les manieres franches; que ceux qui ont les yeux chargez & troublez, ont accoutumé de s'aveugler de leurs passions. Quoi qu'il en soit, il est certain que nous n'en avons pas tant de pitié que des véritables aveugles, & que nous n'aimons pas ceux qui ne regardent pas droit: les hommes qui n'ont point de droiture, sont sujets à broncher dans le chemin de la vertu, & souvent à rouler du haut en bas, entrainez par le poids de leurs sensualitez; néanmoins la raison prévaut en tous ceux qui veulent l'écouter, elle fait dementir ces sinistres présages.

La tête, dit Andrenius, est le Palais de l'ame, & le Trône d'où s'émane sa puissance. Tu as raison, repartit Artemie, car comme Dieu, encore qu'il soit par tout, fait néanmoins sa principale demeure dans le Ciel, où sa grandeur

deur eſt comme en ſon centre ; de même l'ame reſide dans la tête, figure des Globes celeſtes. Qui voudra voir l'ame la cherche dans les yeux ; qui voudra l'entendre, l'obſerve à la bouche ; & qui voudra lui parler, ſe tourne vers les oreilles ; la tête occupe le lieu le plus éminent, afin de mieux concevoir & de mieux commander. J'ai, dit Critile, déja remarqué que les parties de la *Republique* du corps humain ſont en ſi grand nombre, que les os ſeuls ſont en même quantité que les jours de l'année, & tout cela avec tant d'ordre & d'harmonie, qu'il n'y en a pas une piéce qui ne ſoit néceſſaire, & qui n'ait ſon emploi. L'on compte cinq ſens, quatre ſortes d'humeurs, trois puiſſances, & deux yeux, qui tous ſe reduiſent à l'unité d'une tête, portrait de ce premier & divin mobile, auquel toutes choſes tiennent & aboutiſſent par une dépendance abſoluë.

L'Entendement, dit Artemie, occupe le plus pur, & le plus ſublime lieu ; cet avantage lui appartient par droit d'aîneſſe dans les puiſſances de l'ame ; c'eſt le Roi & le Seigneur des actions de la vie, il éleve, il pénétre, il ſub-

tilise, il raisonne, il entend & considere; il a établi son trône dans un émail de blancheur, couleur propre de l'ame, il abhorre toute obscurité, ses affections sont toujours simples & douces, & n'operent qu'innocence, moderation, & prudence; la memoire s'attache au passé, c'est pourquoi elle ne va qu'après l'entendement, elle ne perd point de veuë ce qui a été, elle conserve ce que nous jettons pour ainsi dire derriere nous, elle previent même le besoin que nous en avons, & se transforme en Janus à deux visages, afin de nous rendre plus prudens. Les cheveux semblent plutôt être pour l'ornement que pour la nécessité; ce sont cependant les racines de cet arbre humain: elles sont en haut, au contraire des plantes, c'est qu'elles doivent tendre & se fortifier vers le Ciel, c'est là uniquement où elles doivent s'attacher. Ils servent de distinction aux âges par leur couleur, ils en changent à mesure que l'homme vieillit, le front est le Ciel de l'esprit, tantôt couvert, tantôt serain, selon les differentes passions de l'ame; c'est là où les crimes trouvent la honte, où les fau-

tes impriment leurs traces, & où les passions se montrent; la colére s'y voit quand il est retiré, la tristesse quand il est abattu, la crainte par la pâleur, la pudeur par le rouge, la fourberie par les rides, la franchise par la candeur, & l'effronterie par la fermeté.

Ce qui m'étonne encore, dit Andrenins, dans cet artificieux ouvrage de l'homme, ce sont les yeux. Sachez, lui répondit Critile, comment Galien, cet illustre ami de la Nature & de la santé, les consideroit: il les apelloit les membres divins de l'homme. En effet on y voit reluire un certain air de majesté & de divinité, qui emporte un sentiment de vénération; ils opérent avec une action si étenduë, & si absoluë, qu'ils semblent posseder une souveraine puissance, qui produit dans l'ame autant d'effets differens qu'ils s'attachent différemment aux objets: ils sont presens à tout; en quoi l'on peut dire qu'ils aprochent de l'immensité, parcourant dans un instant tout l'hemisphere. Avec tout cela, continua Andrenius, je fais réflexion sur une chose, qui est, qu'encore qu'ils voient tout, il ne sauroient se voir eux-mêmes,

mes, ni s'apercevoir de la moindre tache, qui très-ſouvent les aveugle ; ils ſont en cela ſemblables aux ignorans, qui voient tout ce qui ſe fait dans les maiſons d'autrui, & qui ne voient rien chez eux. Il me ſemble, ajouta-t-il, que ç'auroit été une choſe fort néceſſaire à l'homme de pouvoir ſe regarder lui même, ſoit pour mieux cacher & moderer ſes paſſions, ou pour remedier aux défauts de ſa perſonne. En effet, dit Artemie, ce ſeroit un grand avantage à un furieux, s'il pouvoit voir la mine qu'il fait, il en auroit peur le premier, de même qu'au dameret, de voir ſes geſtes fades & effeminez. Il y a néanmoins apparence que la Nature plus ſage que nous, en a prevû de plus grands inconveniens ; elle a craint ſans doute que les fats ne devinſſent amoureux d'eux-mêmes, quelque laids qu'ils fuſſent, & que toujours occupez à ſe contempler, ils ne fuſſent pas capables de regarder autre choſe. Elle a ſeulement permis qu'on ſe vit premierement les mains avant que de regarder ailleurs, afin de nous faire reſſouvenir de l'obligation que nous avons de travailler, & nous aprendre que nos actions doi-

doivent être nos plus fidéles miroirs; ensuite elle a voulu nous faire voir nos pieds, reméde à nôtre vanité, afin aussi que nous prissions garde où nous les mettons, & de quel côté nous les tournons. Il me semble, reprit Andrenius, que pour voir tant de choses, deux yeux ne sont pas suffisans, sur tout étant si proche l'un de l'autre. Comme c'est un meuble infiniment néceſſaire, il ne pouvoit y en avoir trop dans ce Palais animé; en tout cas, & si la simetrie n'en pouvoit souffrir que deux, il faloit du moins en mettre un par devant, & l'autre par derriere, afin de voir de tous les côtez en même tems. Cette pensée, reprit Critile, me fait souvenir de quelques-uns qui blâmoient la Nature de son peu d'attention; ils feignoient un homme parfait à leur goût, à qui ils donnoient une double veuë, c'est-à-dire deux visages & quatre yeux, placez de tous les côtez & au dessus des oreilles, fort ouverts, & fort grands, afin de mieux voir ce qui les aproche, & de ne pas tomber dans les piéges qu'on lui tend de toutes parts, étant certain que faute de bien voir, les plus habiles perissent tous les jours; mais

ils ne ſavoient pas que deux yeux bien emploiez ſuffiſent, ils voient directement & à côté; & pour peu qu'on ſoit attentif, & qu'on tourne la tête, on découvre d'une œillade tout ce qui eſt derriere. Quoiqu'il en ſoit, rien ne peut être mieux que cette conſtruction; d'autant que les hommes doivent faire leur capital de regarder toujours devant eux & en haut; & ſi cela étoit autrement, & que les deux yeux puſſent regarder ſeparément, & differemment en même tems, il arriveroit que pendant qu'un ſe hauſſeroit vers le Ciel, l'autre s'abaiſſeroit vers la terre. J'ai encore obſervé, dit Andrenius, une autre ſingularité, la faculté de pleurer; il me ſemble que c'eſt une marque de grande foibleſſe, parce que les larmes, bien loin de ſoulager les maux les augmentent; il vaut mieux rire de tout, non ſeulement il y a plus de raiſon, mais plus de gloire. Je l'avoüe, répondit Artemie, mais comme les yeux ſont les premiers qui voient les maux, ils ſont auſſi les premiers qui les pleurent; & il arrive ordinairement que ceux qui ne les ſentent point, ne les croient point. Au

fond

fond celui qui a le plus ſageſſe a le plus de triſteſſe. Le ris eſt trivial, & le partage de la bouche ignorante. D'ailleurs les yeux ſont les portes fidéles par où entre la verité, & la Nature y a travaillé avec tant de circonſpection, que pour ne les point ſeparer, elle ne s'eſt pas contentée de les mettre l'un auprès de l'autre, elle a voulu encore les unir; de ſorte qu'elle ne permet pas que l'un puiſſe voir ſans l'autre, afin qu'ils ſoient tous deux de véritables témoins d'une même choſe; elle a voulu qu'ils fuſſent tous deux ſemblables en couleur & en vertu, pour mieux marquer leur union: enfin, dit Critile, les yeux ſont au corps, ce que le Soleil & la Lune ſont dans le Ciel, & l'entendement dans l'ame; ils ſupléent à tous les autres ſens; mais tous les autres enſemble ne ſauroient ſupléer au défaut de celui-là; non ſeulement ils voient, mais ils écoutent, ils parlent, ils demandent, ils répondent, ils menacent, ils étonnent, ils adouciſſent, ils careſſent, ils apportent; ils raiſonnent; en un mot, ils entrent dans toutes les actions de l'ame, & ils ont cela de commun avec l'entendement qu'ils ne ſe

ſe laſſent jamais de voir, non plus que lui d'aprendre.

La Nature, dit Artemie, a marqué la place à chacun des ſens, plus ou moins honorable à proportion de leur excellence & de leur baſſeſſe ; elle donne aux plus nobles qui ſont les yeux, les places les plus élevées ; au contraire elle relegue dans les plus ſombres lieux les ſens les plus abjets. Après les yeux elle a donné à l'ouïe le ſecond rang, & il étoit bien raiſonnable de la placer pareillement en un lieu élevé. Mais, dit Andrenius, de l'avoir mis aux côtez, c'eſt ce qui m'étonne ; il me ſemble que c'eſt avoir trop donné de facilité à l'entrée du Menſonge, qui ne va jamais que de côté. N'auroit-il pas mieux valu que les yeux euſſent été au deſſous, afin de regarder d'abord ce qu'on eût voulu dire & entendre ? ce que j'y trouve encore de mal ordonné, c'eſt d'avoir mis les yeux ſi près de l'ouïe, aſſeurément cela fera qu'il ne reſtera aucune vérité dans le Monde ; il falloit mettre les oreilles derriere le cerveau, en ſorte que l'homme pût entendre ce qu'on dit de lui en arriere, qui eſt ordinairement la verité : l'on entendroit ſouvent

la

la beauté justifiée, la richesse défenduë, la noblesse suppliante, l'autorité qui intercede. L'ouïe, dit Artemie, est parfaitement bien placée, elle est au milieu & non par devant, afin de n'entendre pas par anticipation ni trop lentement, & que la conception soit plus facile. Une autre chose m'embarasse beaucoup, continua Andrenius : c'est que comme les yeux portent toujours avec eux leurs rideaux, je veux dire leurs paupiéres, placées à propos pour n'être vûs, ni voir que quand il leur plait ; je voudrois aussi que les oreilles eussent une portiére épaisse, afin de n'entendre que ce que l'on voudroit; de cette maniere un homme se délivreroit de beaucoup de sottises ; & de discours ennuieux. J'ai donc raison, ajouta-t-il, d'accuser en cela la Nature de negligence, particulierement quand je voi qu'avec beaucoup de raison, elle a renfermé la langue entre deux murailles comme une furieuse, ne lui laissant qu'un seul passage, encore y a-t-il une grille de dents, & des levres qui lui servent de portes. Savez-vous pourquoi les yeux & la langue ont cet avantage sur l'ouïe, quoique plus exposée

à

à la ſurpriſe? C'eſt, dit Artemie, à cauſe qu'il la faut toujours laiſſer en toute liberté, d'autant qu'elle ſert d'entrée aux ſciences; ainſi les portes en doivent toujours être ouvertes : & non ſeulement, ajouta-t-elle, la Nature ne fut pas contente de lui dénier cette barriere que tu ſouhaiterois; mais auſſi elle refuſa à l'homme ſeul entre tous les autres animaux la faculté de baiſſer & de hauſſer les oreilles ; elles ſont toujours immobiles, elles donnent audience à toute heure, juſques-là même que quand l'ame prend ſon repos, ces ſurveillantes ſentinelles veillent & font le guet pour éviter les dangers de la nuit; elle dormiroit ſans cela avec aſſoupiſſement, rien ne pourroit la réveiller. Il y a encore cette difference entre la vûë & l'ouïe, que celle-là cherche les choſes quand il lui plait, & que les choſes cherchent celle-ci. Que les objets de l'un ſont réels; permanens, & ſe peuvent voir en tout tems; au lieu que ceux de l'ouïe volent, & s'échapent ſans ceſſe, ce qui a fait dire que l'occaſion eſt chauve: il eſt bon que la langue ſoit doublement renfermée & les oreilles toujours ouvertes,

vertes, d'autant que l'ouïe doit au moins doubler la fonction de la langue. Il est vrai que la moitié, & même plus des trois quarts des choses qui s'entendent sont impertinentes, & souvent préjudiciables; mais contre ce mal il y a un reméde, qui est de faire le sourd, faculté qui est en notre pouvoir, & fort à notre avantage: c'est aussi le parti que les Sages prennent, car il y a quelquefois des discours si extravagans & si pauvres, qu'il vaut mieux se boucher les oreilles des deux mains, que de les entendre. Le Serpent nous enseigne parfaitement ce secret, car il colle une oreille à la terre; & se bouche l'autre avec le bout de sa queüe, c'est de cette maniere qu'il se garantit du bruit importun. Après tout, repliqua Andrenius, vous ne me sauriez nier qu'un volet ne fut fort nécessaire en chacune des oreilles, comme une garde, pour empêcher qn'il n'y entre si librement tant de cruels ennemis, tant de sifflemens venimeux, tant de chants trompeurs, tant de flateries & de blasphêmes. Tu as raison en cela, dit Artemie, & c'est pour cet effet, que la Nature a formé les oreilles com-

me

me un tuiau visqueux & gluant où s'attachent les paroles, elles y entrent comme par un entonnoir, & si vous le remarquez, il semble qu'elle a prevenu tout inconvenient en disposant cet organe en forme de labirinthe, afin que les paroles y demeurent collées; car dès que l'on parle, la petite clochéte d'un fin timbre y fait retentir la voix, & en forme un son distinct qui la fait connoitre. Mais, ajouta-t-elle, parlant à Andrenius, tu n'as point parlé de cette liqueur amére & gluante qui s'arrête dans l'oreille; tu crois peut-être avec le vulgaire, qu'elle n'y est que pour empêcher la vermine d'y entrer, ou de s'y attacher jusques à ce qu'elle perisse. Non, la Nature a regardé plus loin, elle a prévû encore des accidens plus pernicieux, & voulu en détourner les suites; les paroles douces & emmiellées prennent en passant dans cette liqueur un goût d'amertums, qui devient une nécessaire précaution; les douces tromperies des flateurs s'y arrêtent, ce qui donne le tems à la prudence de s'en apercevoir, & de rendre l'esprit capable de moderation; c'est par l'amertume que la trop grande dou-

douceur se corrige, & que l'ouïe trouve le remede aux maux que sa facilité lui pourroit causer. Enfin s'il y a deux oreilles, c'est afin que le Sage en puisse conserver une, pendant qu'il abandonne l'autre au premier venu, & qu'il puisse en differens tems, & par differentes personnes, recevoir une juste information des choses qu'il entend, cela s'apelle en donner une au Mensonge, & garder l'autre pour la Verité.

L'odorat, dit Andrenius, ne paroit pas si nécessaire que les autres sens, il est plus pour le plaisir que pour l'utilité. Il tient néanmoins le troisieme rang, & il a cet avantage sur les deux autres, quoi qu'ils semblent plus importans que lui. Tu te trompes, répondit Artemie, c'est le sens de la délicatesse, & de la pénétration. C'est pourquoi les narines croissent toute la vie: il fait partie de la respiration qui lui est si nécessaire, il distingue la bonne odeur de la mauvaise, & fait concevoir que la bonne reputation *est l'haleine de l'esprit*. L'infection est très-préjudiciable à l'homme, elle pénétre jusqu'aux entrailles; le prudent flaire & sent d'une lieüe *la sensualité ou la puanteur* des desseins

qu'on lui propoſe. C'eſt par ce moien qu'il garantit ſon ame de la corruption, c'eſt par là auſſi que la Nature l'a placé dans un lieu ſi haut, c'eſt le guide du goût, il l'avertit de la bonté des viandes, & fait l'eſſai de celles qu'on doit manger, il recrée le cerveau par la ſuavité que les vertus & les belles actions exhalent. Il diſtingue les grands hommes, non par l'odeur materielle de l'ambre, mais par leurs mérites; il fait que les gens de qualité ſe trouvent plus obligez que les autres, de laiſſer une bonne odeur de leur conduite. Il eſt vrai, reprit Andrenius, que la Nature eſt admirable en ſes ouvrages, & c'eſt pour cela qu'elle donne à chaque puiſſance deux emplois differens, l'un principal, & l'autre inferieur, dans la vûë de ne pas multiplier les êtres inutilement. C'eſt pourquoi elle forma les narines dans une telle diſpoſition, qu'elles ſervent d'égout aux ſuperfluitez de la tête. Cela eſt bon quant aux enfans, dit Critile, mais pour les perſonnes âgées, elles ſervent pour purger les paſſions de l'eſprit; c'eſt par là que le vent de la vanité s'en va, & que le cerveau ſe décharge des tranſports qui ont

ont accoutumé de dégenerer en étourdissemens dangereux, & même de renverser le jugement à quelques-uns : par là, le cœur se trouve soulagé, & les fumées du feu s'évaporent ; ce qui fait que très souvent on fait dissimuler une raillerie la plus piquante. Au reste le nez aide beaucoup à former la proportion du visage, lui seul le gâte ou l'embellit ; il est à l'ame ce que les chifres sont à une montre, il marque le temperament : quand il est de la figure de celui du Lion, il denote la valeur ; quand il est aquilin, la générosité ; quand il est long, la benignité ; quand il est pointu, la sagesse, & quand il est large, la bêtise.

Après avoir parlé de la vûë, de l'ouïe, & de l'odorat, il faut parler de la bouche. Il me semble qu'on peut l'apeller à juste titre la grande porte de l'ame : par les autres sens, les objets y entrent ; mais par la bouche, elle sort elle-même, & se montre dans les raisonnemens. Il est vrai, dit Artemie, que dans l'ingenieux frontispice du visage de l'homme, divisé en trois parties égales, la bouche est comme la porte du Cabinet du Roi. Pour cet ef-

ſet elle eſt occupée de la garde des dents : là eſt renfermé le meilleur & le pire de tous les membres de l'homme, c'eſt la langue : elle ſe nomme ainſi à cauſe qu'elle eſt liée avec le cœur. Mais ce que je n'ai pû tout-à-fait comprendre, répondit Andrenius, c'eſt la raiſon pour laquelle la Nature a mis dans un même lieu, le manger avec le parler ; quel raport y a-t-il de l'un à l'autre? celui-là eſt un exercice bas, & commun aux brutes, celui-ci eſt un emploi relevé & propre au ſeul homme. Je ne ſai comment il n'en nait pas de grands inconveniens, en ce que la langue parle ſelon l'humeur gluante qui s'y attache, tantôt douce, tantôt amére, tantôt aigre, tantôt piquante : elle eſt embaraſſée dans le materiel du manger ; tantôt elle ſe mord, tantôt elle bronche, tantôt elle parle gras, tantôt mal, tantôt elle s'équivoque, & tantôt elle ſe relâche. Ne ſeroit-il pas mieux, ſi elle étoit ſeule, & ne s'occupoit qu'à être l'oracle de l'eſprit ? Attens, lui dit Critile, j'avoüe que tes remarques ſont fort bonnes, je les ai ouïes avec plaiſir; mais avec tout cela, pour peu qu'on remonte à la ſouveraine Providence

qui

qui regit la Nature; je trouve une juste convenance dans la jonction du goût avec la bouche; c'est afin qu'il examine plus aisément les paroles avant qu'elles se prononcent, qu'il les mâche quelques fois pour connoitre si elles sont substancielles, & que s'il trouve qu'elles sont trop améres, il les adoucisse: la langue s'occupe non seulement au manger, mais aussi à beaucoup d'autres emplois.

Les actions succedent aux paroles, les bras & les mains en sont les exécuteurs; le parler n'est pas plus attaché à la langue, que le travail l'est aux deux mains. D'où vient, demanda Andrenius, que selon que tu me l'as apris, le nom de mains vient du mot Latin *maneo*, qui signifie repos, etymologie bien oposée à leur emploi qui ne cesse presque jamais. On les a nommées ainsi, répondit Critile, pour faire entendre, non qu'elles ne doivent pas agir, mais que leur travail doit être permanent: elles tirent leur origine du cœur, elles en sont les branches chargées de fruits que l'ouvrage produit, & que la Renommée immortalise: de leurs palmes naissent les actions recommenda-

mendables; elles sont les sources de la sueur la plus pure des Heros, & de l'*ancre* éternelle des Sages; n'admires-tu point leur composition si artificielle, & si accommodante? elles ont été formées pour être Ministres, & tout ensemble esclaves des autres membres; faites de maniére qu'elles servent à tout, elles aident à l'ouïe, elles sont les substituts de la langue, les nourrices des paroles, les surintendantes du goût, elles administrent le manger à la bouche, & les senteurs à l'odorat; elles sont d'un grand secours à la vûë; elles contribuent même beaucoup aux discours éloquens; en sorte qu'on a dit fort justement, qu'il y avoit des hommes qui tenoient l'esprit des autres dans leurs mains, si bien que tout passe par elles: elles défendent, elles nettoient, elles habillent, elles accommodent, elles tracent, elles apellent. C'est pourquoi, reprit Artemie, tous ces differens emplois vont de concert avec la raison; la Nature judicieuse y a mis le compte, le poids & la mesure, & leurs dix doigts sont le principe & le fondement du nombre: toutes les Nations comptent par leurs doigts jusques

à dix, & de là on ſe fait une regle pour compter à l'infini: toutes les meſures s'imaginent par les doigts, la palme, la coudée, & la braſſe, le poids même ſe connoit par les mains. Toutes ces facultez ont été données à l'homme, afin qu'il agiſſe en toutes choſes avec poids & meſure, & que remontant plus haut, il comprenne que ce nombre de dix renferme les dix Commandemens de Dieu, qu'il s'en ſouvienne ſans ceſſe par la vûë, & les compte de ſes dix doigts. D'ailleurs les mains mettent en exécution les projets de l'ame, elles renferment la deſtinée de la perſonne par leurs lignes, & par leurs figures; c'eſt auſſi par leur moien que l'écriture rend les actions éternelles, & qu'on fait toute ſorte de commerce; mais la dexterité des trois principaux doigts eſt merveilleuſe: en concourant chacun en particulier à une même fin commune, le premier donne la force, le ſecond montre, & le troiſiéme regle, afin que par les écrits, la valeur, la delicateſſe, & la vérité s'immortaliſent Mais pour connoitre l'homme depuis les pieds juſques à la tête, il eſt néceſſaire de faire d'abord attention ſur ſon mouvement

exterieur : les pieds ſont les fondemens de ſa fermeté, & les colomnes qui le ſoutiennent; il foule la terre en la mépriſant, elle ſouffre cette injure parce que c'eſt elle qui l'a formé, & qu'elle ſait bien qu'il doit un jour retourner en elle. J'admire, dit Andrenius, la ſolidité avec laquelle la Nature a voulu affermir le corps humain, elle l'a aſſeuré par la plante des pieds, afin qu'il ne tombât pas, ni en devant, ni en arriere; mais vous ne me ſauriez nier qu'elle ne ſe ſoit un peu oubliée, en ce qui regarde la facilité de tomber à la renverſe; chute d'autant plus dangereuſe que les mains n'y ſauroient apporter aucun ſoulagement : elle y auroit ſuffiſamment remedié, ſi elle avoit égalé le pied à la jambe, c'eſt-à-dire, ſi elle en avoit autant mis en derriere qu'en devant comme la proportion le demandoit. Tu as raiſon, repliqua Artemie; mais ce qui paroit un défaut, eſt une perfection; car ſi l'homme avoit été planté comme tu dis, il n'auroit point voulu marcher en devant, l'exemple ne le juſtifie que trop; puiſque les hommes, quoi que privez de cette facilité, ne laiſ-

laiſſent pas de marcher inceſſamment à reculons.

Voilà l'homme repreſenté par l'écorce; mais la merveilleuſe compoſition du dedans, le concert de ſes puiſſances, la proportion de ſes qualitez, l'accord de ſes paſſions, eſt ce qui occupe toute la Philoſophie. Sur toutes choſes je veux que tu connoiſſes & admires ſon cœur, qui eſt ſa partie principale, le fondement de toutes les autres, & la fontaine de la vie. Qu'eſt-ce que c'eſt, dit Andrenius, où eſt-il? C'eſt, répondit Artemie, le Roi de tout le reſte des membres; pour cet effet il eſt ſitué au milieu du corps, comme au centre & dans le lieu le plus ſûr, ne permettant pas qu'on le touche & qu'on le voie. Il ſe nomme *cœur* du mot Latin *cura*, qui ſignifie ſoin: il a deux fonctions; la premiere eſt d'être ſource de la vie, adminiſtrant ſans ceſſe les eſprits à chacune des autres parties: mais ſon principal emploi eſt d'aimer, comme étant le principe de l'amour. Je vous attendois là, reprit Critile, pour dire que c'eſt par cette raiſon qu'il ſe nomme cœur, ſimbole du ſoin pour cet effet il eſt toujours embraſé comme le Phenix. Sa place, pourſui-

 vie

vit Artemie, eſt au milieu. C'eſt là le poſte naturel de l'amitié & de la raiſon, & non aux extrémitez; ſa forme eſt en pointe vers la terre, parce que ce n'eſt point à elle qu'il veut s'attacher, il lui montre ſeulement la pointe en ſigne de guerre; au contraire il ſe montre à plein vers le Ciel, d'autant qu'il en reçoit le ſeul bien dont il ſe veut remplir: s'il a des aîles, c'eſt moins pour ſe rafraichir, que pour s'élever; ſa couleur eſt rouge, ſimbole de la charité: il fait le meilleur ſang, afin que de la valeur ſe tire la véritable nobleſſe: il n'eſt jamais traitre, mais ſouvent ignorant; il eſt plus attentif à prevenir le malheur, qu'à acquerir le bonheur; ce qu'il a de plus eſtimable, eſt qu'il n'engendre jamais d'excrémens, comme les autres parties du corps; parce qu'il eſt parfaitement pur, il aſpire toujours au plus ſublime, & au plus parfait. La ſage Artemie parloit ainſi, & ſes deux Auditeurs ne ſe laſſoient point de lui aplaudir, mais laiſſons les un peu ſi agréablement emploiez, & retournons à Falimonde.

Il fut piqué au vif de ce qu'on avoit tiré de ſes rets le ſimple Andrenius. Il regar-

regarda cette entreprise avec une extréme douleur, & il en craignit beaucoup la consequence; il resolut fortement de s'en venger: il eut recours aussi-tôt à la Malignité, mortelle ennemie, mais cachée, des bons; il la crut plus propre qu'aucun autre de ses Sujets pour faire réüssir sa vengeance, parce qu'elle se mêle toujours parmi les méchans. Il lui communiqua son dessein, & après lui en avoir exageré l'importance, il lui donna ordre d'aller semer de la zizanie parmi la Populace. Il ne lui fut pas bien difficile d'en venir à bout; car de tout tems la malice a fort aisément pris racine parmi le Peuple; aidée en cela par la Flaterie sa sœur, qui s'est unie à elle pour répandre toutes deux leurs pernicieux effets dans le Monde. L'on dit qu'elles s'attachérent d'abord à la Cour: la Flaterie y sût tellement plaire, qu'en peu de tems elle y fut en faveur. La Malignité n'y fit pas si bien ses affaires, elle n'osoit paroitre en public, ce qui la fit resoudre de se retirer ailleurs, après y avoir laissé ses Agens *incognito*. Elle alla demeurer parmi la Populace où elle se vit adorée, parce

qu'elle parloit hautement ; elle donnoit le nom de vaillans à ceux qui n'étoient que des lâches, & des traitres: enfin, elle parvint à un si grand credit, & à une si grande considération, que le Peuple résolut, de peur qu'on ne la lui enlevât, de lui donner un azile jusques dans ses entrailles. Elle commença par décrier Artemie; elle disoit que c'étoit une seconde Circé, aussi méchante, mais plus cachée que la premiere; qu'elle ne pensoit qu'à détruire la Nature en lui ôtant la franchise, & lui retranchant l'usage le plus naturel de sa beauté; qu'elle vouloit s'élever au dessus d'elle, & la rendre esclave, jusques à prétendre même sur elle le droit d'aînesse; que depuis que cette Reine imaginaire avoit été écoutée dans le monde, il n'y avoit plus eu de sincerité, que tout y étoit artificieux, & qu'en un mot elle vouloit faire d'autres hommes, en contraignant ceux qui savoient gouter les plaisirs: Qu'il n'y avoit plus d'enfans depuis qu'on avoit banni l'ingenuité, mere de ces bons & véritables hommes d'autrefois; que tout étoit perdu, puis qu'on ne voioit plus de ces hommes toujours heureux; mais qu'on

ne trouvoit que des demi hommes, quoi qu'ils se vantassent d'être plus hommes que les Anciens; que l'Art les perfectionnoit bien plus que la Nature; qu'ils prétendoient avec leur sagesse trouver entrée par tout, aussi-bien dans les Armes que dans les Lettres; que c'étoit donc à bon droit qu'on pouvoit dire, qu'il n'y avoit plus d'enfans; que les femmes avoient part à ce malheur, puisque depuis les pieds jusques à la tête, elles ne se soutenoient plus que par artifice. C'est ainsi, disoit-elle, que cette prétenduë Reine détruit les Etats, affoiblit les Maisons, & consume les Finances, parce que présentement la dépense en toutes choses est plus du double de ce qu'elle étoit au tems passé; en sorte qu'aujourd'hui ce qui à peine suffit pour habiller une femme, auroit autrefois été suffisant pour parer tout un Peuple: combien de superfluitez dans le manger & de bien perdu? quelle difference enfin entre la conduite simple & naturelle de nos peres, & celle que l'on voit à présent? l'on dit que par ce changement l'on est devenu plus raisonnable & plus éclairé; & moi, disoit-elle, je pense tout

le contraire, c'eſt ce qui nous détruit, bien loin de nous conſerver; ce n'eſt pas vivre que d'être toûjours guindé, ni être hommes que de s'embaraſſer de tant de miſéres: croyez-moi tous ſes deſſeins ſont dangereux & trompeurs,

La Malignité echaufa tellement par ſes diſcours les eſprits de la Populace, qu'en moins d'un jour elle ſe mutina; ils allérent inveſtir le Palais d'Artemie, en criant tuë, tuë, periſſe la Sorciére, & l'Enchantereſſe. Ils entreprirent même de mettre le feu par tout. Artemie connut par là combien ſon ennemie avoit de pouvoir parmi la canaille. Elle manda auſſi tôt ſes principaux Officiers; mais elle trouva que les plus puiſſans s'en excuſoient, & lui étoient infidéles. Néanmoins elle ne perdit point courage, elle entreprit de diſſiper, par la ruſe, des gens qui ne comptoient que ſur leurs forces. Les moyens dont elle ſe ſervit pour en venir à bout, ſe verront dans le Chapitre ſuivant.

# CHAPITRE X.

## *Les effets terribles d'une vie déreglée.*

LE desordre le plus ordinaire des hommes, est de confondre la fin avec les moiens, & les moiens avec la fin: de s'attacher pour toûjours aux choses qu'ils ne devroient regarder qu'en passant ; de faire de leur chemin, le lieu de leur repos; de commencer par où ils devroient finir, & enfin d'achever par où il faudroit commencer. La sage & prévoiante Nature n'a introduit le plaisir dans le Monde, qu'afin qu'il fut le soulagement des peines qu'on souffre dans la vie. En effet, c'est l'unique adoucissement des plus pénibles entreprises, & des plus fâcheuses fonctions; mais c'est en cela même que l'homme se trouble & s'égare, & que plus brute que les bêtes mêmes, il dégenére & se perd ; il fait la fin de la volupté ; il ne mange pas pour vivre, il ne vit que pour manger; il ne se délasse pas pour travailler, mais pour mieux gouter l'oisiveté ; il ne pense point à la propagation de son espéce, mais à la luxure;

il n'etudie pas pour ſavoir, ni pour ſe connoitre, mais pour s'oublier & ſe perdre; il ne parle ni n'écoute pour la néceſſité & le profit, mais pour avoir le plaiſir & l'occaſion de médire; de ſorte qu'on peut dire qu'il ne vit que pour vivre: c'eſt de là que tous les vices ont choiſi le Plaiſir pour Chef, & pour Capitaine Général, c'eſt l'aſſaiſonneur des appetits, l'avant-coureur des caprices, le guide des paſſions, & celui ſeul qui entraine les hommes, puiſque chacun ne conſulte que ſon propre gout. L'homme ſage ne peut rémédier à ce déſordre que par une exacte vigilance, & une áttention extrême à profiter de l'exemple & du malheur d'autrui; c'eſt à quoi le judicieux Critile, & le ſimple Andrenius travaillérent heureuſement.

Juſques à quand, ô canaille groſſiére, dit Artemie à cette Populace mutinée, oſerez-vous me troubler? ne ſavez-vous pas que je ſuis d'autant plus conſtante, que les perils ſont plus grands? Juſques à quand vôtre barbarie inſultera-t-elle à ma ſcience? Puiſque vous me traitez d'Enchanteuſe & de Magicienne, je ferai dès aujourd'hui

une conjuration ſi puiſſante avec le Soleil, qu'il m'en vengera en vous privant de ſa lumiére, c'eſt le plus rude châtiment qu'on puiſſe vous faire. Elle parla ainſi, & elle ſavoit bien que la rigueur a plus de pouvoir ſur le Peuple que la raiſon. Quoi qu'ils euſſent déja commencé à eſcalader le Palais, ils furent conſternez à ces menaces, & ce qui acheva de les étonner, fut de voir qu'effectivement le Soleil commença peu à peu à leur dérober ſa lumiére, & s'éclipſa enfin tout à coup; ils craignirent que la terre par les mêmes conjurations d'Artemie ne s'ouvrit ſous eux, & que tous les élemens ne ſe joigniſſent à elle. Ils prirent la fuite, qui eſt le parti ordinaire des mutins: ils s'aſſemblent ſans raiſon, & ſe diſſipent de même; ils fuyoient ſans ſe voir, & tomboient les uns ſur les autres.

Artemie voulant éviter à l'avenir de pareilles inſultes, & voyant ſon Palais à demi brulé, reſolut de changer de demeure; elle prit ce qu'elle avoit de plus précieux, & commença à chercher où elle pourroit s'établir. Nos Voyageurs l'accompagnerent; mais Andrenius étoit épouventé d'un ſi ex-

traor-

traordinaire évenement, & persuadé que le pouvoir de cette Reine s'étendoit jusques aux Etoiles, puisque le Soleil lui obéïssoit, il la regarda avec plus de vénération, & redoubla son attention & ses respects pour elle. Critile lui expliqua que l'Eclipse du Soleil étoit un effet naturel formé par les mouvemens des Planetes, & dont Artemie avoit eu connoissance, parce qu'elle savoit l'Astronomie.

Ce ne fut pas une petite difficulté de choisir le lieu de sa demeure : elle eut d'abord de l'inclination pour Lisbonne, non pas tant à cause que c'est la Ville la plus peuplée, & la plus riche de l'Espagne, & l'un des trois plus célébres Ports de l'Europe; mais parce que jamais Portugais n'a passé pour sot ni pour ignorant; en quoi cette Ville a soutenu l'honneur du sage Ulisse son fondateur. Cependant Artemie ne put se resoudre d'y aller, à cause de l'humeur brusque des Portugais. Madrid la tentoit beaucoup, c'est le centre de la Monarchie, où tout le bon par excellence se trouve; mais comme le mal y est aussi en pareil degré, elle en fut dégoûtée, craignant moins la saleté de

ses

ses ruës, que celle des cœurs de ses habitans.

Elle ne voulut point entendre parler de Seville, parce que la passion abjecte du gain, sa plus grande ennemie, s'en est entiérement emparée; les estomacs y sont indigestes pour toutes autres choses que pour l'argent : outre que les Habitans ne sont jamais ni bien blancs ni bien noirs; ils parlent beaucoup & font peu, défaut ordinaire de tous les Andalousiens.

Elle secoüa pareillement la tête au nom de Grenade, & de Cordoüe. Quant à Salamanque, où l'on enseigne les Loix, on s'y attache plus à faire des Avocats que des hommes: c'est une place d'Armes contre les richesses. L'abondante Sarragosse Capitale d'Arragon, mere des Rois, base de la grande colomne de la Foi, la Catholique en Sanctuaires, & la Magnifique en édifices, peuplée ainsi que tout le reste du Roiaume de bonnes gens & sans fraude, lui parut assez propre pour son séjour: mais la grandeur de leurs cœurs peu flexibles lui devint suspecte. Elle s'épouvanta aussi de leur ferocité: elle trouvoit beaucoup d'agrément dans la gaie,

la

la fleurie, & la noble Ville de Valence; mais elle craignoit qu'avec la même facilité avec laquelle on l'y recevroit aujourd'hui, on ne l'en chassât demain. Barcelone, quoi que riche quand il plaît à Dieu, l'Echelle d'Italie, l'Arsenal de l'or, & le gouvernement des Sages, ne fut pas jugée par Artemie une demeure assez seure pour elle : outre qu'il y faut toujours paroitre avec une barbe qui tombe jusques sur l'épaule. Leon & Burgos tenoient trop de l'esprit & de la complexion des Montagnards, gens grossiers & seulement occupez de leurs miséres ; elle laissa Saint Jacques pour les pelerinages. Valladolid lui sembla celle de toutes les Villes qui lui convenoit le mieux : elle s'y détermina d'abord, mais elle s'en dégouta quand elle fit réflexion, que cette Ville avoit eu autrefois la Cour, & qu'elle s'en sentoit encore ; l'on ne lui fit aucune mention de Pampelune, parce qu'elle ne faisoit qu'un point dans la circonference des Espagnes, & qu'elle etoit un point éternel de dispute. Enfin Tolede fut préferée, & Artemie se trouva du goût de la Reine Isabelle, qui disoit qu'elle ne se trouvoit jamais ignorante que dans

cette

cette Ville remplie de Savans, & où l'on ne trouvoit rien que d'agréable, depuis que Madrid, comme une éponge, lui avoit succé sa lie & sa crasse. Par tout ailleurs les Espagnols ont l'esprit dans la main, mais ici ils l'ont dans la bouche; tous ses Citoiens sont hommes de sens. Artemie savoit qu'une femme de Tolede disoit plus en une parole qu'un Philosophe d'Athenes dans tout un livre. Allons donc, dit-elle, à ce centre de tout l'esprit qui est en Espagne. Elle s'y transporta avec toute sa suite. Critile & Andrenius la suivirent jusques au chemin de Madrid; là ils lui firent part du dessein qu'ils avoient d'aller à la Cour chercher Felisinde. Ils lui en demanderent la permission. Artemie la leur accorda en leur donnant des instructions trés-importantes, & leur disant: Puisqu'il est absolument necessaire que vous y alliez, & que vous ne vous en pouvez dispenser, prenez garde à ne vous point détourner de vôtre chemin, parce qu'il y en a plusieurs qui vont de ce côté-là. Evitez le grand chemin, c'est là où sont les plus grands dangers, & où tant de personnes ont peri; ne suivez pas aussi la foule de ceux qui vont

devant,

devant, c'eſt le parti des ignorans; celui que prennent ceux qui cherchent la fortune n'eſt pas meilleur; quoi que fort large & encore plus long, car on n'en voit jamais le bout; celui des plaideurs a bien des détours & des épines; dans celui de la ſuperbe on marche ſans voir, c'eſt pourquoi on n'y fait cas de perſonne; celui qui mene à la richeſſe eſt pour peu de gens, mais par bien des raiſons ils ne doivent pas faire envie; celui de la néceſſitude eſt perilleux, il eſt plein de faucons & de perches où ils ſont attachez; celui de la volupté eſt ſi rempli de bourbiers qu'on s'y perd; on y a de la boüe juſques aux oreilles, & on n'y marche pas long-tems: dans celui des plaiſirs on va fort vîte, & on en trouve bientôt le bout: celui de la ſervitude cauſe une véritable mort, outre qu'il eſt trop long; celui de la vertu jamais ne ſe trouve, ſoit à cauſe qu'on ne le cherche pas, ou parce qu'on doute s'il y en a. Prenez garde auſſi par où vous entrerez, car pour l'ordinaire on ne veut point entrer par où peu de gens vont, on ſe laiſſe emporter par la multitude, & on ſuit aiſément la foule. Artemie

après ces paroles congedia nos deux Voyageurs ; elle alla prendre possession de sa nouvelle demeure, & eux partirent pour la Cour.

Ils étoient tellement occupez du souvenir d'Artemie, qu'ils ne s'aperçurent pas qu'ils s'étoient détournez de leur chemin, & qu'ils étoient dans un endroit très-perilleux. Ils virent près du chemin qu'il avoient pris, beaucoup de gens, tant hommes que femmes, qui avoient les mains liées, & que des gens dépoüilloient sans qu'ils osassent se plaindre. Nous sommes perdus, dit Critile; nous voici entre les mains des brigans, qui ont accoutumé d'assiéger ces chemins, ils sont sans doute là, pour nous surprendre; encore s'ils se contentoient de voler, mais ils ôtent la vie, où ils défigurent à force de coups le visage des passans, afin qu'on ne les puisse reconnoitre. Andrenius demeura tout interdit, la crainte l'avoit tellement saisi, qu'il en avoit perdu la couleur & la respiration : enfin, étant un peu revenu à lui, fuyons, dit-il, ou bien cachons-nous. Il n'est plus tems, répondit Critile, puis qu'ils nous ont aper-

aperçûs. En achevant ces paroles, ces brigands les saisirent, & les liérent comme les autres. Ils y trouvérent toutes sortes de gens, des riches & des pauvres, tous encore jeunes, & chacun avoit sa chaine particuliere. Critile & Andrenius consideroient en soûpirant cet horrible spectacle, ils ne pouvoient comprendre quelle sorte de gens c'étoit que ces brigans; ils en remarquérent un entre autres d'une mauvaise mine. Quel regard, dit Andrenius! il paroit troublé. On peut juger à sa mine, reprit Critile, que c'est un méchant homme; mais je crains encore davantage cet autre borgne, d'autant que les gens qui n'ont qu'un œil n'ont jamais accoutumé de rien faire de droit: c'étoit le sentiment de la Reine Isabelle, qui connoissoit parfaitement les hommes; gardons-nous encore de cet homme à grosses levres, qui nous fait toûjours la mouë, de même que de cet autre au nez écaché, sa couleur bazanée le pourroit faire passer pour un Comite; que peut-on penser de celui-là aux sourcils froncez? il a toute l'encolure d'un boureau. Ils en aperçûrent un autre qui ne faisoit que nazon-

ner;

ner; ils se mirent à fuir, croyant avoir ouï le nazonnement de Bacchus. Ils se trouvérent avec un autre qui parloit si enroüé, que lui seul s'entendoit: tels étoient ces brigans. Critile & Andrenius furent surpris de ne point trouver parmi eux, de ces gens qui volent avec le son de leurs ciseaux, ni ceux qui pillent avec leur papier & leur ancre; ni ceux qui trompent quand ils mesurent: quoi nul courtier, nul usurier, nul rentier, nul Officier de Justice ne se trouvera? & cependant voilà bien des brigans. Critile parloit ainsi, quand une femme répondit: Attendez, Monsieur, que j'acheve d'attacher ces deux presomptueux qui sont venus avant vous. Cette femme étoit parfaitement belle, toutes ses manieres étoient fines & de la Cour, son front étoit uni & serein, son teint fort blanc, ses joües sembloient des roses, ses dents des perles d'Orient: elles lui donnoient occasion de rire de tout; sa seule veuë suffisoit pour arrêter ceux qu'elle vouloit enchainer; son langage étoit doux, ses mains ébloüissoient par leur blancheur, quoi qu'elle eût le bras rond & robuste; elle

étoit accompagnée de plusieurs autres femmes egalement agréables, qui attachoient continuellement ceux qu'elles avoient arrêtez.

Ce qu'il y avoit de plus bizarre, c'est que chaque prisonnier etoit le maitre de ses chaines, il y en avoit même plusieurs qui les portoient volontairement, & qui s'empressoient d'être liez.

Les uns avoient des chaines d'or, les autres en avoient de diamans. Il y en avoit qui n'étoient attachez qu'avec des festons de fleurs: quelques-uns se contentoient de l'être seulement avec des roses; ils en virent un qui ne tenoit qu'à un seul & foible cheveu; il se moquoit d'abord d'un si foible lien, mais il éprouva qu'il étoit plus fort que le plus gros cable. A l'égard des femmes on les attachoit, non avec des cordes, mais avec des fils de perles, des bracelets de corail, des rubans brodez d'oripeau. Les vaillans étoient pris par des discours fanfarons, & des rodomontades; il y en avoit une bande sous le titre de glorieux, & ce qu'il y avoit de plus suprenant, étoit de voir certaines gens qui ne tenoient que par de simples plumages, avec lesquels on les

me-

menoit comme en lesse : quelques grands Seigneurs vouloient être attachez avec des cordons, ausquels pendoient des clefs & des anneaux ; ils s'opiniâtroient jusques à la mort pour en avoir : il y en avoit qui ne portoient que des chaines de fer ; mais tous étoient également contens, & captifs ; jusques-là que les liens manquant pour en enchainer quelques-uns, on se contenta de les entrelasser dans les bras de certaines femmes délicates, quoi qu'ils fussent robustes & vaillans. On vouloit en lier un d'une chaine d'or que lui même avoit ; il pria qu'on n'en fit rien, mais qu'on l'attachât à une corde de jonc tout verd : effet bien outré d'avarice ! on attacha les mains à un autre avec les cordons de sa bourse, il y tenoit plus que s'ils avoient été de fer. Enfin, il y en avoit d'un goût si bizarre, qu'ils vouloient qu'on les liât avec des bracelets de sel ; ils en étoient si contens, qu'ils s'en léchoient les doigts ; quelques-uns étoient si ravis de se voir attachez par le front avec des lauriers & du lierre, qu'ils en avoient perdu l'esprit ; il y en avoit même qui devenoient fous seulement en touchant

leurs liens : ainſi ces agréables Enchantereſſes faiſoient autant de priſonniers qu'il paſſoit de gens par ce chemin, en jettant aux uns des cordons au col, & aux autres aux pieds; elles leur lioient les mains, leur bandoient les yeux, & les menoient ainſi attachez où elles vouloient. Parmi tant de belles femmes, il y en avoit une fort deſagréable, elle avoit l'art de faire que les uns ſe tourmentoient de ce qui réjoüiſſoit les autres ; ceux-ci ſe faiſoient un enfer du paradis de ceux-là. Une autre de ces brigandes ſerroit ſi fort ſes chaines qu'il en ſortoit du ſang, que ſon priſonnier & elle ſuçoient à l'envi. Après avoir ainſi enchainé tant de gens, elles aſſeuroient qu'elles n'avoient forcé perſonne : elles voulurent faire éprouver à Critile & à Andrenius le même effet de leur puiſſance & de leurs ruſes ; elles leur demandérent avec quelles eſpéces de chaines ils vouloient être liez. Andrenius comme le plus jeune ſe détermina le premier ; il demanda que ſes liens fuſſent de fleurs, aimant mieux les guirlandes, que les cordons ; & Critile voyant bien la néceſſité d'être lié, dit qu'au moins on le

liât

liât à ſon ami, avec des branches de lierre ; ce goût parut extraordinaire, néanmoins on le ſatisfit.

Auſſi-tôt celle qui paroiſſoit la Maitreſſe commanda de ſonner la marche: tous alloient ſans qu'il fut néceſſaire de tirer beaucoup ; les uns voloient, emportez du vent ; la plus grande partie gliſſoient ou tomboient : ils arrivérent aux portes d'un lieu qui n'étoit ni un Palais, ni une Cabane : ceux qui s'y entendoient le mieux, dirent que c'étoit une Hôtelerie de grand chemin, où rien ne ſe donnoit pour rien. Elle étoit bâtie de pierres, qui avoient la force d'attirer non-ſeulement les yeux, les mains & les pieds, mais encore la langue & les cœurs ; ayant ſur toutes ces parties là, le même effet que l'aimant a ſur le fer : c'étoit ſans doute l'agréable Auberge du Monde, & le centre du plaiſir. Le Palais doré de Neron n'étoit rien en comparaiſon de ce lieu là, il auroit obſcurci le Palais d'Heliogabale, & celui même de Sardanapale ; on voyoit à la porte cette inſcription en groſſes lettres: *Ici eſt le ſeul bonheur qui mérite d'être deſiré.* Il y avoit ſept Colomnes à la façade,

lesquelles encore qu'elles paruſſent diſproportionées, ne laiſſoient pas de former un ouvrage admirable, elles faiſoient l'entrée de ſept apartemens, où demeuroient les ſept Princes de qui cette femme étoit la commiſſionaire, C'eſt là qu'elle introduiſoit tous ceux qu'elle avoit enchainez, laiſſant à chacun le choix de l'apartement qui lui plaiſoit. Il y en avoit un qu'on apelloit l'apartement d'or, parce qu'il étoit parqueté de lingots d'or, & de barres d'argent: les murailles etoient de pierres precieuſes; l'on avoit de la peine à y monter. Un autre dont les murailles étoient de ſucre, le ciment étoit détrempé avec du vin exquis, & le plâtre étoit de biſcuit. Encore un autre tout contraire, il brilloit d'un rouge vif, il étoit plein de poignards aigus, les murailles étoient d'acier, les portes des gouffres de feu, les fenêtres des embraſures, les ciſelures de l'eſcalier étoient des traits d'arbaleſte, il pendoit aux planchers des ſabres au lieu de fleurons. Et encore un autre de ces apartemens étoit bleu, il étoit orné d'une Architecture remplie de maſques à cheveux gris, c'étoit des

Grif-

Griffons, & des Harpies, qui ne montroient que les dents, non pas d'Elephant, mais de Viperes. Le plus commode de tous étoit à rez de chaussée, & bien qu'il n'y falût point du tout d'escalier pour y monter, il ne laissoit pas d'être plein de reposoirs: il n'y avoit de meubles que des carreaux de riches étoffes, & tout ce qui pouvoit servir à entretenir la paresse & la lâcheté: il ressembloit à une maison de la Chine; rien n'y étoit en hauteur, sa matiére étoit d'écaille de tortuës, il étoit si long que jamais on n'en trouvoit le bout. Le plus beau étoit le verd, séjour du Printems, où brilloit toujours la beauté, il s'apelloit l'apartement des fleurs.

Critile & Andrenius furent obligez d'entrer dans quelques-uns de ces apartemens. Andrenius comme le plus jeune choisit celui des fleurs, en disant à Critile: entre toi où tu voudras, aussi bien à la fin de la journée, nous nous trouverons tous en même lieu; il le pressa fort de choisir aussi, mais il lui dit: quant à moi, je ne vais jamais par où vont tous les autres, je vais tout au contraire; je ne m'ex-

cuſe point d'entrer, mais je cherche un chemin par où perſonne ne veüille aller. Comment cela ſe peut-il, lui repliqua-t-on? il faut bien qu'il y ait des portes & du monde qui y ait paſſé: chacun ſe railloit de lui; ils demandoient, qui il étoit & pourquoi il prétendoit faire autrement que les autres? Il ne ſe mit pas en peine de ce qu'ils pouvoient croire; il perſevera à demander qu'il entrât par où les autres ſortoient, & qu'il ſortit par où ils entroient: il diſoit, je ne regarde jamais le commencement que par raport à la fin. Il fit un tour de l'autre côté du Palais, & il ne le reconnut plus. Cette grande entrée s'étoit changée en une méchante porte, en ſorte qu'il n'y avoit plus de façade, les jardins paroiſſoient des champs pleins d'épines & de ronces. Il ſaperçut que tous ceux qui y étoient entrez en riant, en ſortoient en pleurant. Pluſieurs pour en ſortir ſe jettoient par les fenêtres qui regardoient ſur les jardins, & tomboient ſi cruellement ſur ces épines, qu'ils ne s'en retiroient que meurtris par tout le corps. Ceux qui avoient monté le plus haut tomboient le plus rudement; un particuliérement

fut

fut précipité du plus haut du Palais, après avoir persecuté les autres; & enfin, sa chute le brisa si effroiablement qu'il n'avoit plus figure d'homme. Il le méritoit bien, disoient-ils, il étoit si méchant qu'il n'avoit pas plus de joie, que quand il faisoit du mal. Il y en eut un qui en tombant se perça la gorge de son couteau, & qui écrivit de son sang, *peu s'en sont corrigez*. Critile vit que ce qui auparavant étoit d'or, étoit déja devenu bouë. La plûpart se précipitoient tous nuds, & si minces qu'on auroit dit en voyant leurs épaules, qu'elles avoient été mises au pressoir; quelques-uns tomboient par les fenêtres de la cuisine, & donnoient tous du nez en terre. Il en sortit un seul par la porte; Critile en fut dans une si grande admiration, qu'il courut à lui, pour lui en faire compliment. Il lui témoigna que pour plusieurs raisons, il souhaitoit avec passion d'avoir l'honneur de le connoitre. Certes, lui dit cet homme, j'ai l'idée de vous avoir vû quelque part; ne vous appellez-vous pas Critile? Ouï, répondit Critile, & vous comment vous nommez-vous? Ne vous souvient-il

 plus

plus, lui repliqua cet homme, que nous nous sommes vû ensemble chez la sage Artemie? Il est vrai, je vous remets, vous étes Bias, *celui qui portez tout avec vous*. C'est moi-même, lui dit-il. Comment, dit Critile, avez-vous pû vous échaper de ce lieu-là? De la même maniére, reprit-il, que je te détacherai si tu veux. Regarde tous ces nœuds d'aveuglement qui tiennent la volonté avec un ouï; ils se défont avec la même facilité par un non. En même tems Critile se vit entiérement dégagé de ses liens. Mais dis moi, ô Critile, comment as-tu fait pour ne pas entrer en ce Palais? J'ai suivi, reprit-il, les conseils d'Artemie, & je n'ai pas voulu mettre les pieds dans aucun apartement, que je n'en eusse vû le bout. O homme heureux! s'écria cet homme, non, je suis trompé en te nommant homme, tu es quelque chose de plus; mais dis-moi qu'est devenu ton camarade, ce jeune homme qui étoit avec toi? C'est de quoi, lui répondit Critile, je voulois te parler, & te demander si tu ne l'as point vû là dedans; il s'y est jetté à corps perdu. Je crains, continua-t-il, qu'il ne soit

traité comme les autres. Par quelle porte eſt-il entré, lui demanda ce Sage ? Par celle du plaiſir, lui répondit Critile. C'eſt la pire de toutes, il en ſortira bien tard, le tems & ſa paſſion le conſumeront de toutes maniéres. N'y auroit-il point, demanda Critile, quelque remede à y aporter ? Il y en a un, dit le Sage, aiſé & difficile en même tems. Comment cela ſe peut-il faire ? En voulant faire comme moi ; ſans attendre qu'on le jette dehors : il faut qu'il ne ſoit ſenſible qu'au vrai honneur, & au ſolide bien ; de cette maniére il ſortira par la porte, & ne ſera point jetté par les fenêtres. Je voudrois, lui dit Critile, te ſupplier, ſi j'oſois le faire, de retourner là dedans, afin de détromper, & délivrer ce pauvre innocent. Cela ſeroit inutile, lui répondit le Sage, car encore que je le trouvaſſe, & que je lui parlaſſe, il ne m'en croiroit pas, tu en aurois plutôt raiſon que moi. J'y entrerai bien, dit Critile, je me ſens ferme la-deſſus ; mais je crains que comme je ne connois pas les lieux, je ne travaille en vain, & ne le puiſſe trouver ; outre que nous courrions riſque tous deux de nous

perdre. Faiſons une choſe, allons y enſemble vous & moi, vous comme expert me guiderez, & moi comme ami je le convaincrai. L'avis lui parut bon, mais la difficulté fut de l'executer; car la garde qui étoit à la porte, connoiſſant ce Sage pour un homme ſuſpect, l'arrêta au paſſage; elle voulut ſeulement laiſſer entrer Critile, en diſant qu'elle avoit cet ordre-là, elle le preſſa même de paſſer, mais il n'en voulut rien faire; au contraire, il ſe retira pour aller rejoindre le Sage, & prendre avec lui de nouvelles meſures. Cependant ils s'informerent exactement de toutes les iſſuës, & de toutes les entrées de la maiſon. Enfin, Critile voyant qu'il étoit impoſſible d'y entrer autrement que par la porte, il ſe réſolut de paſſer tout ſeul; mais quand il fut à moitié chemin, il retourna ſur ſes pas. Il dit au Sage; j'ai ſongé à un expedient: changeons d'habits, prens le mien fort connu d'Andrenius, & ſous ce déguiſement, tu pourras tromper la garde, je demeurerai avec le tien aux environs. L'invention plût au Sage, & ſous l'habit de Critile il entra.

Critile étant resté dehors, ne s'occupa qu'à observer ce qui s'y passoit; il en voioit tomber, qui ne demeuroient pas un moment dans le lieu de leur chute: il vit un prodigue, que des femmes précipitoient d'un balcon de roses dans un hallier d'épines; ce malheureux étoit nud. Il en vit d'autres qui tomboient plus lentement, mais quand une fois ils étoient tombez, ils demeuroient toujours couchez sur la terre. Ceux qui tomboient de l'apartement des Armes, poussoient des cris terribles. Critile étoit attentif à ces tristes spectacles, lors qu'il aperçut Andrenius à la fenêtre des fleurs, il craignit qu'il ne se précipitât comme les autres; il n'osa pourtant l'apeller par son nom, de peur d'être découvert, il se contenta de lui parler par signes. On verra dans le Chapitre suivant, comment il descendit.

# CHAPITRE XI.

## *Le Golfe de la Cour.*

QUi voit un Lion, les voit tous: qui voit une Mouche à miel, de même; mais qui voit un homme n'en voit qu'un, encore ne le connoit on gueres. Tous les tigres sont cruels, tous les pigeons sont simples, mais chaque homme est d'un naturel differrent; les genereux aigles engendrent toujours leurs semblables, au lieu que rarement les grands hommes laissent des enfans dignes d'eux. L'on voit souvent aussi que les peres de peu de merite produisent d'illustres enfans; tant il est vrai, que chaque personne suit son panchant, & a ses maniéres particulieres. La prévoiante nature a voulu diversifier les visages, afin que chaque homme fût connoissable par lui-même, par ses actions & par ses vertus, & qu'on ne fit point d'équivoque enprenant les uns pour les autres, les bons pour les méchans, les mâles pour les femelles, & qu'on ne pût sous la figure & l'aparence d'autrui cacher les malices particuliéres.

Les uns s'attachent à connoitre les differentes qualités des ſimples, & des herbes ; mais il ſeroit bien plus néceſſaire de connoitre celles des hommes, avec leſquels on eſt obligé de vivre & de mourir ; puis qu'il n'eſt que trop véritable, que tous ceux que nous croyons hommes, ne le ſont point. Ce ſont des monſtres encore plus horribles que ceux que l'Antiquité a imaginez ; s'ils ſont vieux, ils n'ont point de prudence ; s'ils ſont jeunes, ils ſont ennemis de la ſujettion ; ſi ce ſont des femmes, elles ſont ſans pudeur ; s'ils ſont riches, ils ſont ſans pitié ; pauvres, ſans humilité ; maitres, ſans mérite ; peuple ſans patience ; en un mot, ils ne ſont hommes qu'en aparence.

Le Sage qui étoit entré dans le Palais, ſous les habits de Critile, trouva Andrenius, & pendant que Critile l'attendoit à la porte, il le conduiſit à la fenêtre : il lui ôta la couronne de fleurs qu'il avoit ſur la tête ; & après l'avoir rompuë, il en attacha les cordons les uns avec les autres, & en fit comme une corde, avec laquelle il le fit deſcendre heureuſement juſques à terre. En même tems le Sage le ſui-

vit, & ils allerent ensemble rejoindre Critile. Il ne s'amuserent point en discours & en caresses inutiles, ils partirent aussi-tôt, & marchérent à la hâte. Andrenius tournant la tête vers la fenêtre, dit ces paroles; je vois encore l'échelle de ma liberté, je la laisse comme un monument qui aprendra à fuir les écueils que j'ai heureusement évitez.

Quand ils furent un peu éloignez, Critile adressant la parole au Sage: quelle est, dit il, cette maison? aprens nous ce qu'on y fait, & pourquoi elle a été bâtie? Le Sage lui prenant la main, & regardant Andrenius: sachez, dit-il, que cette demeure est *l'Hôtellerie* * du monde, que la porte par où on y entre promet toutes sortes de plaisirs, & que celle par où on en sort ne donne que chagrins & que peines; que l'agréable trompeuse qui y regne est la Volupté, l'amie des vices, celle qui enchaine tous les hommes, & qui s'empare le plus souverainement de leur esprit. Elle les captive, elles les loge, & les distribuë, les uns dans la partie la plus élevée de l'orgueil, les autres dans la plus basse de la paresse; mais pas un



* Le Palais de la Volupté.

au milieu, parce qu'il n'y a point de milieu dans le vice : tous y entrent, comme vous avez vû, en chantant, mais tous en ſortent en ſoupirant; le ſeul moien de n'en être point précipité, eſt de conſiderer où ſes charmes ſe terminent. J'ai l'obligation, dit Andrenius, aux conſeils de la ſage Artemie, d'avoir trouvé le moien d'en ſortir. Et moi, repliqua Critile, j'ai encore mieux fait de n'y être point entré, j'irois plus volontiers dans les maiſons de la triſteſſe, que dans celle du plaiſir ; perſuadé, que les Fêtes & les contentemens ſont les *vigiles* des chagrins. Croi-moi, Andrenius, qui commence par les joies, finit par les larmes; marchons toujours avec circonſpection : car tous les chemins ſont pleins de pieges, ils ne conduiſent qu'à la demeure des foûs, d'où l'on ne peut ſortir qu'en ſe précipitant. Dieu vous délivre, leur dit le Sage, de tout ce qui commence par les plaiſirs ; ne prenez jamais le chemin le plus battu, ni le plus aiſé, conſiderez-en toujours la fin, & les difficultez.

On dit que la Fortune avoit deux enfans * bien differens en tout, car l'aîné

* Le Bien & le Mal.

né étoit auſſi beau, que le cadet étoit mal fait; leurs inclinations ne dementoient point les diſpoſitions du corps. Le premier avoit le teint ſi vif & ſi fin, qu'on eût dit que le Printems y étoit peint; ſon viſage étoit un tiſſu de roſes & de lis, ſur lequel paroiſſoit la figure d'un grand G. qui veut dire, *gracieux*, *galant*, *de bon gout*, *grand*, *glorieux*. L'autre au contraire, étoit d'un regard farouche, avec un teint échauffé, ſur lequel étoit la figure d'une F. qui vouloit dire, *fripon*, *fier*, *furieux*, *fou*, *fauſſaire*. Le premier trouvoit par tout des gens qui lui faiſoient des careſſes: on le ſuivoit, on ſe croyoit heureux de le voir, & encore plus de l'aprocher. Le ſecond tout au contraire étoit en horreur à tout le monde, & on lui fermoit par tout la porte; il ne trouvoit d'azile que ſous les auvents & les goutiéres; au lieu des careſſes qu'on faiſoit à ſon frere, on ne lui donnoit que des coups; perſonne en un mot ne pouvoit le ſouffrir. Ne pouvant plus ſe ſuporter lui-même, il ne voyoit point d'autre parti à prendre, que de ſe précipiter; il aimoit mieux mourir une ſeule fois, que de vivre en

mou-

mourant toûjours ; mais comme la discretion est le fruit de la melancolie, il pensa que le tems finiroit ses peines sans emploier la violence, & que peutêtre après tout il pourroit trouver quelque soulagement à ses peines : il savoit d'ailleurs combien la tromperie avoit de pouvoir dans le monde, & les prodiges qu'elle operoit tous les jours ; il résolut de l'aller chercher, & d'implorer son secours. Il crut que la nuit étoit le tems le plus propre pour la trouver, il aprenoit qu'elle étoit en mille endroits, sans la pouvoir découvrir. Dans cette inquietude il se persuada qu'il la trouveroit, seurement chez les Trompeurs, c'est pourquoi il alla premierement chez le Tems ; le Tems lui dit qu'elle n'étoit pas chez lui, & que s'il trompoit ce n'étoit point son intention ; qu'il étoit au contraire très-capable de détromper, mais qu'on ne vouloit pas le croire. De là il alla chez le Monde ; le Monde lui dit qu'en nulle occasion il ne trompoit, quelque desir qu'il en eût, mais que c'étoit les hommes qui se trompoient eux-mêmes : ils s'aveuglent, dit-il, & veulent se tromper. Il alla

la

la chercher chez le Menſonge qu'il trouva par tout; le Menſonge lui demanda ce qu'il cherchoit. Toi même, lui répondit-il. Paſſe ignorant, reprit le Menſonge, ne ſais-tu pas qu'il eſt inutile de me rien demander, puiſque je ne dis jamais la verité. Puiſque cela eſt, reprit ce malheureux, ce ſera donc la verité qui m'enſeignera ce que je cherche; mais où la trouverai je? & ſi je ne puis découvrir la Tromperie, à plus forte raiſon je ne dois jamais trouver la Verité. De là il alla chez l'Hypocriſie, mais l'Hypocriſie le voiant, tourna la tête, hauſſa les épaules, fronça la bouche & les ſourcils, leva les yeux au Ciel, & pouſſa un ſoupir; elle l'aſſura qu'elle n'avoit jamais connu la Tromperie ni parlé à elle; mais, ajouta-t-elle, je m'étonne que vous ne puiſſiez trouver la véritable demeure de la Tromperie, vû que tout le Monde en eſt rempli. Si vous m'en croiez, vous irez en Arragon, vous y trouverez ſans doute la Tromperie dans les mariages. Il y alla, & quand il y fut, il la demanda à un mari & à une femme: mais ils répondirent tous deux qu'il y avoit eu dans leur maria-

ge tant de menteries de part & d'autre, qu'ils ne pouvoient pas dire précisément lequel des deux étoit le trompé. Allez plutôt, dirent-ils, chez les Marchands, vous la trouverez plus surement, car elle fait d'ordinaire le plus solide appui de leur negoce, qui n'est, à le bien prendre, qu'usure, mensonges & tromperies visibles ou colorées, moyens funestes pour dépoüiller leurs debiteurs, & apauvrir ceux qui passent par leurs mains. Il alla chez les Marchands, mais les Marchands répondirent que personne ne doit se plaindre de la tromperie, où on sait bien qu'il y en a; ils le renvoierent donc chez les Artisans. Il alla de Boutique en Boutique, mais les Artisans nierent tous qu'ils usassent de tromperies; puisque tout ce qu'on pouvoit leur reprocher étoit attaché au métier, & qu'ils l'avoient apris des maitres. Ce pauvre garçon étoit desesperé; il ne savoit plus que faire: où irai-je donc, disoit-il, pour trouver la véritable demeure de la Tromperie? après ce que j'ai fait, je doute de la pouvoir rencontrer chez les Diables mêmes. Néanmoins il ne se rebuta pas tout-

tout-à-fait, ſur tout quand il ſe reſſouvint de Genes: mais cette Ville ſe fâcha cruellement, & ſe récria comme une deſeſperée, en diſant, moi être trompeuſe! peut-on m'en faire le reproche? ce ſeroit bon ſi je m'en cachois, & ſi je ne m'en expliquois pas clairement: Attend-on de moi autre choſe? non certes, quand je trompe, perſonne n'y eſt trompé; & cependant, quoi qu'on me connoiſſe ſur ce pied-là, j'ai encore pour moi les premiéres Puiſſances; je ſai faire rechercher par tout mon alliance & mon amitié. De là ce malheureux prit une autre reſolution, il ne chercha plus la Tromperie chez les Trompeurs, il alla chez les Trompez, chez les hommes de bien, les ſimples, & les credules; mais ils dirent tous qu'il ſe trompoit lui-même, en voulant chercher les Trompez, puiſque pour les trouver il falloit aller chez les Trompeurs mêmes, étant vrai, que celui qui trompe, ſe trompe le premier; c'eſt lui qui en ſouffre le plus, & qui en porte la plus grande peine. Ce raiſonnement le jetta dans un plus grand embarras: quoi, diſoit-il, que veut dire

tout

tout cela ? les Trompeurs me renvoient chez les Trompez, & les Trompez chez les Trompeurs, pour y trouver les Trompez; à ce compte-là, les uns & les autres logent la Tromperie sans le penser. Sur ces entrefaites, la Sagesse le rencontra & lui dit, miserable, ne vois tu pas que tu perds ton tems, & que tu te cherches toi-même? car qui cherche à tromper, est lui-même la tromperie, & qui la découvre la fait evanoüir; va plutôt chez quelqu'un de ceux qui se trompent eux-mêmes. Il entra donc en la maison d'un Presomptueux, d'un Avare, & d'un Envieux: il les trouva dans une grande dissimulation, avec beaucoup d'affectation de la verité; il leur aprit ses malheurs, & les consulta sur les remédes qu'il y pouvoit trouver. Là il connut clairement la Tromperie qui lui dit, je voi à ta mauvaise mine, que tu es toi-même le malheur, tu es la malice la plus effroiable, encore plus même que tu ne parois; mais ayes bon courage, car l'habileté & la diligence ne te manqueront pas; je suis bien aise que tu me fasses naître l'occasion de manifester mon pouvoir, & mon cre-

dit;

dit; il n'eſt plus queſtion que du perſonnage que nous ferons tous deux, ſoutiens-toi ſeulement : car ſi le premier principe de la Medecine eſt de connoitre la cauſe de la maladie, je comprens aiſément le ſujet de tes inquietudes, & les moyens de te ſatisfaire, & cela par raport à la connoiſſance que j'ai des hommes, quoi qu'ils ne connoiſſent pas qui je ſuis. Je ſai bien de quel pied leur mauvaiſe volonté les fait broncher: ſois perſuadé que ce n'eſt pas à cauſe de ta malice, qu'ils te haïſſent; mais bien à cauſe que tu ne le ſais pas cacher, que tu es mal mis, que tu as un habit déchiré. Si tu étois couvert de fleurs, ils t'aimeroient. Mais laiſſe moi faire, je ſaurai ſi bien tourner les choſes, que je te ferai autant aimer de tout le monde, que ton frere en ſera haï; le moyen en eſt déja dans mon eſprit: tu ne feras pas le premier ni le dernier qui éprouvera ce que je ſai faire. Après ce diſcours, elle le prit par la main, ils allerent enſemble chez la Fortune. Elle la ſalua avec les complimens ordinaires, il ne lui falut pas beaucoup d'efforts pour l'éblouïr, puis qu'elle eſt aveugle, elle lui preſenta

ſenta ce jeune homme pour être ſon guide, elle lui exagera ſes bonnes qualitez & tout enſemble ſa pauvreté; elle ſe rendit garante de ſa fidelité à ſon ſervice, qui ne lui ſeroit pas inutile, aſſurant qu'il étoit un des plus adroits & des plus ruſez qu'il y eût; qu'au reſte il ne lui demandoit point d'autres gages que quelque *avanture de fiefs*. Elle ne ſe trompoit pas, car il n'y a point de ſi bon revenu, qui vaille les mains d'un Ambitieux en place. Sous ce portrait la Fortune le reçut en ſa maiſon.

Il commença d'abord à renverſer toutes les regles les mieux établies, ſans rien laiſſer à ſa place: il guidoit la Fortune tout à rebours; car quand elle vouloit aller chez un homme de vertu, il la menoit chez un ſcelerat, & de là chez un autre encore plus méchant. Quand il falloit qu'elle allât vîte, il la retenoit: quand elle devoit marcher avec circonſpection, elle voloit; quand elle vouloit faire du bien à un Sage, il faiſoit en ſorte que le ſot l'obtenoit: la faveur deſtinée pour le brave, étoit accordée au poltron & au lâche, de maniere qu'il la faiſoit ſe tromper en toutes rencontres; ſur tout

 dans

dans les diſtributions des biens & des honneurs ; le plus judicieux devenoit le plus pauvre & le plus mépriſé, mais le plus extravagant étoit le plus favoriſé, & le plus élevé ; combien de faux pas ne lui a-t-il point fait faire ? Il fit tomber les plus grands hommes dans le tems qu'ils étoient le plus néceſſaires, témoin le Marquis d'Aytonne : il reduiſit à la mendicité ceux qui meritoient les plus grandes recompenſes ; il excuſoit les plus grands marauts, en diſant qu'il étoient dignes du ſiécle de Leon dix, & de François premier ; il fit diſgracier cruellement les plus grands Miniſtres, & les plus grands Capitaines ; il faiſoit la guerre ſans eux, & expoſoit par ce moien tous les Etats ; il fit tuer un Dom Martin d'Arragon, & donner le Chapeau de Cardinal à un fripon ; il rioit pendant que tout le monde pleuroit de la perte des plus grands hommes. Il eſt vrai qu'il procura à la Monarchie d'Eſpagne de très-grands avantages, comme la proprieté des Indes, pluſieurs autres Roiaumes, & beaucoup de Victoires, mais tout cela d'une maniere que la France en devint plus riche, & plus puiſ-

puiſſante que l'Eſpagne même. Il diſoit pour ſon excuſe, que c'étoit à cauſe que la ſemence des Sages étoit perduë en Eſpagne, & celle des fous en France, & afin de faire diſſiper les plaintes qu'on avoit ſujet de faire de cette conduite, il fit gagner quelques Batailles à la Republique de Veniſe, ſur la puiſſance Ottomanne. Dans cette ſituation, qui lui faiſoit trouver tout facile, il ſongea à exécuter ſon premier deſſein. Il avoit obſervé lors que la fortune depoüilla ſes deux enfans, le lieu où elle avoit mis leurs habits, parce qu'elle ne voulut les confier à perſonne, & avoit toujours eu un grand ſoin de les tenir cachez & ſeparez, afin de ne les pas confondre. Il apella en cette occaſion la Tromperie à ſon ſecours; par ſon moien & ſans être découvert, il les changea de place: il mit ceux du bien dans celle du mal, & ceux du mal en la place du bien. Le lendemain la Fortune auſſi peu ſoigneuſe que peu clair-voiante, donna ſans reflexion à la Vertu un habit d'épine, & au Vice un habit de fleurs: de cette maniere il devint agréable, il n'eut plus beſoin de diſſimulation ni

du ſecours de la Tromperie, il fut ſuivi de tout le monde, & reçû par tout ſous l'aparence du bien: pluſieurs néanmoins connurent par experience qu'ils s'étoient abuſez; ils en avertirent leurs amis, qui ne les voulurent jamais croire. Depuis ce jour malheureux la Vertu & le Vice ont changé de face, & tout le monde en a été abuſé; on s'eſt laiſſé ſeduire par l'apas trompeur des plaiſirs, & on a reconnu trop tard qu'on s'étoit trompé, on s'en repent ſouvent inutilement, & on tâche quand il n'eſt plus tems de trouver le bon chemin.

Au contraire ceux qui ſont aſſez heureux, pour ſuivre conſtamment le chemin de la vertu, quoi que les commencemens en ſoient difficiles, & ſemez d'épines, arrivent à la fin au véritable bonheur; ils ſentent toujours en eux-mêmes une paix, & une joie ſecrete, fruits aſſeurez de la bonne conſcience. La beauté qui charme ſous l'aparence & l'ornement des fleurs, paroit peu de choſe quand on regarde les infirmitez qui l'accompagnent: elle ne plait que par ſa jeuneſſe, mais avec quelle promptitude s'évanouit-elle!

L'Am-

L'Ambitieux trouve tout ſon bonheur à poſſeder un titre de dignité ; la marque dont il ſe pare, s'imprime juſques au plus profond de ſon cœur, parce qu'il ſe croit en conſideration dans le monde ; mais le poids en eſt bien peſant. La vengeance fait un grand plaiſir au Vindicatif, il ſe mire dans le ſang de ſon ennemi ; au contraire s'il ne peut ſe ſatisfaire, il demeure toute ſa vie dans des chagrins & des peines mortelles. Le Riche qui ne peut prendre que de l'eau à ſon voiſin, la trouve très-ſavoureuſe ; il n'eſt jamais content qu'il ne l'ait entierement dépoüillé du peu qui lui apartient, mais la reſtitution lui coûtera cher. Le Gourmand ſavoure avec délices les mets & les vins exquis : mais ce plaiſir ſe convertit bien tôt dans les douleurs d'une cruelle goutte. Le Luxurieux ne perd aucun moment pour ſatisfaire ſes deſirs brutaux, mais les maux & la maigreur de ſon corps, ne le convainquent que trop de ſon erreur, & de ſa folie. L'Avare amaſſe plûtôt des épines que des richeſſes, puis qu'elles ne lu laiſſent aucun repos, & qu'il ne s'aperçoit qu'il les poſſede que par les coups

 piquants

piquants que son cœur en souffre. Tous ces gens-là croient chacun en leur particulier & en leurs manieres avoir en partage le bon goût, ils se trompent; ils prennent l'ombre pour le corps, & la peine pour le plaisir; c'est aussi la recompense que leur fait meriter leur aveuglement, & leur opiniâtreté. Mais il en est tout autrement de ceux qui s'élevent à la vertu. L'abstinence leur est agréable, puis qu'elle entretient la santé du corps, & la nourriture de leur ame.

Nos Voiageurs étoient déja à la vûë de la Cour, & Andrenius regardoit attentivement la Ville de Madrid, lors que le Sage lui demanda, que vois-tu? Je voi, répondit-il, *Rhea* la mere des Nations, je voi *la Couronne des deux Mondes*, *le centre des Roiaumes*, *le joiau des deux Indes*, le *nid* du Phenix, & la *Sphere du Soleil Catholique.* Pour moi, dit Critile, je voi une Babylone en confusion, un Paris en immondices, une Rome pleine d'agitations & d'intrigues, une Palerme remplie de gouffres de feu, une Constantinople couverte de broüillards, une Londres produisant des pestes, &

une

une Alger menaçant d'esclavage. Quant à moi, dit le Sage, je voi Madrid comme la mere de tout ce qui est bon, en la regardant d'une maniere; & en la regardant d'une autre, elle me paroit une cruelle marâtre : comme toutes les perfections se trouvent à la Cour, les vices s'y trouvent aussi; car tous les hommes qui y abordent de toutes parts, n'y aportent jamais ce qu'il y a de plus mauvais. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, je n'y entrerai point. En disant ces paroles, il s'en retourna, & quitta ces deux amis qui ne purent le retenir.

Ils entrerent par la grande ruë de Tolede. Ils aperçûrent d'abord une de ces Boutiques, où la Science est mise à l'encan. Critile s'en aprocha, & demanda au Libraire, s'il n'avoit point un *peloton* d'or à leur vendre. Le Libraire ne l'entendit point, car d'ordinaire ces gens-là ne savent autre chose que le titre de leurs Livres, ils n'aspirent point à être plus savans. Mais un homme qui étoit dans cette Boutique, (*homme gradué Courtisan par le nombre de ses années*) dit au Libraire; Ces Messieurs vous demandent une bous-

ſole pour naviger ſeurement dans le Golfe ſi difficile, & dangereux de la Cour. Le Libraire l'entendit encore moins, il répondit qu'il ne vendoit ni or ni argent, mais ſeulement des Livres, marchandiſe plus précieuſe que l'or. Voyons, dit Critile, s'il n'y en auroit point quelqu'un qui nous pût aprendre le moyen de ne nous pas perdre dans ce labyrinthe de la Cour. Je comprens, Meſſieurs, leur dit le Libraire que vous étes ici nouvellement débarquez; c'eſt pourquoi prenez la peine de voir ce petit Livret, il vous aidera merveilleuſement à parvenir au port de la felicité. C'eſt ce que nous cherchons, dit Critile. Vous l'avez, repliqua le Libraire; je lui ai vû faire des prodiges, car c'eſt *l'Art* de rendre les perſonnes accomplies & capables d'une agréable converſation. Critile prit le Livre, & lut le titre qui étoit le *Galatée Courtiſan*; combien vaut-il, demanda Critile? Il n'a point de prix, répondit le Marchand, mais il en donne infiniment à ceux qui le liſent: nous ne vendons point ces ſortes de livres, nous les loüons ſeulement pour deux écus. A cette propoſition le Courtiſan ſe prit

à

à rire; dont le Libraire se trouva offensé, & lui demanda la raison. Je ris, dit-il, de ce que tu dis, & du pouvoir que tu donnes à ton Livre. Je dis vrai, repliqua le Libraire, le *Galatée* n'est autre chose qu'un Art racourci pour former l'honnête-homme, c'en est le plus seur *A. B. C.*; c'est comme un ressort doré, qui fait jouer le personnage qu'il faut faire à la Cour. Quoi que petit, il ne laisse pas d'operer de grands effets, il enseigne à avoir du mérite. C'est ce qu'il fait le moins, dit le Courtisan; il est vrai, ajouta-t-il, qu'il pourroit valoir quelque chose, si l'on pratiquoit le contraire de ce qu'il enseigne; ce Livre étoit bon du tems de nos peres, lors qu'on se servoit d'arbaletes, non à présent: croyez-moi, ses leçons ne servent de rien. Pour vous en désabuser, examinez la premiere; il dit, *que quand le Courtisan vous parle, il ne faut point le regarder fixement*, comme si ses yeux imprimoient toujours quelques misteres, mais qu'il le faut regarder à la poitrine: n'est-ce pas là à votre avis une belle regle pour aujourd'hui, où la langue n'est plus du tout attachée au cœur? il au-

roit eu raiſon ſi ce que ſouhaitoit Momus fut arrivé, ſi les hommes avoient eu une petite fenêtre à l'eſtomac, afin de voir ce qui eſt dedans; or comme cela n'eſt pas, l'on ne ſauroit mieux faire que de les regarder en face le plus attentivement qu'il eſt poſſible: ils ſavent ſi bien ſe compoſer, que les plus habiles s'y trompent preſque toujours; on donne rarement dans le vrai point de leur intention, il n'y a point de regles qui aprennent à y lire. Tout ce qu'on peut faire eſt d'obſerver ſi l'on change de couleur, ſi l'on fronce les ſourcils, & ſi l'on ne peut rien deviner au mouvement des yeux, moiens uniques de ſonder les cœurs. Une autre de ſes regles ne me fait pas moins rire toutes les fois que je la lis. Elle veut que quand on s'eſt mouché, on regarde dans le mouchoir, comme ſi c'étoit des perles ou des diamans qui fuſſent tombez du cerveau. Tout cela, dit Critile, n'eſt qu'une précaution qu'il ne faut pas condamner, on ne peut en avoir trop dans les choſes qui ne ſe peuvent certainement connoitre. Le Courtiſan ne repliqua rien, mais il dit ſeulement, l'Auteur me

par-

pardonnera, ſi je croi qu'il auroit mieux fait de donner des enſeignemens tout contraires. En effet, il ne faut qu'examiner les hommes comme ils ſont, & on connoitra en les conſiderant, qu'il y a des preſomptueux ſans merite, des Docteurs ſans raiſon, avec tous leurs raiſonnemens, ſi ignorans qu'ils ne peuvent pas diſcerner leur main droite. On verra qu'un autre ſe glorifie à faux d'être prudent & habile; qu'une femme ſe croit toujours belle, & que tout ce qui la fait paroitre, n'eſt qu'affectation & artifice. Alexandre ſe perſuada qu'il étoit fils de Jupiter, mais enfin il s'en détrompa, & connut qu'il étoit ſuſceptible de corruption, & enfant de la bouë; toute ſa prétenduë Divinité s'évanoüit pour faire place aux foibleſſes de l'humanité; ſa vanité s'en alla en fumée, & ſon corps en pouſſiere. Plus on cherche la gloire, & plus on eſt affoibli; nous ferions bien mieux de nous connoitre; car au fond qui ſommes-nous? des ſacs de puanteur, des enfans quand nous ſommes jeunes, des enflures & des *apoſtumes* quand nous ſommes hommes, & des flegmes quand

nous sommes vieux; c'est à quoi l'homme de Cour ne peut jamais penser, il affecte au contraire tant de propreté, que c'est selon lui une indecence impardonnable, que de se mettre les doigts dans les oreilles, pour en ôter l'ordure. Ce seroit une horreur de la tortiller, & de l'arondir dans ses doigts pour la mieux jetter : je vous demande, Messieurs, qui est celui qui voudroit faire cela? tout le monde aime mieux laisser cette ordure dans l'oreille, que d'y toucher. Il n'en est pas de même des ongles; on se fait une bien-séance dans le milieu d'une Assemblée, de tirer son étui de sa poche, & d'y prendre délicatement les ciseaux pour se les couper devant tout le monde; je trouve qu'il n'y a pas plus de raison à défendre l'un qu'à permettre l'autre : mais je pardonnerois plus volontiers à ces personnes charitables, qui vont dans les Hôpitaux couper les ongles aux pauvres malades, d'aller faire cet office dans les maisons des riches, & empêcher qu'avec leurs griffes & leur dureté, ils ne dépoüillent tant de pauvres gens qu'ils reduisent impitoyablement à ce misérable état. Mais

pour

pour revenir à ce Livre, je n'approuve pas beaucoup la regle qui veut qu'en tout tems, & avec toute ſorte de perſonnes, on ſoit nud tête; on n'eſt liberal qu'en courtoiſies, & en révérences: non ſeulement on aprend à la Cour à ôter le chapeau, mais encore le manteau, & ſouvent juſques à la chemiſe. C'eſt dans ce point de doctrine qu'on eſt le plus ponctuel, comme auſſi dans l'art d'écornifler, où l'on excelle plus qu'en autre lieu du monde. Cependant rien n'eſt plus indigne d'un honnête-homme, ni plus opoſé à la morale; bien loin de l'ordonner, je voudrois le défendre; cette loi porte encore que quand on ſe promene, il ne faut jamais fouler aux pieds avec deſſein les traces, ni les ſignes que les autres ont fraiées, & qu'il vaut mieux marcher au bord du chemin ſur les talus en danger de tomber, qu'au milieu plus aſſeuré; elle devroit bien plutôt, dit-il, conſeiller au Courtiſan de ne pas mépriſer les Loix de Dieu, & de ſe contenir ſagement dans les bornes de ſon état. L'on défend pareillement de parler tout ſeul, comme étant une marque de

folie; cependant avec qui peut-on plus seurement s'entretenir qu'avec soi-même? a-t-on un ami plus fidéle, & qui nous dise mieux la verité? Il faut écouter sa conscience, & en prendre conseil, tous les autres trompent, elle seule est sincere. J'aprouve néanmoins une leçon de ce Livre, qui veut qu'on écoute tout en faisant le sourd, particulierement les choses qui sont les plus importantes; que pendant que l'un dort, l'autre doit veiller: il y a des hommes, qui quoi que les affaires soient toutes digerées n'y peuvent entrer, ils ne sont jamais capables de raison; en cet état à quoi sont-ils propres? qu'esperent-ils devenir? il faut que les paroles aient du poids & de la force, afin qu'elles profitent à ceux qui les entendent. La gravité & la prudence reglent le ton de la voix, par raport à ceux à qui on parle, *il ne faut point de paroles de soie pour des oreilles de bure.* Ce bel Auteur défend aussi qu'on fasse des gestes en parlant. Pour moi je tiens le contraire: souvent par l'action on s'explique mieux que par les paroles; il faut toujours dire la verité, & la sceller de la main; le geste aide à

l'élo-

l'élocution & à l'agrément, il prepare même à l'attention. Quand on ouvre la bouche, il ne faut point qu'elle jette feu & flame, c'est une marque qu'elle va médire. Elle ne doit point aussi écumer, cela sent la colére. Il ne faut jamais s'emporter jusqu'à vomir du poison; ce caractére ne convient pas aux honnêtes gens: la moindre parole peut causer des effets funestes. Dieu nous garde des coups de langue, & des médisans. Il est vrai qu'il y a des gens assez ridicules, qui en gesticulant mettent la main sur l'estomac de ceux à qui ils parlent, & même si fort que quelquefois ils arrachent les boutons de leur justaucorps; ils veulent sans doute tâter si le cœur bat bien fort; & savoir s'il est un peu émeu de ce qu'ils disent. Quant à la regle sur la maniere de manger, elle n'est pas plus judicieuse que les autres, elle n'est pratiquée en aucune Republique, non pas même en celle de Venise; elle est du tems passé, en ce qu'elle défend de se remplir trop la bouche, parce que la figure en est desagréable, aussi bien que de ceux qui l'ouvrent trop en riant; elle retranche aussi les éclats de rire; de

même que les *rots*, eſtimant qu'en cela il y a plus de groſſiereté que de néceſſité : pour moi je ne les condamne point, c'eſt autant de vent qui ſort, car la plupart ne ſont inſuportables que pour en avoir trop, & l'on peut dire que plus les hommes ſont pleins, plus ils ſont vuides; plût à Dieu qu'ils puſſent tout d'un coup évacuer tout le vent qu'il y a dans leurs têtes! & je croi qu'on ne dit, Dieu vous aſſiſte, à ceux qui éternüent, que pour leur faire un compliment ſur ce qu'il les décharge de leur vent. L'on connoit par la puanteur de l'haleine combien l'air ſe corrompt, quand il n'eſt pas dans ſon lieu. Un conſeil me paroit de bon ſens dans ce *Galatée* ; il me confirme dans le proverbe qui dit, qu'il n'y a point de ſi méchant Livre, où il n'y ait quelque choſe de bon : il donne à ſon Courtiſan pour precepte capital, *qu'il faut toujours employer toute ſon induſtrie*, pour ne pas manquer des biens de la fortune; moiens uniques de vivre commodément & avec éclat : que c'eſt ſur ce fondement, que l'on doit élever la ſtatuë du parfait Courtiſan, aiant pour ornement la galanterie, la diſcre-

diſcretion, les belles manieres, en un mot toutes les bonnes qualitez d'un habile homme; car il eſt certain que s'il eſt pauvre, il n'aura jamais la réputation d'un homme entendu, de galant, d'honnête, ni de bon goût; voilà tout ce qui me plait davantage dans le Galatée.

Au reſte, lui dit le Libraire, ſi ce Livre vous paroit ſi peu utile, que ne donnez-vous vous-même de meilleures inſtructions, plus ſolides, & plus profitables? vous ne donnez ſimplement qu'en écorce le portrait de vos grands hommes. Il eſt vrai, répondit-il, parce que je n'ai pas trouvé des ſujets dignes d'une plus grande explication; autrement j'aurois commis la même faute que le Cordonnier, qui donna à un Nain des ſouliers, qui n'étoient faits que pour un Geant: mais puis que préſentement je puis m'ouvrir hardiment ſur tout ce que je penſe, & tout ce qui eſt de la Cour devant ces Meſſieurs qui me paroiſſent avoir du mérite, je ne craindrai point de dire que le meilleur de vos Livres, pour ceux qui arrivent à la Cour, eſt la célébre Odyſſée d'Homere; il a dépeint la Cour ſous la figu-

figure d'un Golphe dangereux ; ſous le nom de Scilla, ſous les Syrenes à viſages de femmes, & à queües de poiſſon, ſous l'Enchantereſſe Circé dans ſon iſle, & ſous le ſuperbe Cyclope dans ſa caverne. Tout cela n'eſt autre choſe que la Cour, Scilla pour les tromperies, & Caribde pour les menſonges ; les femmes ſuivies de tant d'hommes aſſujettis par leurs airs compoſez & diſſolus, ne ſont au fond que de véritables Syrenes ; il ne ſuffit pas au judicieux Ulisſe de s'être bouché les oreilles, il falut encore qu'il s'attachât au mât du vaiſſeau, c'eſt-à-dire, à la vertu & à la raiſon ; par ce moien il évita ces enchautemens, il ſçut toujours gouverner le vent, & il arriva à bon port ; au lieu que la plûpart des autres, qui avant que d'avoir donné dans cet écueil étoient des hommes, ſont devenus des bêtes. Que ne peut-on point dire du grand nombre de ces Cyclopes auſſi ignorans qu'arrogans; ils n'ont tout au plus qu'un œil, qui ne les fait regarder que vers leurs ſenſualitez, & leur preſomption. C'eſt donc Meſſieurs avec ce Livre bien compris & bien mis en pratique, que

vous

vous pouvez échaper de ces lieux, & des monſtres qui y ſont continuellement en embuſcade. Andrenius & Critile ſuivirent exactement ce conſeil, & vinrent à la Cour. Ils n'y trouverent ni parens, ni amis, ni même aucunes perſonnes qui les vouluſſent reconnoitre, parce qu'ils avoient l'air pauvre: enfin, ils n'y purent découvrir Feliſinde. Se voiant rebutez, Critile prit quelques pierres d'Orient qu'il avoit ſauvées de ſes naufrages, particulierement un très-beau diamant, & une très-riche émeraude, pour voir ſi avec cela il ne ſe feroit point des amis. Il les fit paroitre, & auſſi-tôt ces pierreries firent des miracles; chacun s'empreſſoit d'être de leurs amis, & de ſe dire leurs parens, juſques aux perſonnes de la premiere qualité d'Eſpagne, les plus polis, & les plus recommendables: enfin, le bruit que firent ces bijoux remplit tout Madrid, & leur attira une multitude de gens, qui ſe battoient pour être les premiers dans leurs bonnes graces. Mais ce qu'il y eut de plus ſingulier, fut ce qui arriva à Andrenius, dans la grande ruë vers le Palais. Un petit Page fort propre avec de bel-

belles livrées, le vint aborder avec un visage ouvert; il lui presenta un billet aussi concis, que petit de forme, il étoit signé vôtre très humble servante & cousine. La personne qui l'avoit écrit, le congratuloit sur son arrivée à la Cour, & elle lui reprochoit le peu d'empressement qu'il avoit pour la voir, le priant de ne pas differer davantage à lui procurer ce plaisir, & ajoutant que son Page avoit ordre de ne le point quitter, jusques à ce qu'il l'eût conduit chez elle. Andrenius fut fort étonué de cette avanture, sur tout quand il entendit parler de cousine, lui qui ne croioit avoir eu ni pere, ni mere; c'est ce qui reveilla sa curiosité: il s'informa du Page où étoit la maison de sa Maitresse, & y alla.

---

## CHAPITRE XII.

### *Les charmes de Falsirene.*

SAlomon fut le plus sage de tous les hommes, ce fut aussi l'homme, que les femmes ont le plus trompé. Comme c'est celui qui les a le plus aimées, c'est

c'eſt auſſi celui qui en a le plus dit de mal. D'où l'on peut conclurre qu'une femme eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un homme : elle enivre plus que le vin, elle domine plus que les Rois : elle eſt la mortelle ennemie de la verité. Il a dit que la méchanceté d'un homme valoit mieux que la bonté d'une femme ; il faut en convenir, puis qu'il eſt certain qu'un homme nous eſt moins pernicieux en nous haïſſant, qu'une femme en nous aimant ; elle n'eſt pas un ſeul ennemi, mais tous les ennemis enſemble ; elle ſert de place d'Armes à tous ceux qui nous attaquent ; elle eſt de chair pour détruire l'homme par la chair ; les femmes ſont la plus belle partie du monde, & les hommes leur cedent le premier rang, pour mieux s'aſſujettir à leur caprice. Le Démon qui cherche toûjours à nous tromper s'eſt caché pour cela ſous la figure des femmes. Leur amitié eſt un piege, & leurs careſſes des trahiſons ; c'eſt ſans doute pour cette raiſon, que les maux les plus redoutables ont des noms feminins, comme les Furies, les Parques, les Syrenes, les Harpies, & que tous ces mon-

ſtre

ſtres nous ſont repreſentez ſous la figure d'une femme.

Diverſes paſſions attaquent les hommes par raport à leurs differens âges, les unes dans la jeuneſſe, & les autres dans la vieilleſſe; mais la femme les attaque en tout tems. Jamais l'homme n'eſt en ſeureté de ce côté-là. Soit qu'il ſoit jeune, ſoit qu'il ſoit homme, ſoit qu'il ſoit vieux, ſoit qu'il ſoit ſage, ſoit qu'il ſoit vaillant, ſoit qu'il ſoit ſaint, il eſt toujours expoſé aux traits & aux coups de cet ennemi commun, ennemi ſi domeſtique, que même les puiſſances qui dependent de l'ame le ſervent & lui obeïſſent. Les yeux facilitent l'entrée à ſa beauté, les oreilles ſe laiſſent charmer à ſa douceur, les mains cherchent à l'attirer, la bouche en prononce le nom avec plaiſir, & la langue ne ſe laſſe point de l'apeller: les pieds ſont infatigables pour la chercher, & le cœur pour ſoupirer pour elle; ſi elle eſt belle on la cherche, ſi elle eſt laide, elle même va chercher, & ſi le Ciel n'avoit prévenu les ſuites de la beauté, en la plaçant d'ordinaire avec l'ignorance, ou l'imprudence, il n'y auroit pas un homme exemt de ſes chai-

chaines. L'experience qu'en avoit Critile, lui donna aſſez de force pour l'en garantir, mais il n'eut pas aſſez de credit, pour en preſerver le ſimple Andrenius.

Il partit comme un aveugle pour chercher la lumiere dans les flâmes, ſans conſulter ſon ami; il craignoit ſon humeur ſevere; ainſi tout ſeul, & guidé d'un jeune Page habile à porter l'amorce du feu de l'amour, il traverſa pluſieurs ruës. Son guide lui diſoit en chemin; ma Maitreſſe la belle Falſirene demeure eloignée du grand Monde, & du commerce turbulent de la Cour: ſa modeſtie ne s'accommode pas des airs qu'il y faut avoir, elle aime mieux joüir de ceux de ſes jardins, & de la campagne.

Ils arriverent à une maiſon qui n'avoit pas grande aparence: cela ne plût gueres d'abord à Andrenius; mais dès qu'il y fut entré, il crut être dans le Palais de l'Aurore. Il entra dans une cour ſpacieuſe, bornée par un bâtiment merveilleux, dont les colomnes avoient la figure de Nimphes: elles ſoutenoient ſur leurs délicates épaules alternativement avec des Seraphins,

un

un bâtiment qui auroit ſemblé un Ciel, s'il n'avoit point été ſans étoiles. Une agréable fontaine étoit au milieu de la cour, où les eaux ſe joüoient avec les feux, & repreſentoient un Cupidon entouré des Graces qui lui preſentoient des agraffes & des chaines, pendant qu'il étoit occupé à tirer ſes fléches; & autour du baſſin étoient repreſentez des eſclaves, qui ſembloient s'efforcer de rompre leurs fers, & prendre la fuite; on voioit à leur mine qu'ils déteſtoient leur ſervitude. Il y avoit au bout de la cour un parterre de verdure, d'où ſortoient des plantes plus belles qu'utiles; elles ne donnoient que des fleurs, & point de fruits; on jugeoit à les voir qu'elles avoient beaucoup d'odeur, & pluſieurs perſonnes s'occupoient à les ſentir. On entendoit un ramage continuel d'oiſeaux qui n'étoit interrompu que par le ſoufle des Zephirs. Ce parterre, ou plutôt ce jardin, avoit une proprieté extraordinaire, il ſuſpendoit à tous ceux qui y entroient tout autre ſoin que celui du plaiſir. Andrenius fut introduit dans l'endroit le plus agréable, où le Printems regne ſans ceſſe, & où il change

en

en jaſmins le fil des quenoüilles, à meſure que Venus en tire le lin; c'eſt en un mot une ſeconde Île de Chypre, qui n'eſt jamais ſans amour: là Falſirene parut & vint recevoir Andrenius. Elle le prit par la main, & elle le conduiſit dans ſon apartement, mêlant les reproches aux careſſes, & repetant pluſieurs fois ces paroles: ha! mon cher Couſin, le bien aimé de mon cœur, que vous me faites de plaiſir! Sa paſſion paroiſſoit ſur ſes lévres, & animoit toutes ſes paroles, ce furent autant de chaines pour captiver ſon nouveau parent. Comment s'eſt-il pû faire, diſoit-elle, qu'un homme que je ſouhaite de voir il y a ſi long-tems ait pû trouver ma maiſon, qui eſt ſi éloignée, & ſi retirée? Elle eſt toute à vous, mon aimable Couſin, avec tout ce qui y eſt, & moi auſſi. Le bon ſang ne ſe dément jamais; c'eſt auſſi par ce ſeul endroit, que vous devez vous y plaire: oüi, en vous voiant j'ai tant de joie, que j'ai de la peine à croire que ce ſoit vous; il me ſemble que c'eſt un ſonge: je voi dans vôtre viſage le portrait au naturel de ma pauvre mere qui étoit ſi belle, vous lui reſſemblez

parfaitement; non; je ne me ſaurois laſſer de vous regarder. Mais d'où vient, lui demanda-t-elle, que vous ne répondez point aux tendreſſes que mon cœur ſent pour vous, & que je vous témoigne? Je vous en demande pardon, Madame, lui répondit Andrenius, je ſuis novice dans le métier de Courtiſan, & encore plus étonné de me voir nommer par le nom de Couſin, moi qui crois n'avoir jamais eu de parens; j'ai crû juſqu'à preſent que j'étois ſans Pere & ſans Mere, & que j'étois engendré du néant. Penſez y bien, Madame, ſans doute vous me prenez pour un autre plus heureux que moi. Non, Andrenius, lui dit-elle; je ne me trompe pas, je vous connois fort bien, je ſai qui vous étes, & que vous naquites dans une Ile au milieu des Mers; je ſai encore que vôtre mere étoit ma tante & ma protectrice: ha! qu'elle avoit de merite & de beauté! c'eſt pour cela qu'elle étoit ſi peu fortunée; elle eſt digne d'être miſe au rang des Danaé, des Helene, des Lucrece, & des Europe, elle portoit le beau nom de Feliſinde. A ces paroles, Andrenius ſe trouva extraordinairement

rement émû, aprenant qu'il étoit fils de la chere Epouse de Critile. Falsirene soûtint hardiment la chose, disant que Felisinde s'étoit secretement mariée avec Critile, qui étoit demeuré prisonnier à Goa, en sorte qu'à son départ des Indes pour l'Espagne, elle ne put faire autre chose que de porter son mari en son cœur, & vous cher gage de leur mutuelle tendresse, dans ses entrailles. Les douleurs de l'accouchement la surprirent dans l'Ile où la flotte s'arrêta: en quoi elle eut bien des graces à rendre au Ciel, puis qu'elle ne confia point son honneur à l'indiscretion de ses Femmes de chambre, ennemies mortelles du secret; elle n'eût recours qu'à son courage, & en cet état elle vous mit au monde, & vous sortites de son ventre encore plus blanc que lui. Là emmaillotté dans une peau de martre, dont elle se couvroit la tête pendant la nuit, & couché dans un berceau fait avec des herbes, elle vous recommanda au Ciel pitoiable, qui en effet ne fut point sourd à ses priéres, puis qu'il vous donna une bête feroce pour vôtre nourrice; avanture qui n'est pas nouvelle, & qui ne sera pas

aussi la derniere : cette triste mere, ajouta-t-elle, me l'a raconté plusieurs fois, avec les larmes & les sanglots que sa tendresse & son amitié lui arrachoient à ce triste souvenir ; mais aujourd'hui tout se change en joie en vous voiant : souffrez donc, mon cher Cousin, ques mes caresses me recompensent de tout ce que les pleurs m'ont coûté.

Andrenius ne pouvoit revenir de l'étonnement où il étoit d'entendre l'histoire, ou plutôt la fable de sa naissance ; il en repassoit dans son esprit les circonstances ; il y trouvoit du raport avec ce que Critile lui avoit autrefois raconté de sa vie. Sur cette vraisemblance, il crut que Felicinde étoit sa mere : tous ses malheurs lui devinrent sensibles ; il fondit en larmes. Mais laissons-là, dit Falsirene, les tristesses passées, les plaintes n'y servent de rien ; montons là haut, vous verrez mon pauvre, & tout ensemble mon heureux réduit : vous avoüerez qu'on y trouve de quoi se consoler de tout. Ils montérent gaiement par des degrez de porphire ; degrez funestes, d'où l'on descend tristement à quatre pieds ;

pieds : elle lui fit voir quantité de chambres ornées de peintures, & lambrissées en forme de Ciel avec des étoiles ; il sembloit que ce fût un ouvrage pour tous les tems, mais en effet il n'étoit bon que pour le passé. Tout y paroissoit riche, & la Dame en savoit fort bien exagerer le prix & la beauté. Tout cela, dit-elle, est plus à vous qu'à moi. Cependant on servit une collation superbe. Falsirene lui repetoit sans cesse, n'aiez point de scrupule de demeurer ici pour toujours, j'ai dequoi suffisamment fournir à la dépense, n'aiez d'autre soin, que de choisir ce que vous aimez le plus, mettez vous cependant à vôtre aise, prenez un habillement plus commode, & plus propre que le vôtre: voilà des gens qui ne sont là, que pour vous fournir tout ce qui vous plaira, je ne veux point que vous sortiez pour l'aller chercher ailleurs, ni que vous vous mettiez en peine du paiement, n'en faites point de façon, laissez-vous déshabiller. Je ne le puis presentement, dit Andrenius, car vous saurez que je ne suis pas seul, il faut, s'il vous plait, que vos faveurs soient doubles, puis que j'ai

un ami, que je ne puis quitter, je ne puis me dispenser de donner cette bonne nouvelle à mon pere Critile. Que dites vous? vôtre pere! dit Falsirene toute étonnée. Je l'apelle ainsi, reprit Andrenius, depuis que vous m'avez apris l'histoire de ma vie, puis que c'est le même, qui est l'Epoux de Felisinde ma mere: il faut donc qu'il soit mon véritable pere, qui demeura prisonnier à Goa. Seroit-il possible, s'écria-t-elle, qu'il fût ici? allez donc promptement le chercher & l'amenez avec vous; faites aussi aporter toutes vos hardes: au reste souvenez-vous, ajouta-t-elle, que je ne mangerai pas un seul morceau, ni n'aurai un moment de repos, que je ne vous voie tous deux en ma maison. Andrenius partit aussi-tôt suivi du Page qui l'avoit conduit d'abord; il trouva Critile qui étoit déja fort en peine de lui; il se jetta à ses pieds, ensuite il l'embrassa tendrement, & lui baisa mille fois les mains, en répetant plusieurs fois, ô mon cher Pere! mon Seigneur & mon tout, qu'il y a longtems que le cœur me le disoit! Quelle nouvelle m'aprenez-vous, dit Critile? Cela n'est pas nouveau, lui répondit

An-

Andrenius, puis que je vous ai toujours regardé & réveré comme mon pere ; il est donc vrai que je suis doublement vôtre fils par nature & par éducation, puisque Felisinde vôtre femme est ma mere ; une Cousine que je viens de quitter m'a tout dit : elle est fille d'une des sœurs de ma mere. Comment cela se peut-il, demanda Critile, que vous aiez une si proche Cousine en cette Ville ? cette qualité m'est suspecte. Non, Seigneur ; c'est une personne de grande probité, vous le reconnoitrez quand vous la verrez : venez seulement avec moi en sa maison, vous en serez content. Critile demeura quelque tems rêveur, également agité de crainte & de curiosité ; mais comme on croit aisément ce qu'on souhaite, il se laissa vaincre; ainsi ils allerent ensemble chercher cette parente.

Sa maison parut encore plus belle cette seconde fois à Andrenius, que la premiere. Falsirene vint au devant de Critile, témoignant une extréme joie de le posseder chez elle, elle lui offrit sa maison, & lui fit de grands reproches du peu de soin qu'il avoit eu de s'informer d'elle, & de la venir voir ;

je ne doute pas, ajouta-t-elle, que mon cousin que voilà, ne vous ait fait raport de la proximité qui est entre nous, & que je suis niéce de la belle Felicinde vôtre Epouse & ma protectrice; son absence m'est bien sensible, je la pleure tous les jours. Comment, dit Critile, est-elle morte? Non, Seigneur, elle n'est qu'absente; il est vrai que son Pere & sa Mere sont morts de chagrin de n'avoir pû lui donner un mari à leur fantaisie, parmi plus de cent partis qui la recherchoient; elle est demeurée sous la tutele de ce grand Prince, qui remplit aujourd'hui si dignement l'emploi d'Ambassadeur du Roi en Allemagne; elle y est passée avec la Princesse sa femme en qualité de parente, & comme une personne pour qui ils avoient beaucoup de considération; je sai qu'elle y est fort contente, & nous esperons que Dieu la ramenera heureusement. Pour moi je suis restée ici avec ma mere sa sœur, qui est morte depuis; sa mort a été sans doute causée par l'éloignement de sa chere sœur; nos parens ont eu soin de moi, ils m'ont inspiré des sentimens de vertu, & donné pour modéle toute ma famille. Cette mai-

son

ſon fait une partie de mon bien, elle ſera toute à vous, & je vous ſouhaite pour en joüir long-tems les années de Neſtor. Il faut preſentement que vous voiiez mes apartemens & mes meubles: elle leur montra de fort belles peintures, mais ſur tout des ouvrages de ſa main, où ſa vie étoit artiſtement repreſentée; ils ne pouvoient ſe laſſer de les regarder, & de les admirer.

Elle leur fit voir enſuite des habits magnifiques, & des pierreries, funeſtes fruits de ſes intrigues, & de celles des femmes de ſa profeſſion. Elle leur fit aporter juſques aux titres de ſes rentes, & de ſes revenus, dont elle dit qu'elle vouloit leur faire la donation. Ils l'en remerciérent, la priant de les garder, ce qu'elle ſembla ne faire que par complaiſance. Cependant Critile laiſſoit échapper beaucoup de ſoupirs au ſouvenir de Feliſinde. Quelque jour après, touché du deſir de la revoir, il dit qu'il vouloit partir pour l'Allemagne. Andrenius plus épris des beautez de ſa Couſine, que de la paſſion de voir ſa Mere, l'obligea de remettre ce voiage, juſqu'à ce qu'ils en euſ-

ſent une occaſion favorable. Elle ſe preſenta peu de jours après, par le mariage de l'Infante d'Eſpagne avec l'Empereur. Andrenius n'eut plus d'excuſes; mais pendant qu'on diſpoſoit toutes choſes pour le départ, Falſirene conſeilla à Critile de ne point partir qu'il n'eût vû les deux merveilles du monde, l'Eſcurial & Aranjuez, ouvrages dignes de la magnifique & triomphante Maiſon d'Autriche. Andrenius étoit ſi préoccupé de ſa paſſion pour Falſirene, qu'il ne pouvoit la quitter un moment. Il témoigna peu de curioſité pour ces deux maiſons, & il fit ſi bien qu'il perſuada à Critile de les aller voir ſans lui. Critile partit donc ſeul, il trouva l'Egliſe de l'Eſcurial digne de Salomon le Catholique, il n'en fut pas moins charmé que les Hebreux l'étoient du Temple de Jeruſalem: ce fut là uniquement où il comprit l'étenduë de la Puiſſance Roiale, l'effort de la pieté, & les beautez de l'Architecture qui ſurpaſſent dans cet édifice, tout ce que les Anciens & les Modernes ont inventé. En un mot, il reconnut que c'étoit le chef d'œuvre de l'Art, où la grandeur, la richeſſe,

&

& la magnificence ont été emploiées d'une maniere à donner du mépris pour tous les autres ouvrages.

De là il passa à Aranjuez, sejour perpetuel du Printems, patrie des fleurs, seur magazin de leur suavité pour tous les mois de l'année, & centre des délices de tous les sens. Aiant admiré ces deux merveilles, il retourna à Madrid fort content de son voiage. Il voulut retourner à la maison de Falsirene, mais il la trouva fermée; il frapa de toute sa force: les voisins lui criérent de ne pas tant prendre de peine, & de n'attendre pas davantage, que personne ne demeuroit là, puis que c'étoit un Cimetiére. Cela allarma Critile, quoi, dit-il, une Dame n'occupe pas ce logis? asseurément je l'y ai laissée depuis peu de jours. Cela peut être, dit un homme en riant, mais nous n'en savons rien, il n'y a pas même aparence que personne y ait logé. Il y a long-tems, dit un autre, qu'on n'y a vû demeurer qu'une femme débauchée, une corruptrice de la jeunesse, une Harpie, en un mot la plus méchante femme du siécle. Critile ne le pouvoit croire, il alla s'en informer à d'autres; il leur demanda serieuse-

ment si ce n'étoit pas là où Falsirene demeuroit? On lui dit qu'il étoit vrai, que depuis quelques semaines on avoit vû loger en cette maison une Circé en enchantement, & une Syrene en melodie. Elle a causé tant de desordres, disoit-on, & tant d'horreurs, qu'on peut dire que c'est une Sorciere, d'autant plus dangereuse qu'elle change les hommes en toute sorte de bêtes, excepté qu'aucun ne devient âne d'or. Au contraire tous perissent de pauvreté. On en voit à milliers en cette Cour de toutes espéces, métamorphosez de la sorte. Ce qui est de vrai, ajouta-t-on, c'est que depuis peu, on y a veu entrer beaucoup d'hommes: on n'en a veu sortir aucun qui en eut seulement l'aparence; & comme c'est une Syrene qui aime la péche, elle sait parfaitement leur prendre à tous jusqu'au dernier sol, leurs bijoux, leurs habits, en un mot la liberté & l'honneur. Mais afin de n'être pas découverte, elle change tous les jours, non de conduite, mais de quartier, d'un bout de la Ville elle passe à l'autre, ainsi on ne la sauroit jamais trouver. Elle a dans les Auberges des correspon-

dans

dances, qui l'avertissent quand quelque riche étranger est nouvellement débarqué, de quel païs il est, de quelle famille, de son nom, & enfin de ses avantures. Par cet artifice elle se dit Cousine de l'un, Niéce de l'autre, & se donne tel nom qu'elle croit lui mieux convenir. Tantôt elle s'apelle Cecile, tantôt Serene, tantôt Inez, tantôt Therese, tantôt Thomase, & elle quitte ces noms, si-tôt qu'elle commence à être connuë. Tout cela ne contentoit pas Critile; il vouloit entrer dans la maison, il en demanda la clef: je l'ai, répondit un voisin, & je vais vous l'ouvrir, ce qu'il fit tout aussi-tôt. Critile y étant entré, s'écria, Messieurs, nous nous trompons: ce n'est pas ici la maison, ou bien j'étois aveugle, car celle que j'ai veuë étoit un Palais; mais je vois bien, ajouta-t-il, que vous avez raison, & que nous sommes pris pour dupes. Sans doute, lui dit-on, qu'elle vous a excroqué. Je l'avouë, répondit-il, elle m'a pris tout mon argent, & beaucoup de pierres précieuses, avec de fort belles perles d'Orient. Mais ce que je regrette le plus, c'est la perte d'un de mes amis. Cet ami,

dirent-ils, ne ſera pas perdu pour elle, mais ſeulement pour lui, il eſt bête à l'heure qu'il eſt, elle le fera voir comme tel à toute la Cour. O! s'écria Critile en ſoûpirant, où pourrai-je rejoindre mon cher Andrenius? en quel endroit peut-il être? Il le chercha par toute la maiſon; les voiſins en rioient: enfin il les quitta, & retourna à ſon ancienne Auberge; de là il fit mille tours par la Ville, pour s'informer de Falſirene, & de ſon nouvel amant, ſans que perſonne lui en pût rien aprendre; il en eut un mortel chagrin: enfin il réſolut d'aller conſulter Artemie. Il ſortit de Madrid pauvre; & de plus trompé.

Il n'eut pas fait beaucoup de chemin, qu'il rencontra un homme bien different de ceux qu'il venoit de quitter; c'étoit un prodige, en ce qu'il avoit ſix ſens de nature, un plus que les autres: cette nouveauté lui parut extraordinaire; il avoit bien vû des hommes qui en avoient moins de cinq, mais jamais aucun qui en eût davantage. Comme par exemple, il y en a qui n'ont point d'yeux pour voir les choſes les plus claires, & qui ne les regardent jamais

que

que de travers ; cependant ils croient tout ſavoir ; il y en a auſſi d'autres qui n'entendent pas une ſeule parole, toute leur attention eſt dans l'air, dans le bruit, dans la flaterie, dans la vanité, & dans le menſonge. Il s'en trouve beaucoup qui ne ſentent rien de ce qui ſe paſſe chez eux, quoi que tout le monde en ſoit infecté ; ce ſont néanmoins les premiers à ſe plaindre de la mauvaiſe odeur : ils ne ſont pas ſenſibles à celle de la bonne reputation ; s'ils ont un nez ce n'eſt que pour ſentir agréablement la noire fumée du faux honneur, & non la ſuave odeur de la vertu. Il y a pareillement des hommes, & en grand nombre, qui n'ont pas le moindre goût : ils l'ont gâté pour tout ce qui eſt bon, ſans jamais s'attacher aux choſes ſolides ; gens toujours dégoutez de ce qu'on leur préſente de meilleur, on les trouve toujours ou fâcheux, ou fâchez. Il y en a d'autres d'un goût d'enfans, ils choiſiſſent le pire, ils ſont infatuez de leur opinion, & ne ſe rendent jamais à celle d'autrui. Critile ajouta qu'il avoit vû des hommes, si on doit les nommer ainſi, qui n'avoient point du tout le

ſens

ſens du toucher, non pas même dans les mains, où d'ordinaire il eſt le plus vif, ce qui étoit cauſe qu'ils agiſſoient ſans diſtinction, & ſans ſentiment dans les occaſions les plus importantes, qu'ils ne touchoient jamais au but, ni ne profitoient d'aucune experience. Tous ces caractéres étoient bien differens de l'homme qu'il rencontra, puis que non-ſeulement il avoit ſes cinq ſens bien vifs, mais un ſixiéme encore plus vif que tous les autres, & qui leur donnoit même de nouvelles forces, ſoit pour le diſcours, ſoit pour le diſcernement, ſoit pour les entrepriſes les plus difficiles, ſoit pour les expediens & les reſolutions, ſoit pour trouver les remédes à point nommé, ou pour donner vigueur à toutes les puiſſances du corps & de l'eſprit, tant pour prévoir l'avenir, que pour en éviter les ſuites fâcheuſes : en ſorte que par ſon moien, choſe rare, il avoit une intelligence de tout ſans être frapé d'aucun objet; il connoiſſoit, il pénétroit ce qu'il ne voioit pas. Ce ſixiéme ſens étoit comme un compoſé des cinq autres, mais qui ne dépendoit point des organes pour agir. Critile, ravi de trouver un

homme

homme ſi extraordinaire, lui dit, comment, Monſieur, eſt-il poſſible, que nous aions pû tous deux nous rencontrer? pour moi, ajouta-t'il, j'ai tout ſujet de m'en ſavoir bon gré, il me ſembloit juſqu'ici que toutes choſes ne m'arrivoient que pour mon malheur, mais c'eſt aujourd'hui mon ſeul jour heureux. Il lui raconta enſuite ſes funeſtes avantures, mais ſur tout ce qui lui étoit arrivé à la Cour. Je ſuis perſuadé de ces malheurs, répondit Egenie, car il ſe nommoit ainſi; mon deſſein étoit d'aller tout droit à la grande Foire du Monde, qui ſe tient *aux confins de la jeuneſſe à l'entrée de l'age viril, port fameux de la vie*; mais je ne laiſſerai pas par l'inclination que je me ſens à te rendre ſervice, de paſſer à la Cour avec toi, & je te promets d'emploier mes ſix ſens pour trouver ton ami, ſoit qu'il ſoit encore homme, ou qu'il ſoit tout-à-fait devenu bête. Ils prirent donc enſemble le chemin du lieu où ſe tient la Cour. La premiére choſe qu'ils firent, fut d'aller dans les Cours du Palais, & de là dans les places où ſe débitent les nouvelles, ou pour mieux dire les menſonges. Ils y rencontrérent

de

de grandes bêtes de charge attachées les unes aux autres, & qui en ſuivoient une qui avoit coupé la file de celles qui alloient devant: elles s'étoient toutes fort chargées d'or & d'argent, elles ſembloient gemir ſous le poids de cette charge: quoi qu'elles euſſent des caparaçons brodez d'or & de ſoie, leurs têtiéres étoient garnies de plumes, dont elles ſembloient ſe glorifier, elles faiſoient grand bruit de leurs poitrails remplis de ſonnettes. Peut-être, dit Critile, ce que nous cherchons eſt là. Non, répondit Egenie, ceux-là ſont d'une autre eſpece que celui que tu cherches; quoi qu'ils paroiſſent fort brillans, il eſt certain que ſi on leur ôtoit leurs riches harnois, on verroit que deſſous ils ſont tout ulcerez de leurs débauches, défaut qu'ils cachent ſous ces ornemens éclatans. Mais attens, dit Critile, nôtre homme pourroit bien être parmi ces autres qui vont trainant ces charrettes mal graiſſées. Encore moins, répondit Egenie, parce que ceux-là *ont les yeux ſous la plante des pieds*. Il me ſemble, reprit Critile, que j'ai ouï un perroquet qui nous a apellez, ſi c'étoit lui! Détrompe-toi;

lui dit Egenie; c'eſt quelque flateur qui ne dit jamais ce qu'il penſe, ou l'un de ces politiques qui ont un œil à la bouche, & l'autre au cœur: quelque hableur qui dit comme de lui même, ce qu'il a entendu dire à d'autres. C'eſt un de ceux qui affectent d'être des hommes, mais qui n'en ont que la mine; ils ne ſont habillez de verd, que pour ſignifier l'eſperance qu'ils ont d'être bien-tôt récompenſez de leurs menſonges, & de leurs flateries qui leur tiennent lieu de merite. Ce ne ſera pas non plus l'une de ces mines compoſées, qui cachent leurs ongles, & qui ne montrent que leur barbe: le nombre de ces gens-là eſt grand, dit Egenie, ce ſont ceux qui ne penſent qu'à s'élever & à s'enrichir, & contre les artifices deſquels il n'y a aucunes richeſſes aſſez bien gardées pour éviter leurs pillages; ce ſont les gens de Palais & de Finances. Et le vieux chien, dit Critile, qui va toujours aboiant, ne pourroit-il point être celui que nous cherchons? Non, dit Egenie, c'eſt un méchant voiſin du nombre de ceux qui pour troubler les autres, ne ſe contentent pas de leur faire du bruit, mais

qui

qui n'aiant rien à faire se familiarisent avec leurs valets ; qu'on voit au sortir du lit, assiéger toutes les avenuës pour savoir ce qui se passe, en un mot gens oisifs, médisans, mal intentionnez, sans naissance & sans mérite, & de plus hypocrites & fourbes. Notre homme, dit Critile, ne seroit-il point parmi les Lions & les Tigres ? J'en doute, dit Egenie, parce que ce sont des gens cruels qui sont métamorphosez en ces animaux. Il sera donc, continua Critile, avec les Cignes des étangs du jardin. Non, dit Egenie, ils représentent les Conseillers & les Sécretaires, mieux ils chantent plûtôt ils finissent. Je vois là une bête immonde qui se veautre à souhait dans la fange d'vn puant bourbier, qui lui semble plus odoriferant que les plus belles fleurs. Si ce pouvoit être un homme, dit Egenie, ce seroit peut-être celui que nous cherchons ; car il y en a de si grossiers & de si lascifs, qu'ils se noient dans les ordures de leurs sales voluptez, pendant que tout le monde en a horreur ; cela s'apelle *faire de son ordure son Paradis.* Laissez-moi pourtant voir de loin qui il est. Non,

ce n'eſt pas lui, c'eſt un riche vilain, de qui la mort donnera bien-tôt le bon ſoir à ſes héritiers, & le bon jour aux vers.

Quoi, dit Critile, eſt-il poſſible que nous ne le puiſſions trouver parmi tant de bêtes? n'eſt-il point devenu cheval pour traîner le caroſſe de ſon infame Maitreſſe, ou pour porter ſa litiére, fardeau ſale & peſant? quoi, ſe peut-il faire que ces Courtiſannes défigurent ainſi les hommes? qu'elles étouffent la Nature & la raiſon, qu'elles faſſent que les enfans renoncent à leurs peres, & que les peres perdent le jugement? que non contentes de les dépoüiller des ornemens du corps, elles leur arrachent encore ceux de l'eſprit? Mais dites-moi, mon cher Egenie, quand nous ſerions aſſez heureux pour trouver mon ami devenu bête, pourriez-vous le faire redevenir homme. Ne ſongeons, dit Egenie, qu'à le retrouver, le reſte ne ſera pas difficile: il y en a beaucoup qui ſont parfailement revenus à eux: il eſt vrai que le nombre eſt plus grand de ceux qui ſont toûjours demeurez bêtes. Apulée devenu Ane, ſe guerit par le

moyen

moien des roses qu'il mangea, figure des épines & de la retraite. C'est véritablement le reméde le plus convenable, aussi-bien que de considerer les plaisirs dans toutes leurs circonstances, d'en rapeller les idées en présence de la raison, on en sera sans doute aisément dégagé. Dans ces réflexions l'esprit reprend sa force, & la passion qui faisoit auparavant le plaisir du cœur, en cause aprè; le dégoût.

Les compagnons d'Ulisse étoient devenus la proie des Syrenes; ils connurent dans la suite le danger où ils étoient; ils eurent recours aux racines ameres de l'arbre de la vertu, & aux feüilles de celui de Minerve; ce sont là ces plantes qu'un fameux Duc d'Orleans se vantoit de cultiver, & qu'il préféroit à toutes celles de ses jardins: enfin, les secours de la Morale suffiront pour faire que ton ami revienne bien-tôt à soi, & reprenne la qualité d'un véritable homme.

Ils avoient cherché inutilement par tout, lors qu'Egenie dit à Critile, sais-tu ce que j'ai pensé? il faut que nous allions dans la maison où il s'est perdu, nous le trouverons sans doute dans le

fu-

fumier : ils y furent, & fouillerent par tout ; mais Critile disoit toujours: c'est du tems perdu ; il n'y a coin ni endroit que je n'aie visité. Attens, repliqua Egenie ; laisse-moi apliquer mon sixiéme sens, seul reméde contre les charmes du sexe: voilà ce gros monceau d'ordures d'où il sort une fumée épaisse, il y a là du feu. Ils jettérent tout le fumier qui bouchoit la porte d'une Cave horrible, ils l'ouvrirent avec peine, & aperçûrent dedans, à la lueur d'un feu souterain, plusieurs corps sans ame, étendus contre terre. Il y en avoit de jeunes fort bien faits, des gens de Lettres, & des savans, des vieillards riches, qui avoient seulement les yeux ouverts, d'autres qui les avoient bandez avec des linges rudes. En quelques-uns, il n'y avoit presque plus d'autre marque de vie que des soupirs, ils étoient si nuds qu'on ne leur avoit pas laissé de quoi les ensevelir. Enfin vers le milieu ils trouverent Andrenius, mais si changé que Critile avoit de la peine à le reconnoitre ; il se jetta sur lui, & l'embrassa en pleurant: il lui prit la main sans y trouver ni poulx ni chaleur. Cependant Egenie reconnut

nut que la lumiere qui éclairoit ce lieu, ne venoit pas du feu, mais d'une main qui sortoit de la muraille ; elle étoit entourée d'un bracelet de perles, & dans les doigs étoient des diamans qui brilloient comme autant de flambeaux, & cette lumiere produisoit un feu qui embrasoit jusqu'aux entrailles. Quelle main est-ce là, demanda Critile? Ce ne peut être que la main d'un bourreau, répondit Egenie, puis qu'elle étouffe, & qu'elle tuë : il la toucha, & aussitôt ils se sentirent tous deux émus. Enfin Egenie voulut essaier s'il ne pourroit point lui ôter son feu. Voilà, dit-il, un feu de goudron, que le vent des amoureux soupirs, & l'eau des larmes augmentent: n'importe, j'en connois le reméde : en effet, il jetta de la poussiére & de la terre dessus, & ainsi il éteignit ce feu, & dès qu'il fut éteint, tous ces cadavres se ranimerent. Les plus honteux furent les vieillards ; ils se disoient les uns aux autres : peste soit de ce maudit feu, il ne pardonne ni au verd, ni au sec. Les savans le detestoient en disant : quand Paris voulut en conter & insulter à Pallas, il étoit jeune & ignorant ; mais cela n'est pas

par-

pardonnable aux habiles, ſans qu'ils ſoient tombez en démence. Andrenius qui étoit parmi les favoris de Venus, bleſſé, & le cœur traverſé de part en part, apercevant Critile, alla à lui. Hé bien, lui dit Critile, que t'en ſemble? Rien autre choſe, répondit-il, que de m'être vû amuſé & trompé par une méchante femme qui m'a ravi mon bien, ma conſcience, & mon honneur. Tu as voulu, dit Critile, t'en rendre ſavant par ton experience, mais à preſent que cette belle Nymphe t'a tout pris, attens qu'elle te ſecoure. A ces diſcours tous ces gens commencerent à la maudire: l'un la nommoit la Scylla d'Yvoire, l'autre la Carybde d'Emeraude, l'autre la Peſte Dorée, un autre le Venin de Nectar. Où il y a des joncs, diſoit l'un, il y a toujours de l'eau, où il y a de la fumée, toujours du feu, & où il y a des femmes, toujours des Démons. Quel mal eſt plus grand qne d'avoir une femme, dit un Vieillard? c'eſt d'en avoir deux. Cela eſt vrai, dit Critile, tout leur eſprit ne tend qu'au mal. Tout beau, dit Andrenius, ne vous emportez pas tant. J'avouë qu'avec tout le mal qu'elles m'ont fait,

je ne les ſaurois haïr, ni même les oublier. Car de tout ce que j'ai vû dans le Monde, Or, Argent, Perles, Pierres precieuſes, Palais, Edifices, Jardins, Fleurs, Oiſeaux, Aſtres, Lune, & même Soleil, rien ne m'a tant donné de plaiſir, que la Femme. Puis que cela eſt, dit Egenie, ſortons d'ici; tu ferois des folies ſans fin, car pour moi je ne ſuis pas de ton ſentiment, & je connois trop les femmes pour les trouver agréables, mais parlons d'autres choſes. Ils ſortirent donc tous à la lumiere de la raiſon & de l'experience, & tous prirent le chemin du Temple *de leur propre correction*, pour rendre graces au généreux & au noble détrompeur. Ils attachérent aux murailles en forme de trophée les dépoüilles de leur naufrage, & les chaines de leur captivité.

---

# CHAPITRE XIII.

## *La Foire de tout le Monde.*

LEs Anciens racontent, que quand Dieu créa l'homme, il renferma tous

tous les maux dans une profonde caverne, éloignée de tout commerce. Quelques-uns prétendent que c'étoit dans une des Iles Fortunées, & que c'eſt de là que par antiphraſe elles ont pris leur nom. Quoi qu'il en ſoit, les crimes & les peines y entrérent, les vices & les châtimens, la guerre, la faim, la peſte, l'infamie, la triſteſſe, enfin les douleurs & la mort même. Dieu ferma la caverne avec des portes de diamant, & des cadenas d'acier; il en donna la clef au franc arbitre de l'homme, afin qu'il fût maitre de tant de maux; l'avertiſſant que ſi lui-même ne les laiſſoit ſortir, il ſeroit éternellement en ſeureté de ce côté-là. Le même Créateur laiſſa en liberté tous les biens, les vertus, & les recompenſes, les felicitez, les contentemens, la paix, la bonté, la ſanté, la richeſſe, & la vie même. Alors l'homme vivoit parfaitement heureux; mais ſon bonheur dura peu, parce que ſa femme emportée par ſa curieuſe legereté, ne put avoir un moment de repos qu'elle ne ſçût ce qui étoit dans cette fatale caverne. Elle prit un jour, jour bien malheureux pour elle, & pour tout le

monde. Son mari étant de bonne humeur, & s'étant rendu maitresse de son cœur, elle n'eut pas de peine à l'être de la clef de la caverne. Elle tira les verrouils, & ouvrit la porte. Aussi-tôt tous les maux se répandirent dans toute l'étenduë de la terre. L'Orgueil, comme le Capitaine des vices, prit le devant, & rencontrant dans l'Espagne premiére terre de l'Europe, un genie tout-à-fait à son gré, elle y demeura, & s'y établit avec tous ses sujets: comme l'amour propre, le mépris des autres, l'envie de commander à tous, & ne dépendre de personne, trancher du Don Diegue, & se faire descendre du sang des Gots; vouloir briller par tout, se loüer le premier, parler beaucoup, fort haut, & ne dire rien; affecter en toutes choses beaucoup de gravité & de faste, en un mot l'emporter sur tous les autres en présomption, vice commun aux Espagnols, depuis le dernier du peuple, jusqu'aux Princes & aux Rois. La Convoitise qui ne perd aucun moment pour profiter, trouvant la France encore novice & sans passion, s'empara de toutes ses Provinces, depuis la Gascogne jusqu'à la Picardie, distribuant

buant dans tous les endroits son humble famille; comme le regret de dépenser, la bassesse d'ame, l'attachement à peu de chose, d'être esclave des autres Nations, s'occuper aux plus bas emplois, se loüer à la journée pour un vil intérét, faire toute sorte de marchandise & de commerce pénible; aller tout nuds & déchaussez, portant leurs souliers sous le bras, de peur de les user, se donner à tout prix; enfin, ne trouver rien d'infame, quand c'est pour de l'argent. Mais on dit que la Fortune compatissant aux miséres de ce Royaume devenu la proye de la convoitise, voulut en quelque façon relever l'honneur de ce Peuple, & qu'elle y forma une Noblesse si emportée dans une conduite contraire, qu'on peut dire que cette Nation a les deux extrémitez, l'avarice & la profusion. La Tromperie s'empara de toute l'Italie, jettant de profondes racines dans le cœur de ses Habitans; ils projettent la fourbe à Naples, & l'exécutent à Gennes: la Tromperie, enfin, se trouva là en sureté avec tous ses parens, le Mensonge, la Filouterie, les Pieges, les inventions, les veûës, les détours, & autres semblables

moiens qu'ils appellent politique, & ouvrage d'une bonne tête. La Colére prit un autre chemin, elle passa en Afrique, & dans les Iles adjacentes, se plaisant fort avec les Arabes, & les autres Monstres qui l'habitent. La Gourmandise avec sa sœur l'Ivrognerie se saisirent de toute l'Allemagne, tant haute que basse, consumant le jour & la nuit, leurs biens & leurs consciences en festins, & à la table, car si on dit qu'il y a des Allemans, qui ne se sont enyvrez qu'une seule fois, c'est qu'elle a duré sans discontinuation toute leur vie. C'est pourquoi dans la Guerre ils dévorent les Provinces pour remplir leurs Camps de provisions, & que l'Empereur Charles-Quint, apelloit les Allemans le ventre de ses Armées. L'Inconstance prit port en Angleterre, la Simplicité en Pologne, l'Infidelité en Grece, la Barbarie en Turquie, l'Artifice en Moscovie, la Brutalité en Suede, l'Injustice en Tartarie, les Délices en Perse, la Poltronnerie dans la Chine, la Temerité au Japon. La Paresse ne manqua pas à son ordinaire de sortir la derniere, mais trouvant tout occupé, elle fut contrainte de passer dans l'Amerique,

rique, & de demeurer avec les Indiens. Pour la Luxure trouvant qu'un ſeul Empire étoit trop borné pour elle, elle ſe répandit d'un bout à l'autre du Monde : d'autant plus facilement, que les autres vices s'accommodent parfaitement bien d'elle; ils ſe fraterniſent ſi naturellement enſemble, qu'ils auroient de la peine à s'en paſſer. Mais comme la femme fut le premier objet que les vices rencontrérent, elle en reçut auſſi la premiere, & la plus forte impreſſion, en ſorte que depuis ce temslà, elle a toujours été ſuſceptible de malice depuis les pieds juſqu'à la tête.

C'eſt ce que racontoit Egenie à ſes deux Camarades, après les avoir fait ſortir de Madrid par la porte de la lumiere. De là il les conduiſit à la grande Foire du Monde, publiée dans ce fameux Etat, qui ſepare les douces prairies de la jeuneſſe, d'avec les âpres montagnes de l'âge viril, & où de toutes parts accourent une prodigieuſe affluence de Peuples, les uns pour acheter, les autres pour vendre, & la plûpart ſeulement pour regarder, & ces derniers ſont les plus ſages. Il y en avoit déja beaucoup d'arrivez, quand

nos trois voiageurs y entrerent. Ils aperçurent à un bout deux *Courtiers* d'oreilles, c'eſt-à-dire des Philoſophes, l'un d'une ſecte, & l'autre d'une autre, qui vinrent les aborder. Le premier nommé Socrate leur dit: Vous étes venus à cette Foire pour y faire ſans doute quelque bonne emplete? il y a dequoi vous contenter: vous y trouverez ſuffiſamment les moiens de devenir raiſonnables. Mais auſſi-tôt ſon Antagoniſte apellé Simonides l'interrompit, & dit: Il y a deux ſortes de ſituations dans le monde, l'une de l'honneur, & l'autre du profit; j'ai toujours trouvé la premiere pleine de vent & de fumée, & l'autre au contraire eſt pleine d'or & d'argent, qui ſert d'agréable recompenſe pour toutes choſes. Voiez lequel des deux partis vous voulez prendre. Sur cela ils demeurerent penſifs & incertains, ils ne ſavoient à quelle main ils devoient tourner, ils furent partagez en opinions comme ils l'étoient en paſſions. Dans ce moment un autre homme les aborda, aiant de l'or dans ſes mains, dont il les frotta. Andrenius ſe fâcha en diſant, que prétend cet homme-là? Je ſuis, répondit-il,

le

le changeur public des perſonnes, & celui qui les met à prix. Tu es donc, lui dit Andrenius, la pierre de touche. C'eſt cela même, répondit-il, en montrant de l'or. Qui a jamais vû pareille choſe, reprit Andrenius ? autrefois c'étoit l'or qu'on touchoit : on l'examinoit avec la pierre de touche. Il eſt vrai, répondit le changeur, mais la meilleure pierre de touche pour connoitre les hommes eſt l'or. Même ceux aux mains deſquels il ſe prend & s'attache, ne ſont point de veritables hommes, mais des phantômes d'hommes. C'eſt ainſi que le Juge de qui nous trouvons les mains propres à retenir l'or, eſt condamné & deſtitué de ſa Charge, on lui donne celle de Changeur. Le Prelat qui épargne, par avarice, les cent cinquante mille livres qu'il a de rente, quelque bon Orateut qu'il ſoit, jamais n'eſt reputé bouche d'or, mais ſeulement bourſe d'or. L'Officier de guerre avec ſes broderies & ſes plumages; *ſigne qu'il plume ſes Soldats*, & qui ſcelle en rouge ſes Lettres de Nobleſſe du plus pur ſang des pauvres qu'il tyranniſe, ne doit point être reputé Gentilhomme. La femme qui affecte

de se parer lors que son mari mene une vie obscure, sera condamnée à la même obscurité. Pour toi, dit-il, en parlant à Andrenius, aux mains de qui cet or a laissé quelques traces, crois que tu ne merites pas la qualité de vertueux; il faut que tu suives le chemin du plaisir; mais celui-là, en montrant Critile, en qui rien n'en est resté à la main, est un veritable homme. Cet ami, reprit Critile, étoit autrefois homme comme moi: il reprendra bien-tôt son premier état; pour cet effet, il est à propos qu'il me suive.

Ils commencerent à se promener, & à s'entretenir le long des Boutiques de la Foire, ils lûrent une inscription qui contenoit ces paroles: Ici se vend tout le meilleur & le pire: ils y entrerent, & trouverent qu'on y vendoit des Langues bonnes pour se taire, & pour parler, mais encore meilleures pour se mordre; il y avoit là un homme qui leur faisoit signe quand elles devroient se taire. Que vend celui-ci, demanda Andrenius? En même tems le Marchand ferma la bouche. Il faut sans doute, dit Egenie, que cet homme vende le silence; c'est, ajouta-t-il, une

une marchandiſe bien rare : & encore plus importante, reprit Critile ; au reſte je croiois qu'il n'y en eût plus dans le monde ; cette Marchandiſe doit venir de Veniſe ; car on n'y dit ſon ſecret à perſonne. Et qui eſt-ce qui s'en ſert, demanda Andrenius ? il n'y a que les Anacoretes, & certains Moines qui s'en font un merite, & qui croient ſeuls en connoitre la valeur & l'avantage. Pour moi, dit Critile, je croi que ceux qui s'en ſervent le plus, ſont les méchans, & non les bons. Les fripons ſe taiſent, les adulteres ſe cachent, les aſſaſſins cherchent les ténébres, les voleurs entrent avec des ſouliers de feutre, & ainſi de tous les autres malfaiteurs. Cependant, reprit Egenie, le monde eſt aujourd'hui ſi changé, que ce que vous dites n'eſt pas tout-à-fait vrai ; ceux qui ſont le plus obligez de ſe taire, parlent aujourd'hui le plus, & vous en verrez, qui fondent leur Chevalerie ſur leur poltronnerie, & qui rendent leur lâcheté effrontée. Le Spadaſſin vante ſa bravoure, & ſon adreſſe, parce qu'il oſe inſulter aux plus honnêtes gens, lorſqu'il ſait bien qu'ils ſeront plus ſa-

ges que lui. Leur ſageſſe le rend inſolent, & il croit avoir fait une belle action, quand il a été chez eux leur dire des injures. La femme qui ſe relâche de ſes obligations, perd à la fin toute ſorte de honte : elle affecte de faire connoitre ce qui la rend mépriſable : ainſi on peut dire que les méchans ſont les gens du plus grand bruit. Qu'eſt-ce donc, Meſſieurs, qui achetera du ſilence ? eſt-ce celui qui ne parle qu'aux rochers ? eſt-ce celui qui fait, & qui ne dit rien ? celui qui ne s'aplique qu'à ſes affaires ? eſt-ce Harpocrates en qui perſonne ne trouvoit rien à dire ? Sachons-en le prix, dit Critile ; j'en voudrois bien acheter ma proviſion, peut-être n'en trouverons-nous point ailleurs ; mais comment ſe peut-il qu'on mette en vente ce qu'on doit taire, & qui ne peut valoir dès qu'on en parle ? comment en faire le marché ? Fort bien, dit le Marchand, car le ſilence ſe paie par le ſilence. De là ils paſſérent à une autre Boutique, dont l'enſeigne avoit pour titre : Ici on vend la quinteſſence de la ſanté. Ce doit être une bonne marchandiſe, dit Critile ; il voulut ſavoir ce que c'étoit, & on

lui

lui dit que c'étoit de la ſalive d'ennemi : c'eſt plutôt, dit-il, de la quinteſſence de venin; j'aimerois mieux qu'un Crapaut m'eut vomi ſon venin au viſage, qu'un Scorpion m'eut piqué, & qu'une Vipére m'eut mordu. Quoi de la ſalive d'ennemi ! je n'ai jamais oüi parler d'une telle drogue; encore s'il diſoit, ſalive d'un ami fidéle & véritable, je n'en ſerois pas étonné. Vous n'y entendez rien, dit Egenie, ce ſont les flateries des amis qui nous font le plus de mal : la paſſion & l'amitié qu'ils ont pour nous, leur fait approuver tout ce que nous faiſons, juſques à loüer nos plus grandes fautes, & ſe rendre eux-mêmes complices de nos déſordres. Croyez-moi, l'homme ſage tire plus de profit de la ſalive amere d'un ennemi bien paſſée par l'alambic; c'eſt par ce moyen qu'il peut recouvrer ſon honneur, & rétablir ſa réputation; la crainte qu'on a que nos envieux ne ſe réjoüiſſent, & ne tirent avantage de nos défauts, nous ſert de frein, & nous retient dans les bornes de la raiſon.

Alors ceux de la Boutique voiſine les apellerent avec empreſſement, en leur

criant que toute leur marchandise s'enlevoit, & qu'ils se hâtassent s'ils en vouloient avoir, que c'étoit la Marchandise la plus à la mode; ils en demanderent le prix. A present, dit le Marchand, on la donne; mais bientôt on n'en pourra plus trouver, & on n'en aura point, quelque prix qu'on en offre: profitez de l'occasion pour avoir une chose si nécessaire. Le Marchand crioit, venez vîte achêter, car plus vous tarderez, plus vous perdrez. C'est ici, continuoit-il, que l'on donne gratis, ce qui vaut beaucoup. Comment s'apelle cette Marchandise? *l'amendement*; c'est, dit Critile, une excellente chose: combien le vendez-vous? Les ignorans l'achetent à leurs dépens, & les sages aux depens des autrès. Mais ajouta-t-il, en quel lieu vend-on l'experience, qui vaut aussi beaucoup? On leur répondit, fort loin d'ici, dans le Magazin des Années. Et l'amitié, demanda Andrenius? Elle ne s'achete point, Monsieur, quoi que plusieurs la vendent; mais les amis achetez, ne sont pas des amis: ils valent peu.

On avoit mis en Lettres d'or, dans

une

une autre Boutique, Ici tout ſe vend & ſans prix. Entrons-y, dit Critile; mais ils virent le vendeur ſi pauvre, qu'il étoit tout nud, & ſa maiſon deſerte. Comment l'entendez-vous, dit-il au Marchand? quel raport y a-t-il de ceci à votre enſeigne? Beaucoup, répondit-il. Que vendez-vous donc? Mr. ce qu'il y a dans le Monde de plus précieux. Expliquez-vous. Cela eſt juſte, dit le Marchand; je dis que ſi vous voulez avoir du mépris pour toutes les choſes du Monde, vous en ſerez les Maitres: vous ne pouvez y réüſſir autrement; car ſi vous les eſtimez beaucoup, non-ſeulement vous n'en ſerez point les maitres: mais vous en dépendrez, elles vous aſſujettiront.

Il y avoit près de-là un Marchand, qui crioit: Celui qui donne s'enrichit par la choſe donnée; elle lui vaut beaucoup, & ceux qui la reçoivent la paient ſuffiſamment. Tous convinrent que ce ne pouvoit être que la courtoiſie. Un autre crioit: Ici on vend ce qui appartient en propre à l'acheteur, & non à aucun autre. Cela veut dire beaucoup, dit Andrenius. Il eſt vrai, dit le Marchand, c'eſt la diligence; elle

ne

ne vaut beaucoup que par elle-même, c'eſt elle qui donne le prix aux faveurs, & tel qui en veut faire, n'en fait point quand il les fait trop attendre.

De-là ils allerent à une Boutique, d'où les Marchands voulurent les faire retirer, car plus ils s'en aprochoient, plus on s'efforçoit de les éloigner, ce qui obligea Andrenius de leur dire: ſi vous étes Marchands, recevez-nous, ſi vous ne l'étes pas, dites le nous; mais on n'a jamais vû, ajouta-t-il, que ceux qui veulent vendre chaſſent & rebutent ainſi les acheteurs: il faut du moins laiſſer voir ſa marchandiſe. Non, criérent-ils derechef, éloignez-vous, & achetez de loin. Mais il faut ſavoir auparavant ce que vous vendez, ſi c'eſt ou tromperie, ou poiſon. Non, répondirent-ils, ce n'eſt ni l'un ni l'autre: c'eſt au contraire une choſe qui étoit ci-devant la plus recherchée par toute ſorte de gens, en un mot c'eſt l'eſtime même qui ſe perd, pour peu qu'elle ſe communique; la familiarité la gâte, & la frequente converſation l'avilit. Il en eſt, dit Critile, comme de la vénération & du reſpect, qui ne ſubſiſte que de loin; nul Pro-

phete

phete en ſon païs : ſi les étoiles pouvoient demeurer parmi nous, elles perdroient dans deux jours une partie de leur beauté. C'eſt pour cette raiſon, que les morts ſont eſtimez des vivans, & que les vivans ne le ſeront que de ceux qui viendront après eux.

Il me ſemble voir là bas, dit Egenie, une riche Boutique de Joüailliers : allons-y ; nous examinerons quelques pierres précieuſes. Ils y entrerent, & y trouverent le ſage Duc de Villahermoſa, qui demandoit au Lapidaire à voir quelques-unes de ſes plus belles pierreries. Le Joüaillier lui dit, qu'il les montreroit très-volontiers, qu'il en avoit de grand prix. Ils s'attendoient tous à voir quelque Rubi balai d'Orient, quelque beau Diamant de rencontre, ou quelque brillante Emeraude ; mais ils furent bien étonnez de voir qu'il ne tira qu'un morceau de gets fort noir, en diſant : Très-excellent Seigneur, voilà la pierre la plus digne d'éſtime qu'il y ait. Quoi celle-là, dit ce Duc! Oüi, Seigneur, c'eſt en elle que la Nature a mis ſon dernier effort ; que le Soleil, les Aſtres, & les Elemens ſe ſont unis pour y verſer la plus fine,

&

& la plus excellente de leurs influences. Ils furent fort étonnez d'entendre de pareilles exagerations, ils penserent traiter le Marchand d'impertinent & de fou; mais ils se tûrent à cause de la présence de ce Seigneur, qui leur dit: Messieurs, qu'est-ce donc que ceci? n'est-ce pas un morceau de gets? que prétend ce Lapidaire? il nous prend sans doute pour des Indiens. Non, Monseigneur, je vous demande pardon, mais je vous asseure que voilà une pierre plus précieuse que l'or, plus avantageuse que le rubi, plus brillante que l'escarboucle, puisque par son moien on reconnoit, & on voit les perles, en un mot, c'est la pierre des pierres. Alors le Duc perdant patience, dit au Marchand, pouvez-vous nier que cela ne soit un morceau de gets? Il est vrai, Monseigneur, j'en conviens. A quoi bon tant de verbiages, repliqua le Duc? de quel usage peut être cette pierre? quelles vertus lui a-t-on trouvées jusqu'à present? car pour moi je pense qu'elle n'est bonne ni à réjoüir la vûë, comme le brillant des pierres précieuses, ni à la santé, comme l'émeraude; elle ne conforte point com-

comme le Diamant, elle ne purifie point comme le Saphir; elle n'eſt pas propre contre le venin, comme la Pierre de Bezoar; elle ne facilite point les accouchemens, comme celle de l'Aigle; enfin, elle ne ſoulage aucun mal: à quoi peut-elle donc être propre? à faire des jeux d'enfans? Non, Seigneur, elle l'eſt pour les hommes, même pour les plus entendus, puiſque c'eſt la Pierre Philoſophale, qui enſeigue la plus ſolide ſageſſe, & les plus ſeurs moiens de vivre heureux. Comment cela, demanda le Duc? En ſe moquant de tout le monde, dit le Marchand, ne ſe donnant aucun ſouci de tout ce qui y eſt, beuvant & mangeant quand on en a beſoin. Cela s'apelle vivre comme un Roi, & avoir trouvé ce qu'on ne ſait point. Donne-la moi donc, dit le Duc, car je veux vivre ainſi.

C'eſt ici, s'écrioit un autre, qu'on vend l'unique remede à tous les maux. Il y accourut tant de monde, qu'on ne pouvoit y trouver place. L'impatient Andrenius voulut avoir des premiers de cette Marchandiſe. Vous en aurez, dit le Marchand; vous connoiſ-

noiſſez parfaitement ce qui vous eſt propre, aiez un peu de patience. Andrenius attendit, mais voiant qu'on ne lui donnoit rien, il retourna & preſſa le Marchand de lui donner ce qu'il demandoit. Le Marchand lui répondit qu'il lui en avoit donné. Comment donné, reprit Andrenius? Oui, Monſieur, donné. Pour certain, dit un autre, je l'ai vû de mes yeux. Andrenius le nia, & ſe mit en colére. Il eſt vrai, dit le Marchand, que je vous en ai donné, vous n'avez pas voulu la prendre, cependant attendez encore un peu. Un moment après il voulut le renvoier, diſant qu'il avoit ce qu'il demandoit, & qu'il falloit qu'il fit place à d'autres. Que voulez-vous dire, répondit Andrenius? vous vous moquez de nous avec vos diſcours; donnez nous ſeulement ce que nous demandons, & nous nous en irons. Monſieur, lui dit le Marchand, allez en paix, & en la garde de Dieu, car je vous l'ai donné, même par deux differentes fois. A moi? Oui à vous. Vous ne m'avez dit autre choſe que de prendre patience. O qu'il eſt admirable! dit le Marchand, en faiſant un éclat de rire; c'eſt

cela

cela même, mon cher Monſieur; c'eſt la Patience qui eſt ma précieuſe marchandiſe, & que je donne à qui en veut; c'eſt le plus ſeur reméde à tous les maux, & qui ne l'a pas depuis le Roi juſqu'au Berger eſt malheureux: Je n'ai valu qu'autant que j'ai eu de patience, diſoit un Sage.

Ce qui ſe vend ici, diſoit un autre, ne ſauroit ſe paier avec tout l'or ni tout l'argent du monde; après cela, qui eſt-ce qui n'en achetera pas? Comment s'appelle votre marchandiſe, lui dit-on? La Liberté; on demeure d'accord que c'eſt un des grands biens qu'il y ait, de ne point dependre de la volonté d'autrui, & ſouvent d'un ſot, ou d'un ſtupide: mais quel que ſoit le maitre qu'on ſerve, il n'y a point de plus grand tourment que la dépendance.

Un homme de la Foire entra dans une Boutique, & demanda au Marchand s'il ne vendoit point d'oreilles: tous ſe prirent à rire de cette demande, excepté Egenie, qui dit: c'eſt la principale choſe qu'il faudroit acheter, & la marchandiſe la plus importante: comme nous avons marchandé des Langues qui ne parlent point; ache-

achetons ici des oreilles pour ne pas entendre, & quelques épaules de Portefaix ou de Meûnier: on trouvera à les trafiquer; la ſcience d'un homme conſiſte à faire valoir ce qu'il a, l'on ne regarde pas les choſes, par ce qu'elles ſont, mais par ce qu'elles paroiſſent; la plus grande partie des hommes ne voient ni n'entendent que par des yeux, & des oreilles empruntées, ils ne ſe reglent que ſelon l'humeur; le goût & le jugement d'autrui; ils ont eu de tout tems beaucoup d'attention à imiter les plus fameux hommes du monde, tels qu'ont été Alexandre, les deux Ceſars, Jule & Auguſte, & entre les modernes, l'invincible Don Juan d'Autriche. De là nos voiageurs paſſerent devant une Boutique de Droguiſte, où il n'y avoit point d'inſcription; ils demanderent aux uns & aux autres ce qu'on y vendoit, & perſonne ne le vouloit dire, ce qui augmentoit l'envie qu'ils en avoient: tout ce qu'ils apprirent de certain, fut que les Marchands qui y vendoient étoient les plus ſages, & les plus entendus de la Foire. Il y a ici beaucoup de miſtere, dit Criti-

le;

le: il s'approcha d'un des Marchands, & lui demanda tout bas à l'oreille, quelle Marchandise il vendoit? il répondit, c'est une Marchandise qui ne se vend point, & qui coûte beaucoup: qu'est-ce donc enfin? c'est une liqueur inestimable, qui rend les hommes immortels, & qui dans le grand nombre d'hommes qu'il y a eu, & qu'il y aura, n'en rend qu'une petite partie illustres & toûjours vivans, pendant que tous les autres demeurent ensevelis dans un perpetuel oubli. C'est asseurément, s'ècrierent ils tous, une très-précieuse chose: c'est disoit le Marchand. Ce que François premier Roi de France, aussi bien que Mathias Corvin, & plusieurs autres ont tant estimé. Dites-nous, Monsieur, ne voudriez-vous point nous en donner une seule goute? je le veux bien, dit-il, à condition que vous m'en rendrez autant en échange. Mais où en prendrions-nous pour vous la rendre? dans vôtre propre sueur causée par vos travaux & vos veilles: c'est là ce qui donne l'immortalité. Critile demanda de cette liqueur; on lui en donna plein une petite fiole:

il la regarda avec grande attention. Il croioit que ce fut quelque confection provenuë des Etoiles, ou quelque quinteſſence de la lumiere du Soleil, ou quelque morceau du Ciel paſſé par l'Alambic; mais après tout il connut que ce n'étoit qu'un peu d'ancre mélée avec de l'huile. Il la voulut jetter, mais Egenie lui dit de n'en rien faire; il lui fit comprendre que l'huile des veilles des Studieux, & l'ancre de ceux qui ſavent bien écrire, jointes avec la ſueur des Heros, ou pour mieux dire le ſang qu'ils tirent des plaies des ennemis, forment la renommée & l'immortalité. C'eſt de cette maniere qu'Homere l'a donnée à Achille, Virgile à Auguſte; que Céſar ſe l'eſt donnée à lui-même, Horace à Mecenas, Jove au grand Capitaine, Pierre Mathieu à Henri IV. Roi de France. Mais pourquoi tous ceux qui s'en mêlent ne donnent-ils pas ce même avantage? Parce, dit Egenie, que tous n'ont pas le même bonheur, ni les mêmes connoiſſances.

C'étoit ainſi que Thalés de Milet vendoit des Livres, où il n'y avoit aucunes paroles; il diſoit pour ſa raiſon que

les

les actions ſont les mâles, & les paroles les femelles. Horace qu'on ne peut accuſer d'ignorance, vouloit que la ſageſſe rendit ſeule les hommes immortels. Pittaque, Sage de Grece, vouloit que toutes les bonnes actions conduiſiſſent à l'immortalité, quand elles étoient ſoûtenuës de la moderation en toutes choſes. C'eſt pourquoi il avoit pour deviſe, *ne quid nimis*, rien de trop.

Ils virent enſuite une grande inſcription devant une Boutique, que beaucoup de gens liſoient; elle étoit telle: Ici ſe vend un bien, qui coûte quelquefois bien cher. Peu de gens y entroient. Ne craignez pas, dit le Marchand à Egenie, c'eſt une marchandiſe à la verité peu eſtimée, mais les Sages ne la négligent pas, quoi qu'ils en ſoient ſouvent mauvais Marchands; c'eſt la confiance; ils ne laiſſent pas d'en faire un bon negoce, quand l'occaſion s'en preſente. Ah, diſoit un autre, il n'y a preſentement point de confiance, non pas même avec ſon ami, parce qu'il peut demain devenir ennemi; je ſuis ſeur que peu d'habitans de Valence entreront dans cette

Boutique, non plus que dans celle où l'on met le secret à prix.

Enfin il y avoit une Boutique commune où tout le monde accouroit, pour savoir le prix de toutes choses, & la maniere de le donner juste, mais l'invention en étoit rare; il falloit tout mettre par morceaux, & le jetter dans un puits, l'y brûler, & enfin le perdre entierement. Appellez-vous cela, dit Andrenius, mettre à prix? Oui, lui répondit-on; il faut que toutes ces choses-là se perdent, avant que d'en pouvoir connoitre la valeur: on ne juge du prix des meilleures choses, que quand on ne les a plus.

Aiant parcouru toutes les Boutiques qui étoient du côté droit, ils passérent de l'autre côté à la priere d'Andrenius, & malgré Critile, quoi que très-souvent les Sages y doivent entrer, quand ce ne seroit que pour empêcher les sots de s'y perdre. Ils y trouvérent aussi plusieurs Boutiques, mais fort differentes, & toutes envieuses de celles qui étoient à la main droite. Voici l'Ecriteau qui étoit à la premiere de ces Boutiques; L'on vend ici celui qui achete. Voilà, dit Critile, une des

pre-

premieres ſotiſes; cependant Andrenius alloit y entrer: mais Critile le retint, en lui diſant: où vas-tu? tu ne ſonges pas que tu te ferois vendre; ils regarderent donc de loin, & virent comme les uns ſe vendoient aux autres, juſqu'aux meilleurs amis. Dans une autre Boutique il y avoit: Ici l'on vend ce qu'on donne; les uns diſoient que c'étoient les graces, & les autres que c'étoient les préſens qu'on fait aujourd'hui. Sans doute, dit Andrenius, c'eſt cela, car ici on ne donne que fort tard, ce qui eſt proprement comme qui ne donneroit point, encore ce ne ſera qu'après l'avoir demandé. C'eſt-là vendre bien cher, repliqua Critile, quand il en coute la honte & la repugnance de demander, & de s'expoſer à être refuſé; mais Egenie prouva que ce ne pouvoit être que les préſens, qui ſe font dans le monde corrompu. O quelle méchante marchandiſe! diſoient-ils: avec tout cela on ne ceſſoit point d'y entrer à l'envi de ceux qui en ſortoient, & tous diſoient: ô maudit argent! pourquoi, quand on n'en a point, eſt-on tant tourmenté des deſirs d'en avoir, & a-t-on tant

de tristesse quand on le perd ? Cependant ils furent avertis, qu'il y avoit tout proche une Boutique pleine de fioles, & de cofres vuides, que néanmoins le monde y étoit en foule : cette foule y attira aussi-tôt Andrenius, qui demanda, que vend-on là ? pourquoi ne le voit-on point ? Ce n'est que du vent, lui répondit-on, de l'air, & encore quelque chose de moins : & qui est-ce qui en achete, ajouta-t-il, qui est-ce qui peut employer là son argent ? Comment ? lui repliqua-t-on, cette grande boëte est pleine de flaterie que l'on paie comme bonne marchandise ; ce vase est rempli de paroles sucrées, dont on fait un cas particulier ; dans ce tonneau sont les faveurs qui se paient fort cherement ; dans cette armoire sont les menteries, dont on a un debit merveilleux, & qui sont bien plus estimées que les véritez, sur tout celles qui peuvent se garder trois jours en tems de guerre. Il y a telle occasion, reprit Critile, où l'on achete de l'air, & qu'on paie en même monnoie. Vous vous en etonnez, lui dirent les Marchands, il n'y a pourtant pas sujet, puisque tout ce qu'il y a dans le mon-

monde n'eſt que du vent, juſqu'à l'homme même : pour l'éprouver, vous n'avez qu'à lui ôter ce qu'il a de vent, & vous verrez ce qui en reſtera ; vous devriez être bien plus ſurpris, ſi vous voïiez que je vends ce qui eſt encore moins que l'air, & qu'on paie fort bien. Eff ctivement ils virent un jeune blondin qui donnoit des bijoux de prix, des regals, & de riches habits à une femme auſſi laide qu'un Démon. Ils demanderent ce que ce galand pouvoit trouver en elle capable de lui plaire ; ils répondirent que c'étoit ſon bon petit air. De maniere, dit Critile, qu'un rien eſt capable d'embraſer le cœur d'un homme. Ils en trouverent un autre qui comptoit force ducats, afin qu'on tuât ſon ennemi : ils lui demanderent ; Monſieur, que vous a-t-il fait ? Il répondit ; il ne me plait pas, il a dit une parole dont je me tiens offenſé, ſeulement par l'air dont il l'a dite. Quoi, lui repliquerent-ils, un rien vous coûte ſi cher à tous deux ? Un grand Prince dépenſoit tout ſon bien en baladins, & en boufons ; il diſoit qu'il prenoit beaucoup de plaiſir à voir leur bonne grace

à representer leurs farces. Ainsi on peut juger que le point d'honneur doit être cher, par rapport aux prix & aux consequences qu'on donne à l'air, à la grace, & au moins que rien.

Mais ce qui les étonna, fut de voir une femme qui couroit dans la place comme une Furie sortie de l'enfer : elle déchiroit le visage à tous ceux qui aprochoient de sa Boutique ; cependant elle crioit de toute sa force. Qui veut acheter des chagrins, des *casse-têtes*, ce qui ôte le sommeil, ce qui empêche la digestion, ce qui fait les méchans dînez, & les soupez encore pires? Une foule infinie de gens y entroient ; mais ce qui étoit de fâcheux, c'est qu'on en faisoit vanité ; cependant ils y demeuroient à leur malheur : pour ceux qui en pouvoient échapper, ils sortoient tous pleins de sang, & plus criblez de coups qu'un Marquis de Borre, & pour les voir d'autres y entroient continuellement. Critile étoit tout étonné de voir une telle cruauté ; mais Egenie lui dit, sais-tu combien il y a de maux, qui ne sont attentifs qu'à surprendre les hommes sous l'aparence de quelque apas trompeur?

peur ? la Convoitiſe leur preſente de l'or, la Luxure des voluptez, la Superbe des honneurs, la Gourmandiſe de bons morceaux, la Pareſſe le repos; il n'y a que la Colére qui ne flate point, & qui ne montre que des griffes, & des coups, ou la mort même. Et avec tout cela, on ne voit que fols & malheureux s'empreſſer de l'acheter à quelque prix que ce ſoit.

L'on publioit à une Boutique plus haut: C'eſt ici que ſe vendent les plus forts liens : beaucoup de gens y couroient ; mais quelques-uns demandoient de quelle nature ils étoient, s'ils étoient de mariage, ou de fer. On leur répondit, que cela importoit peu; puiſque les uns & les autres n'operoient que le même effet, à ſavoir une captivité éternelle : on demanda auſſi le prix qu'on en vouloit. On les donne pour rien, & encore pour moins. Comment pour moins ? il n'eſt pas poſſible. Pardonnez moi, dit le Marchand ; puis qu'on donne encore de l'argent à ceux qui veulent épouſer une femme. Il faut donc que ce ſoit une marchandiſe bien ſuſpecte, reprit Critile, je ne m'en chargerai pas, & moins enco-

encore quand on ne les connoit point, & qu'on ne les a jamais vûës. Cependant il vint un homme plus hardi; il demanda qu'on lui donnât la plus belle : vous l'aurez, lui dit on, mais elle vous coûtera de grandes douleurs de tête : vous ne la trouverez aimable qu'un jour, & tout le reste du tems elle ne paroitra aimable qu'aux autres. Ce discours en rendit un autre plus sage, il voulut avoir la plus laide : Très-volontiers, lui dit-on ; mais vous la paierez par un continuel dégoût. Ils presserent un jeune homme de ne pas manquer l'occasion d'avoir une Epouse; il répondit, il n'est pas encore tems, & quand je serai plus vieux, je dirai qu'il sera trop tard. Il y en eut un qui se piquoit de bel esprit, il en demanda une qui en eût beaucoup, & du plus délicat; on lui en chercha une qui n'avoit que la peau & les os, mais qui raisonnoit sur toutes matieres. Donnez-m'en une, dit un autre homme prudent, qui soit toujours d'une humeur égale, car s'il est vrai que la femme fasse la moitié de son mari, ou qu'ils ne soient tous deux qu'une même chose, jusqu'à ce que Dieu les ait separez,

pour-

pourquoi y avoir tant de difference en leurs manieres, & tant de contestations entre eux? ce qui fait que l'homme mal marié n'est plus qu'un demi-homme, puis qu'il ne peut pas compter sur la moitié, qui lui est en toutes choses entierement oposée: & cela est si vrai, que l'on voit ordinairement à un homme flegmatique, une femme colére; à un triste, une gaie, â un beau, une laide; & quelquefois à un vieux de soixante & dix ans, une femme de quinze. Tout cela est vrai, dit Critile, parlant au Marchand; vous en étes responsable, & vous devez ne pas faire des assemblages si inégaux, & si tristes. Que voulez-vous, répondit-il, que j'y fasse, ils le veulent ainsi. Les filles à quelque prix que ce soit veulent devenir femmes, & les vieillards redevenir enfans; les uns & les autres ne sont pas raisonnables, ils n'ont point d'autre loi que leur passion. Pour vous, dit-il à un autre, prenez celle-là: il la regarda, & trouva qu'il s'en faloit beaucoup que ce ne fut son affaire par la disproportion de l'âge, de la qualité, & du bien: qu'enfin elle n'étoit pas assez proprement mise: pre-

nez-la, lui dit le Marchand; un tems viendra que vous lui reprocherez les ajustemens qui lui manquent aujourd'hui: n'ayez seulement soin que de ne lui pas donner tout le necessaire, afin qu'elle ne desire pas le superflu. Il y en eut un qui fut fort loüé, de ce qu'il répondit à un ami, qui lui conseilloit de voir la femme qu'on lui proposoit, qu'il ne se vouloit point marier par les yeux, mais par l'ouïe, & qu'il ne demandoit pour dote que la bonne reputation.

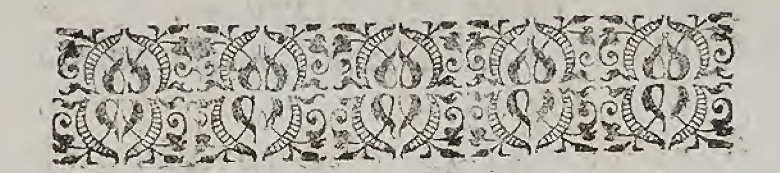
On les convia d'aller en la maison du bon Goût, où il y avoit un fort grand repas. Ce sera sans doute, dit Andrenius, chez quelque Traiteur. Il y a aparence, répondit Critile, car ceux qui y entrent paroissent de bon apetit; cependant ceux qui en sortent ont l'air bien triste & bien maigre Ils y virent des choses surprenantes. Il y avoit un grand Seigneur assis, & entouré de Gentilshommes, de Nains, de Baladins, d'Entremeteurs, de Braves, de Flateurs; en un mot de tout ce qu'on peut nommer Insectes de maison. Il mangea bien, mais on lui compta beaucoup, & on dit qu'il avoit dépensé

cent mille ducats de rente : il ne dit point que ce fût trop ; mais Critile dit: comment cela se peut-il faire, car il n'a pas dépensé la centiéme partie de ce qu'on lui demande? il est vrai, reprit Egenie, qu'il ne peut tant manger, mais ce sont tous ces gens-là qui lui aident. Il ne faut donc pas dire, repliqua Critile, que ce Seigneur ait cent mille ducats de rente, mais seulement qu'il n'en a que mille, & que le surplus ne lui cause point d'autre revenu que des soins. Il y avoit aussi force avaleurs de frimats & de vent, dont ils disoient qu'ils engraissoient merveilleusement ; mais à la fin tout se réduisoit en air, quelques-uns se repaissoient de salive, & les autres d'oignons, & au bout de tout cela, ceux qui mangeoient restoient mangez. Nos Voyageurs n'acheterent rien en toutes ces dernieres Boutiques qui fût d'aucun profit ; mais bien dans les premieres, dans celles de main droite, où ils trouverent des biens véritables, par raport à l'esprit, & au devoir envers Dieu en quoi le Sage fait consister le solide bonheur. Ils sortirent de la Foire très-persuadez de ce que leur en

avoit

avoit dit auparavant Egenie. Ainsi fortifiez dans le jugement qu'ils devoient faire des biens du monde, chacun prit son parti : Egenie s'en retourna en son païs, où il n'avoit point de maison, convaincu que dans le monde on n'a rien en propre. Critile & Andrenius prirent le chemin des Ports de l'âge viril en Arragon, où un fameux Roi disoit, que se pouvoient former plusieurs Saints Jaques, & des Conquerans de plusieurs Royaumes; comparant les Nations de l'Espagne, aux differens âges de la vie, & les Arragonnois à l'âge viril.

FIN.



# TABLE

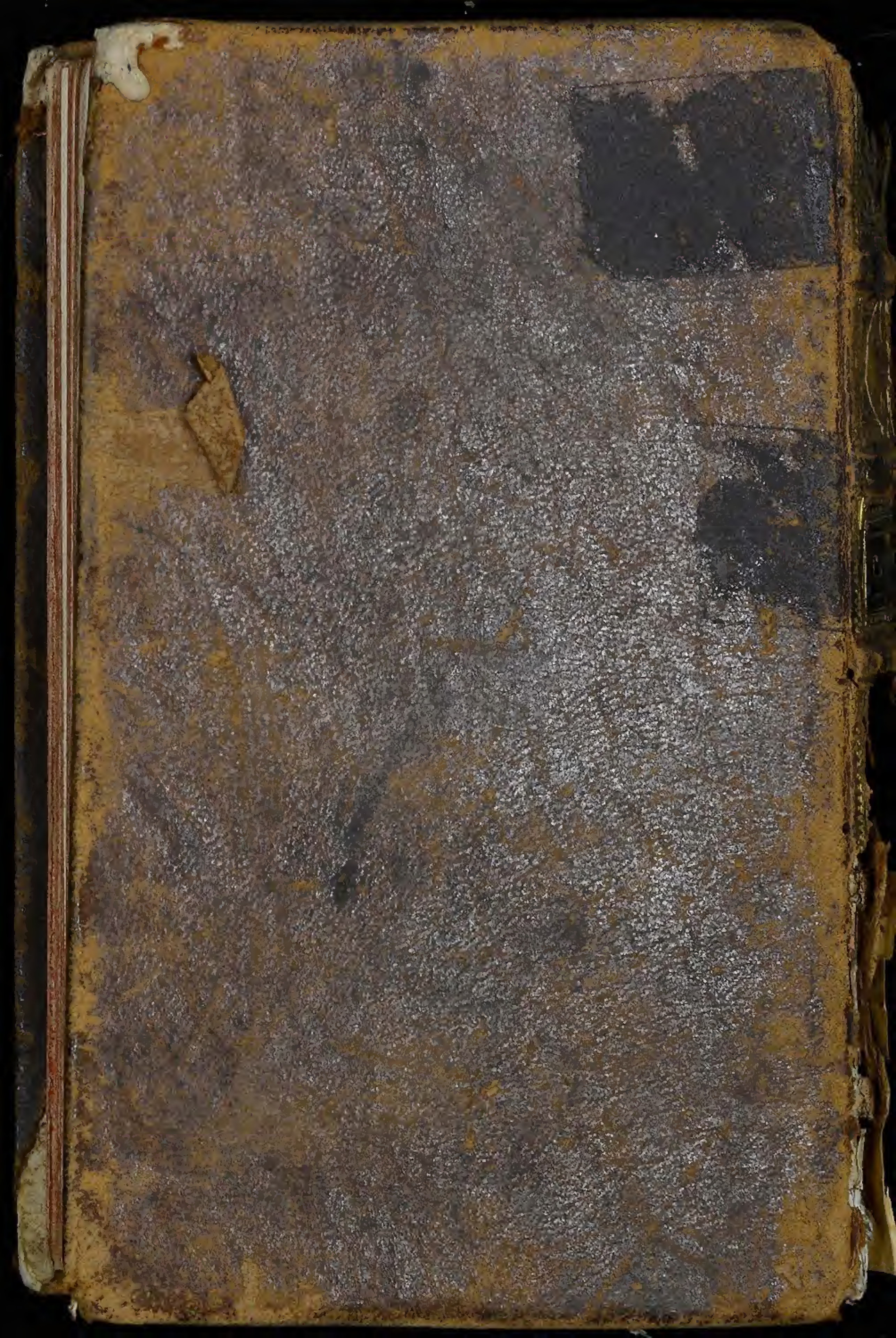
## DES CHAPITRES

Contenus en ce Livre.



CHAP.

Fin de la Table des Chapitres.




TOM · I ·

Critile lui dit, ne sois pas surpris de voir ces oiseaux, car l'on croit ici la Metempsicose, & l'on est ...






rent le Palais de l'infortuné Marc An-toine, lequel quoi qu'aimé d'une ha-bile Egyptienne ...

